
3 1761 07288900 9



LE

NOUVEAU JAPON

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN

La Jeune Amérique. Chili et Bolivie (*Couronné par l'Académie française*). 2e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Voyage au Japon : **La Société Japonaise**. Premières impressions. — Trois journées de campagne électorale. — Pères et enfants. — L'esprit religieux. — L'imagination. — La Femme et l'Amour. — La Société Nouvelle. — (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) 5e édit. 1 vol. in-16. . . . 3 fr. 50

En escale. **De Ceylan aux Philippines**. Une Promenade à Ceylan. — Singapour. — Saïgon. — Hong-Kong. — Macao. — Canton. — Une semaine aux Philippines. — Nouvelle édition, 1 vol. in-16 . . . . 3 fr. 50

La Roumanie Contemporaine. — Hier, aujourd'hui. — Juifs et paysans.— Le Danube et la Dobrodja. 2e édition, 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Les Journées et les Nuits Japonaises. — Le Jardin de l'Arsenal. — De Tokyo à Hiroshima. — L'île de Satsuma. — Journal de route au Yeso. — Confession d'une jeune divorcée japonaise. — Histoire d'Imamurasaki, fille du Yoshiwara. 2e édition, 1 vol. in-16 . . . . 3 fr. 50

La Suède. — La Nature. — L'Esprit et les Mœurs. — Deux représentants de la Suède littéraire. — La Suède religieuse. 3e édition, 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Reine Cœur. Roman, 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Sur les grands chemins de la poésie classique. — Ronsard. — Corneille. — La Fontaine. — Racine. — Boileau. 1 volume in-16 . . . . 3 fr. 50

L'*Apôtre des Indes et du Japon.* **Saint François-Xavier**. 4e édition, 1 volume in-16 . . . . 3 fr. 50

Un Français en Extrême-Orient au début de la guerre. 2e édition, 1 volume in-16 . . . . 3 fr. 50

ANDRÉ BELLESSORT

LE NOUVEAU JAPON

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

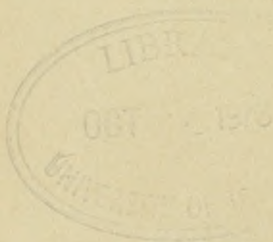
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1918

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ DE CET OUVRAGE

Dix exemplaires numérotés sur papier vergé

à la forme d'Arches.



LE NOUVEAU JAPON

PREMIÈRE PARTIE

LES HÉROS ET LES DIEUX

Mes derniers souvenirs du Japon datent des mois qui ont précédé la guerre. Je ne l'avais pas revu depuis quinze ans ; et je l'ai quitté le jour même où il lançait son ultimatum à l'empereur d'Allemagne. C'est déjà très loin. Si je n'écrivais pas maintenant les impressions qu'il m'a faites, je sens que je ne les écrirais jamais. Et peut-être n'est-il pas absolument inutile d'essayer d'en fixer la physionomie au moment où les circonstances l'ont engagé pour la première fois dans les conflits européens. Ces circonstances, personne ne les prévoyait. Mes notes sont aussi éloignées de toute préoccupation politique que je l'étais de la France.

Une seule prend aujourd'hui, lorsque je la lis, une importance dont je ne me doutais certes pas en l'écrivant. J'habitais l'ancien quartier européen de Tsukiji que les Européens désertent de plus en plus, mais où se trouvent encore la Mission catholique française, son église et son évêché. Un matin, il y eut dans la grande rue pierreuse qui passe

devant son portail, et sur les ponts qui entourent ce quartier, un mouvement inaccoutumé d'automobiles, de landaus et de riches *kuruma*. Les ambassadeurs, les plénipotentiaires, des officiers, des généraux, des ministres, le comte Okuma, président du Conseil, en descendirent et entrèrent à l'église. Ils venaient assister au service religieux que l'ambassade d'Autriche faisait célébrer pour le repos de l'âme des victimes de Sarajevo. Au bout de trois quarts d'heure, ils sortirent et se dispersèrent avec la hâte des gens qui craignent de déjeuner trop tard. Je remarquai la complète indifférence du petit peuple des boutiques que jadis ces uniformes et ces équipages auraient mis en l'air; et ce fut ma seule raison de noter cet incident.

Je revois encore l'éparpillement de ces dignitaires chamarrés, qui représentaient les grandes nations, dans ce quartier morne où de vieilles bâtisses européennes écrasent les ruelles japonaises; mais je le revois à la lumière sinistre des jours révolus. Comme ils s'étaient vite séparés et comme ils couraient vers l'avenir! Les trois ou quatre lignes où je m'étonnais de l'absence des badauds sur leur passage sont les seules de mes carnets qui aient gardé un peu d'actualité. Le reste n'en aura que pour ceux qui peuvent distraire un instant leur pensée de tout ce qui nous étreint le cœur et qui désireront se familiariser davantage avec un peuple dont la ferme attitude dans cette effroyable guerre nous montre mieux encore que ne l'ont fait ses progrès matériels de quel côté il

place l'honneur et la gloire de la civilisation. Du reste, elle n'influera en rien sur les impressions qu'il m'a laissées ; et, en me reportant à ce passé si proche et pourtant si lointain, je ne me soucie que d'exactitude et de sincérité.

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE RECONNAISSANCE

J'avais connu le Japon au moment où, silencieusement, il préparait sa revanche contre les Européens qui l'avaient forcé de lâcher la Chine et le prix de ses victoires. Seule, une grande guerre, où il battrait une nation européenne, pouvait lui assurer la liberté de ses allures dans l'Extrême-Orient. Il fallait que décidément l'Europe comptât avec lui. Mais cela, il ne le disait point ; et il ne semblait préoccupé que d'assimiler nos institutions et nos mœurs. Il y mettait un zèle qui ne nous paraissait pas sans danger pour lui. Sa vieille société ne s'ouvrait qu'en craquant aux idées étrangères. Tout semblait menacé : le prestige de l'Empereur, le principe d'autorité, la morale traditionnelle, la conception de la famille, la production artistique et les belles manières. Mais tout demeurait encore à peu près debout. L'Européen s'irritait souvent d'une imitation maladroite qui était pourtant un hommage rendu à sa supériorité, mais qui lui gâtait le pittoresque qu'il était venu chercher et l'harmonie d'une

civilisation si différente de la sienne. Et son agacement le rendait volontiers pessimiste. Les anciens résidents, qui regrettaient la vie moins chère et les affaires plus avantageuses du Japon d'autrefois, annonçaient des révolutions à brève échéance. Quand on parle de ce qui arrivera demain, dit un proverbe japonais, les rats du plafond rient. Les représentants de l'Europe ont souvent fait bien rire les rats des maisons japonaises.

Pour moi, je n'avais échappé au pessimisme que par ma confiance dans la vitalité de ce peuple et dans la valeur morale de son armée. Mais j'étais assez convaincu qu'il ne parviendrait pas à concilier avec ses traditions les importations étrangères et que tout ce qu'il avait de singulier et de charmant succomberait tôt ou tard sous l'envahissement des formes de la vie occidentale. Et très sincèrement je le déplorais, sans me dissimuler qu'en reniant ainsi, et à contre-cœur, une grande partie de son héritage, le Japon ne faisait que prévenir la nécessité pour lui mieux obéir, pour lui obéir en maître. Il se déjaponisait par amour de lui-même. Mais enfin, il se déjaponisait Et maintenant qu'après quinze années retentissantes, après Port-Arthur et Moukden et la mort de son vieil Empereur et ses agitations parlementaires, j'allais le revoir, je me demandais si je n'aurais pas quelque peine à le reconnaître. Je craignais de ne plus y retrouver ce qui naguère m'avait séduit, inquiété ou même gêné ; car, si amoureux que nous soyons du changement, nous n'aimons point qu'on nous change les représentations que

nous nous sommes faites des choses ; et lorsque nous retournons aux endroits dont nous avons installé l'image en nous, et que nous constatons qu'elle ne s'accorde plus avec la réalité, nous regrettons jusqu'aux traits qui nous en avaient déplu.

C'était ce que je pensais par ce matin pluvieux où le paquebot japonais, qui m'amenait d'Amérique, entrait au port de Yokohama. Pendant qu'à travers la pluie drue je cherchais à distinguer la ville, j'aperçus à quelques pas de moi un de nos compagnons de voyage, un officier de marine japonais qui venait de séjourner deux ans en Allemagne. Il avait quitté ses vêtements civils et revêtu son grand uniforme, la poitrine barrée d'une brochette de décorations qui étaient les seules splendeurs de ce lever du jour. A peine la passerelle du navire eut-elle touché le quai, un autre officier y grimpa, moins décoré que le nôtre et suivi de deux dames japonaises. Leurs socques de pluie, en forme de petits bancs, s'accrochaient péniblement aux tringles de la passerelle ; et le nœud de leur ceinture, qui relevait leur léger manteau de soie noire, leur donnait l'air de ployer sous un fardeau trop lourd. L'une de ces dames, fille de l'amiral Togo, était la femme de notre compagnon. Les deux époux se revoyaient après une longue séparation. Ils ne se serrèrent même pas la main. Elle s'inclina, aspira beaucoup d'air entre ses dents et prononça quelques paroles. Il s'inclina, un peu moins, aspira de l'air, pas tout à fait autant, et prononça quelques mots, plus brefs. Ce petit incident, au milieu du remue-

ménage de l'arrivée, me reporta si loin dans le passé qu'il ne me sembla plus que j'avais quitté le Japon. Mieux que tout ce qu'on pouvait me dire, l'attitude de ce mari et de cette femme me prouvait que les rapports entre les deux sexes étaient toujours les mêmes, ou qu'ils avaient du moins gardé leur ancienne étiquette.

Je gagnai rapidement la gare toujours aussi venteuse et aussi délabrée, et je pris le premier train qui partait pour Tokyo. C'était bien le wagon dont j'étais descendu jadis. Les hommes, que je m'attendais à trouver tous en veston ou en jaquette, portaient presque tous le costume national. Des femmes agenouillées sur les longues banquettes fumaient leur cigarette entre leur parapluie de papier huilé et leur paquet enveloppé d'un linge couleur de safran. Elles étaient un peu moins avenantes que la dernière fois que je les avais rencontrées, mais beaucoup plus que la première fois que je les avais vues. Je compris que je n'aurais pas besoin de me réaccoutumer à l'esthétique japonaise, que j'avais été une fois pour toutes vacciné contre les désillusions des premiers jours, que mes souvenirs n'avaient ni défiguré, ni transfiguré cet aimable pays, et que de nous deux j'étais le seul qui eût vieilli.

Arrivé à Tokyo, j'eus l'impression que la capitale du peuple le plus révolutionné avait moins changé, dans ces quinze dernières années, que les villes américaines et même que Paris. On l'avait enlaidie, ce qui pourtant était difficile. On en avait augmenté l'incohérence. Des ponts de fer rempla-

çaient de fameux vieux ponts de bois. Les tramways à trolley passaient dans des nuages de poussière sous un affreux réseau de câbles. Des boulevards s'étaient élargis, comme le célèbre Ginza ; mais les petits saules qui les bordent n'avaient pas grandi d'un pouce. Des maisons européennes, des boutiques à l'européenne, des estaminets à l'européenne s'élevaient un peu partout ; mais on n'avait qu'à les voir, et principalement les estaminets avec leur mobilier dépareillé de salle à manger bourgeoise, pour s'assurer que les dieux du Japon, amis de l'harmonie et de la netteté, n'avaient point étendu jusqu'à eux leur bénigne influence. L'immense terrain vague qui se déroule, au centre de la ville, devant les douves et les remparts du palais de l'Empereur et qui servait naguère de champ d'exercices à la cavalerie, était converti en un chantier d'où sortait déjà une rangée d'édifices en brique, banques et agences, qui semblaient avoir été transportés d'une ville américaine. Mais la beauté du parc impérial et son mystère restaient encore intacts.

Je pris un grand plaisir à sentir se ranimer en moi, au cours de ces premières promenades, des images depuis si longtemps endormies et à écouter les échos que réveillaient dans ma mémoire tous les bruits de la ville japonaise. Je m'arrêtai longuement devant les échoppes des écrivains publics. Agenouillés comme des saints dans leurs niches et baissant les paupières, ils semaient du bout de leur pinceau des caractères compliqués et vraiment artistiques, pendant qu'au bord de la rue,

assis sur leurs talons, leur vieux client ou leur jeune cliente les suivaient de l'œil, le porte-monnaie à la main. Le long d'une grande bâtisse, où l'on prenait des leçons d'escrime, je ralentis le pas pour mieux écouter le cliquetis des sabres en bois que, depuis des siècles, entend le peuple des Samuraï. Je m'amusai, comme jadis, des salutations qui cassent en deux les passants au coin des rues, surtout quand ces passants sont des femmes et qu'elles portent leur enfant sur leur dos. Au premier plongeon, les deux bébés se découvrent avec étonnement par-dessus les têtes profondément inclinées de leurs mères ; puis les corps se redressent, et ils ne se voient plus ; un second plongeon, ils sont heureux de se revoir, ils se reconnaissent ; un troisième, moins prolongé, et ils se contemplent pour la dernière fois. Je retrouvai les fouillis de bicoques coupés de canaux où glissent les radeaux chargés de légumes ; les dédales des ruelles silencieuses qui descendent les vallées et en remontent les pentes ; leurs palissades de bambou et leurs portes à auvent où le bec électrique remplaçait la lanterne ; et les marchés du soir dans les rues populeuses ; et les grands parcs et les temples et les théâtres avec leurs affiches suspendues à de longues perches comme des oriflammes. J'entrai au Meiji-za : c'était la même salle traversée d'un pont de bois où s'avancent les acteurs, le même public fumant, buvant et mangeant sur les nattes du parterre et des loges, la même scène tournante, la même voix chevrotante des chanteurs, les mêmes sons aigres

du shamisen, les mêmes pièces qui reproduisent longuement et minutieusement les petits aspects comiques de la vie journalière.

Mais je ne pouvais supposer que l'ancien Japon fût remonté dans la lune, et le Japonais qui, revenant à Paris, écrirait : « O merveille ! Les Parisiens ont toujours des souliers ou des bottines ; on promène toujours les bébés dans de petites voitures ; les théâtres jouent toujours les mêmes pièces ; les gens chez qui je vais habitent toujours des appartements, et, au rez-de-chaussée des maisons, on trouve toujours un concierge à qui parler, quand il n'est pas dans l'escalier, » ce Japonais ne me paraîtrait pas plus naïf que l'Européen qui se montrerait agréablement surpris de la persistance des Japonais à se servir de leurs socques en bois et des mères japonaises à porter leur enfant sur leur dos.

En somme, rien n'avait changé. Je remarquai seulement que les femmes mettaient plus de bijoux, que leurs doigts étaient souvent chargés de bagues, que leur coquetterie avait quelque chose de plus indépendant et de plus personnel. Au contraire, je crus distinguer chez les hommes un retour aux anciennes modes. Ceux qui étaient vêtus à l'européenne me semblaient beaucoup moins empruntés qu'autrefois. Mais le plus grand nombre était revenu au costume national; et les élégants se promenaient tête nue et les pieds nus dans leurs *geta*. En revanche, au théâtre, beaucoup s'asseyaient les jambes croisées comme si l'usage des sièges européens les avait déshabitués de leur pénible agenouillement.

Rien n'avait changé non plus dans les opinions et les jugements des résidents européens. J'entendais les mêmes phrases que jadis sur le charme assez indéfinissable dont le Japon nous enveloppe, sur la difficulté de pénétrer le caractère des Japonais, sur leur façon de raisonner qui ne ressemble pas à la nôtre, sur leur orgueil, sur leur désir d'éliminer l'Européen et de démarquer ses inventions, sur les révolutions qui se préparent et qui éclateront sans doute la semaine prochaine. Comme l'étranger vieillit peu au Japon et comme il rajeunit quand il y revient! Le personnel des ambassades s'était entièrement renouvelé. La plupart des anciens professeurs, ingénieurs, industriels, avaient disparu. Mais je n'avais qu'à fermer les yeux et à écouter leurs remplaçants pour les croire encore là.

Au lieu de m'en réjouir, j'en éprouvai une vague tristesse. Un vieux missionnaire que je rencontrai hésita à me reconnaître, et j'eus la même hésitation, car nous ne pensions pas nous revoir en cette vie. Nous avons commencé par compter les morts. Les vieilles amitiés qui se rejoignent prennent si naturellement le chemin du cimetière! Mais quoi! nous ne mourons pas. La mort n'est qu'une illusion de notre misérable individualisme. Il faut que la pièce continue avec les mêmes rôles. Acteurs et figurants ne comptent guère. Ce sont les paroles qui durent, les vaines paroles. Mon vieil ami sourit et me dit : « L'homme ne repasse pas deux fois par le même chemin sans mélancolie. S'il ne le reconnaît plus, il se sent déjà comme

poussé hors du monde. S'il n'y trouve aucune nouveauté, il sent le peu que nous sommes dans l'éternel recommencement de tout. Vous craigniez que le Japon ne fût plus votre Japon ; puis vous vous êtes félicité qu'il le fût toujours, et voici maintenant que vous allez vous attrister qu'il le soit trop. Vous vous apercevrez peut-être qu'il l'est plus encore et que c'est en cela qu'il a changé. »

CHAPITRE II

LES FUNÉRAILLES DE L'IMPÉRATRICE

La semaine de mon arrivée, le 24 mai 1914, eurent lieu les funérailles de l'Impératrice douairière. J'avais encore dans les yeux cette matinée d'avril où, en 1898, je l'avais vue près de l'Empereur, écoutant des discours qui célébraient la trentième année de leur règne à Tokyo. Elle portait ce jour-là une robe vieux rose aux reflets d'or qui la guindait. Mais sous cette carapace européenne, et malgré son visage fané, — fané comme une fleur, — où ses yeux faisaient deux points noirs et sa bouche une petite moue à peine teintée, elle gardait la gracilité de la jeunesse et donnait toujours l'impression d'une fragilité diaphane et d'un pas aussi léger que devait l'être son sommeil.

La pivoine rouge tomba dans le vase de pierre précieuse : le bruit éveilla le papillon et l'Impératrice.

Cette courte poésie d'une femme, un des meilleurs poètes du Japon moderne, me la ressuscite encore mieux que mon souvenir. Elle dort aujour-

d'hui, et l'écroulement de son palais ne la réveillerait pas. Elle est allée rejoindre l'Empereur. Avec elle le grand règne est tout à fait fini. Les impératrices du Japon ne sauront plus ce que c'est que d'adopter à trente ans le corset et les robes d'une Reine d'Angleterre. Elles ne sauront plus jamais ce que c'est que d'avoir vécu toute sa jeunesse dans une pénombre de sanctuaire et d'en être brusquement tirée et de paraître en plein jour au milieu des foules et de monter dans des trains et de visiter des navires de guerre et d'inaugurer des hôpitaux. Désormais elles trouveront naturel d'ouvrir des bals et de recevoir à leur table des ambassadeurs carnivores. Mais la petite princesse, qui aujourd'hui est accroupie dans son cercueil la tête voilée et les yeux clos, a passé par d'étranges métamorphoses, et elle ne trahit rien des émotions de son âme. Elle a tenu jusqu'au bout son rôle en perfection. La Japonaise la plus obéissante ne l'était pas plus qu'elle devant son impérial mari, qui, dans la demi-intimité de la cour ou du voyage, ne daignait point s'apercevoir de sa présence et, confortablement assis, la laissait indéfiniment sur ses pieds. Quand un Européen l'approchait, sa timidité, qui n'était point de la gaucherie, ajoutait seulement à sa dignité naturelle une grâce mystérieuse. Tous louaient sa délicatesse et sa bonté. On la disait curieuse d'apprendre comment vivaient les femmes dans les autres pays et désireuse, pour les Japonaises, d'une condition plus libre. Après la mort de l'Empereur, elle s'effaça ; elle semblait s'excuser de lui survivre. Je

ne pense pas qu'il y ait eu de souveraine plus vraiment aimée du peuple japonais.

Elle s'était éteinte à Numazu, au bord de la mer. Mais, comme la tradition n'admet pas qu'un membre de la famille impériale puisse mourir hors de la capitale, sa mort ne fut point annoncée ; et le 10 mai, elle rentrait à Tokyo dans la nuit. Les princes et le monde de la cour se portèrent à la gare sans aucun signe de deuil. On avait tendu des voiles entre le wagon funèbre et les assistants. Le grand carrosse rouge s'avança, reçut le cercueil et s'éloigna à son allure habituelle ; et l'Impératrice mourut officiellement, à deux heures du matin.

Ses funérailles furent admirables. Si j'en crois ceux qui virent les funérailles de l'Empereur, les Japonais apportèrent à celles de l'Impératrice un recueillement plus profond, une piété plus intime. De combien de morts illustres peut-on dire qu'ils auraient souhaité la pompe et les hommages sous lesquels nous les enterrons ? Il n'y avait pas dans cette longue cérémonie un seul détail dont elle n'eût ressenti la beauté.

Dès trois heures de l'après-midi, on ne pénétrait que muni de carte sur la voie funèbre, qui partait du Palais et traversait toute une partie de la ville jusqu'à la station du chemin de fer où le train attendait la dépouille impériale pour l'emporter dans la ville sainte de Kyôto. Il faut se représenter de larges routes descendantes et montantes, bordées d'un fouillis de bicoques en bois ou côtoyant des terrains déserts, d'immenses quar-

tiers sans caractère dans une ville sans couleur et sous un ciel brouillé. Sur toutes les chaussées on achevait d'étendre une couche de terre meuble et sombre où les pas s'amortissaient. Des deux côtés on ne voyait qu'une foule compacte assise sur ses talons ou sur des boîtes de bois qu'on vendait environ cinq sous. Les boutiques ouvertes avec leurs rangées de spectateurs, les uns agenouillés, les autres debout, ressemblaient à des loges de théâtre pleines. Les auvents servaient quelquefois de balcons; et les balcons disparaissaient sous les grappes humaines. Pas un cri ne sortait de cette multitude évaluée à six ou sept cent mille personnes. Le service d'ordre était assuré par des sergents de ville et des délégués en redingote noire qui n'avaient presque rien à faire. J'étais à l'entrée d'une venelle qui donnait sur un terrain de manœuvres, une vaste plaine inculte. A deux pas de la foule, le silence était tel que j'aurais pu me croire dans un village. Derrière leurs palissades de bambou et leurs petits jardins, les maisonnettes semblaient vides ou endormies. Le champ de manœuvres était sillonné de *kuruma* qui menaient des personnages officiels aux tribunes réservées; et l'on apercevait de loin les jambes noires des coureurs tricotant sous leur veste blanche. Le paysage, les rues, les maisons, les décorations, ces poteaux et ces grosses lanternes blanches, tout, sauf la foule prodigieusement silencieuse, aurait déçu par sa médiocrité l'étranger débarqué de la veille. Mais qu'il prenne patience, l'étranger!

Il est maintenant six heures du soir. Les soldats

de la garde impériale apparaissent, et, pendant que les uns font la haie devant les spectateurs, les autres forment leurs rangs sur la chaussée et attendent, l'arme au pied, le signal de la marche. Le jour tombe : de tristes sonneries de clairons se font entendre. Les lanternes s'allument et les becs électriques donnent des lueurs jaunes. Enfin, ce fut la nuit, la nuit, négation de la lumière, où la tradition japonaise voulait qu'on ensevelît la négation de la vie. A huit heures, un coup de canon annonça que le cercueil de l'Impératrice quittait le Palais. Il n'y eut pas dans la foule le moindre soupir de soulagement, le plus faible murmure. Mais ceux qui avaient acheté des boîtes montèrent dessus, et quelques-unes craquèrent.

La troupe s'ébranla. Les soldats, le fusil tourné vers le sol, commencèrent à défiler. Leurs uniformes kaki se fondaient dans le crépuscule : on ne distinguait bien que la bande rouge de leurs képis. Et leur piétinement, assourdi par la terre molle, faisait le même bruit indéfini que la mer quand elle roule loin de nous dans la nuit brumeuse et calme. Toutes les huit minutes, sans qu'un ordre fût crié, ils s'arrêtaient un instant. Et du bas de la côte, montaient sur ce grand silence les sons de la musique militaire qui jouait la *Marche funèbre* de Chopin. Sans doute, ils déchiraient toutes les oreilles japonaises encore rebelles à la musique occidentale. Du moins, ils ne leur parlaient pas le même langage qu'à nous. Et je songeais à l'Impératrice que ces cuivres avaient dû froisser jadis, les jours de parade. Mais

que de choses l'avaient froissée qui lui devinrent peu à peu des signes de grandeur! Cette musique, qui menait son deuil au milieu de ces soldats à l'européenne, avait eu pour elle des marches triomphales, dont les battements de son cœur avaient scandé les rythmes étranges.

La musique passa : les musiciens, sanglés dans leur tunique rouge, oscillaient en mesure, et les marins de la flotte, qui marchaient derrière eux, suivaient leur mouvement. Sous le costume moderne ils obéissaient ainsi à la règle des cortèges d'autrefois; mais ils corrigeaient l'ancien pas de danse excentrique en un pas simplement cadencé. Les derniers accents de la *Marche funèbre* s'éteignaient à peine qu'une musique perçante, glapissante, de flûtes et de fifres lui répondit, comme du fond des siècles. Les prêtres shintoïstes s'avançaient, coiffés de leur bonnet noir et vêtus d'une robe d'un vert pâle, presque gris dans l'ombre crépusculaire. Leurs torches inclinées éclairaient la poitrine des soldats immobiles. Ils portaient les emblèmes de la religion nationale, les deux arbrisseaux verts qui ressemblent au camélia, de longues banderoles qui symbolisent le soleil et la lune, des gongs, des boucliers, des arcs, des flèches, des tables pour les viatiques du mort, et ces viatiques : du riz, de l'eau, du sel, des rouleaux de soie blanche et de soie écarlate, une paire de sandales. Ces antiques présents funéraires passaient accompagnés d'une musique de faucheurs asiatiques soufflant dans leurs roseaux. Mais, par intervalles, des clairons coupaient d'une note sonore la

voix aiguë des fifres. Le Japon du passé ne pouvait oublier que le Japon moderne était là.

Et tout à coup nous vîmes, se détachant de la pénombre aux flammes des torches et dominant la foule, le chariot funèbre. Il était laqué de noir et d'or, monté sur deux énormes roues et traîné par deux couples de bœufs qu'escortaient leurs piqueurs. Les hommes qui l'entouraient, habillés comme au vieux temps, venaient du village de Yasé près de Kyôto, qui a toujours fourni, au cours des âges, les nourrices des princes du sang et les porteurs de la litière impériale. L'Impératrice s'en allait dans un de ces chars attelés de bœufs comme ceux qui conduisaient, il y a douze cents ans, les Empereurs et leur cour à des plaisirs arcadiens. Aujourd'hui, c'est l'automobile ou le chemin de fer qui les y mène. Mais, le jour de la mort, ils retrouvent le lourd chariot et les bœufs au pas lent; car ils sont aussi morts que les morts d'autrefois; ce qui convenait aux uns convient aux autres, et il est bon qu'ils entrent tous de la même allure pacifique dans l'éternité.

A chaque tour de roue, ce char gémissait étrangement. Les essieux avaient été disposés de telle sorte qu'ils produisaient sept notes gémissantes. On me dit que l'artisan de Kyôto, dont ils étaient l'ouvrage, appartenait à une famille où, de père en fils, on se transmettait le secret de ces gémissements, « qui doivent contracter les cœurs. » Ah! comme je reconnais bien là le génie japonais! Il ne se contente pas d'atteindre la grandeur par les moyens les plus simples : il lui faut de l'habileté.

Et son habileté, sans être formellement de mauvais goût, a quelque chose de puéril et de précieux qui passe la mesure et qui diminue quelquefois l'impression de grandeur. Cette mécanique destinée à émouvoir m'a un instant gâté la simplicité majestueuse de ces funérailles. Un moment ma pensée s'est détournée de l'Impératrice morte et de l'immense ville recueillie et de tout ce concert de symboles pour aller chercher, dans sa carrosserie de Kyôto, l'habile fabricant de ces essieux pathétiques. Mais personne autour de moi ne sentait comme moi, et personne n'eût compris ma restriction. En revanche, je crois bien que les Japonais éprouveraient aussi vivement que nous l'ampleur et la mélancolie du vers de Hugo :

Les grands chars gémissants qui reviennent le soir...

Seulement, ils veulent être sûrs que le char gémira ; et ils s'y prennent en conséquence.

Derrière les prêtres shintoïstes et tous ces hommes revêtus de costumes anciens, marchaient en rangs obscurs des princes, des généraux, des dignitaires, dont les chamarrures sortaient de l'ombre aux lueurs des lanternes ou des becs électriques, comme les replis des vagues se dorent sous les rayons mobiles de la lune. On n'entendait plus qu'un long piétinement sourd qui se déroulait dans la nuit ; et, de temps en temps, les deux musiques se rejoignaient très haut, au-dessus de la ville.

Près de la station du chemin de fer, dans le quartier populeux de Yoyogi, sur une petite hauteur, s'élevait le temple provisoire où devait se

terminer le cortège. Il était en bois blanc; et son toit recourbé, en écorce de cèdre : une simple hutte, comme l'éternel temple shintoïste, mais d'un bois indiciblement pur. La loge où se tenait la famille impériale, celle des musiciens, celles des prêtres, celle où l'on dépose les aliments sacrés, étaient aussi des huttes; et les galeries pour les invités étaient en bois blanc, et les grands *torii*, ces portiques dont la poutre transversale a la forme d'une carène, étaient en bois blanc. Mais chaque lampadaire était formé de trois jeunes pins réunis que l'on n'avait point écorcés; et toute la clôture était faite de bambous verts qui signifient la pureté. Il n'y avait d'autres ornements que des cordes de paille, emblème shintoïste, et, sur les bambous. des cravates de crêpe noir, emblème européen. Aucun encens ne montait dans l'air, mais une odeur de forêt coupée. Le chariot funèbre atteignit l'enclos à onze heures et demie. La ville en fut avertie par un coup de canon. Les cloches sonnèrent dans les temples; des sifflements de vapeur leur répondirent dans les manufactures; et les tramways s'arrêtèrent trois minutes. Durant trois minutes, le mouvement cessa d'un bout à l'autre de l'énorme ville en insomnie. Sur les ponts où brûlaient des torchères, le long des boulevards éclairés de lanternes blanches, autour des brasiers dont la flamme découpait des porches d'ombre à l'entrée des petites rues, la foule sembla pétrifiée. Trois minutes : tout ce que la vie peut donner à la mort!

Et maintenant l'Impératrice s'est à jamais éloi-

gnée de sa capitale. Elle retourne au Kyôto de sa jeunesse, à ce Kyôto dont le premier nom de *Heian* voulait dire calme, tranquillité. Mais ce n'est point au cœur de la ville qu'elle reposera. On lui prépare de grands ombrages à une demi-heure de la cité, près du tombeau de l'Empereur.

J'y suis allée deux mois plus tard. Dans les bois, au flanc d'un coteau, l'Empereur dort sous un vaste tumulus qui couronne des étages de gazon vert, séparés par des murs de pierres sèches. La porte de bronze, où resplendit sur chaque battant un chrysanthème d'or, est le seul ouvrage apparent dont la main des hommes a façonné la matière. Les pierres des murs ont été choisies pour la beauté de leur forme et de leur grain. Les grèves de la Mer Intérieure ont fourni le sable qui recouvre le tumulus. Mais, alors que les tumuli des anciens Empereurs se sont désagrégés sous l'action du temps, celui-ci, fait en béton, résistera aux siècles. Tous les soirs, les lanternes de pierre y sont allumées. Elles le furent jour et nuit la première année. Et chaque jour des premières semaines y amena de vingt à trente mille pèlerins. On en comptait encore cinq mille quand je l'ai vu, et bien que ce fût l'époque des grands travaux de la campagne.

Nous descendons par un sous-bois, et nous arrivons tout de suite à l'endroit où l'Impératrice attend son tumulus. La terre ne s'ouvrira pour la recevoir que cent jours après les funérailles. Elle attend dans une chapelle en bois blanc sur le versant de la colline; et, au-dessous, dans une autre chapelle aussi simple, des offices sont célébrés chaque jour

en présence des envoyés de la Maison Impériale. Un peloton de soldats gardait l'enceinte.

Cette pompe et ces spectacles n'avaient rien de très nouveau pour moi. Je savais que les Japonais excellent dans le déploiement de ces solennités où ils collaborent avec la mort et la nature. Il n'est guère de peuple qui tienne davantage aux douceurs fugitives de la vie et qui fasse meilleure figure à la mort. La tristesse qu'elle apporte devient chez eux comme une fête mélancolique de l'esprit. Et je ne connais point de pays où la force des coutumes et la discipline de la sensibilité donnent aux grandes démonstrations publiques une pareille unité d'impression. Acteurs et spectateurs, tous y concourent. A dire vrai, il n'y a que des acteurs. Ceux qui conduisaient le deuil n'étaient pas plus impeccables que ceux qui le regardaient passer. La foule jouait son rôle aussi parfaitement que les princes, les soldats, les prêtres, les fiers campagnards de Yasé et les nobles piqueurs de bœufs.

Mais c'était précisément cette unité que naguère on avait pu croire en péril. On craignait que les idées égalitaires introduites au Japon y eussent leur effet immanquable de dissocier la communauté japonaise : et elle m'avait paru plus solide que jamais. On redoutait pour la société et pour les âmes le conflit prolongé des deux civilisations. Mais, quand on avait assisté jadis aux tâtonnements de la vieille culture japonaise et à sa démarche incertaine d'Asiatique éblouie à travers les innovations occidentales, on commençait à soupçonner, devant ces funérailles, qu'elle avait

enfin trouvé son équilibre. Les éléments d'origine étrangère s'y accordaient harmonieusement aux rites de l'ancien, du plus ancien Japon. Ceux-là n'y paraissaient pas plus des importations que ceux-ci des archaïsmes. On prétendait que ce conflit émousserait sans doute la délicatesse esthétique du peuple japonais, inséparable de sa délicatesse morale : et elle s'était marquée non seulement dans tous les détails de cette cérémonie funèbre, mais dans l'attitude de la foule. Il nous semblait naguère que le culte de l'Empereur pâlissait, et d'aucune Impératrice le dernier sommeil n'avait été entourée d'une piété plus vive. Sur cette terre, où depuis douze cents ans le bouddhisme a régné, rien dans ces funérailles n'était emprunté à ses rites. La seule religion qui participait aux honneurs rendus à la dépouille impériale était celle dont il avait autrefois étouffé la voix grêle et recouvert la simplicité sous sa liturgie somptueuse. C'était le shintoïsme qui nationalise le Soleil, qui attribue à l'Empereur une origine céleste et qui fait graviter toutes les autres nations autour de la nation japonaise, fille des dieux ; le shintoïsme, la plus ancienne des religions du Japon, la plus orgueilleuse des religions nationales, aussi démesurée et aussi fantastique dans sa mythologie que sobre et naturelle dans son symbolisme.

CHAPITRE III

LE DERNIER SAMURAÏ

Un passé qui meurt lentement, ce sont les tombeaux des Shogun, dans le parc de Shiba. Ces lieutenants généraux de l'Empereur qui avaient supplanté leur souverain, les Tokugawa, descendent peu à peu dans l'indifférence et dans l'oubli. On ne se souvient d'eux qu'avec hostilité. Ces dernières années, un journal interrogea ses lecteurs sur les héros qu'ils préféraient et sur ceux qu'ils n'aimaient pas : le premier des Tokugawa, le fondateur de la dynastie, réunit presque toutes les voix contre lui. Leurs temples étaient magnifiques. Ils le sont encore ; mais leur sanctuaire se dégrade, les châsses se dédorent, les laques rouges s'écaillent ; sur les hauts-reliefs, les fleurs et les oiseaux plus éclatants que les fleurs dépérissent. On commence seulement à réédifier le grand temple qui a brûlé depuis huit ans, et l'on ne sait même pas si l'on ira jusqu'au bout. Les deux ou trois fois que je m'y suis promené, je n'y ai rencontré personne. Les desservants se plaignent de leur pauvreté et sont au milieu de ces splendeurs comme

le pâtre qui voit mourir son feu. L'idée religieuse s'en est éloignée, et, dès qu'elle s'éloigne, le Temps se réveille et se met à la besogne.

Cependant il y a, dans un des vastes quartiers de Tokyo, une petite maison que les pèlerins visitent assidûment et qui, tout ordinaire qu'elle soit, est plus sacrée que ces temples. C'est la maison du maréchal Nogi, le vainqueur de Port-Arthur. Mais ce n'est point le soldat victorieux dont on vient y adorer l'âme, c'est l'homme qui, le soir des funérailles de l'Empereur, au premier coup de canon, s'ouvrit le ventre, selon le rite des anciens Samuraï. Ce suicide ressuscita brusquement aux yeux du monde un Japon féodal qu'on croyait enterré. L'uniforme européen contrastait violemment avec une mort qui nous reportait à plus de mille ans en arrière, au temps où les serviteurs se tuaient encore sur le tombeau de leurs maîtres. Sa femme, la comtesse Nogi, n'avait pas voulu le laisser partir seul et s'était enfoncé un poignard dans le cœur. Les Japonais oublièrent presque la mort de l'Empereur pour ne plus songer qu'à ce couple sanglant qui le suivait « sur la route du ciel ». Le peuple fut remué jusque dans ses fibres les plus secrètes par tout ce que la beauté de cet acte avait de spécifiquement japonais. Devant ces deux cadavres, il revivait dix siècles de son histoire. Un témoin me racontait que, plusieurs étrangers s'étant écriés, dans un cercle japonais, que le maréchal était stupide ou fou, les Japonais ne s'en étaient point montrés froissés, et qu'ils avaient seulement souri. Ils ont le même sourire quand, au fond d'un temple,

ils vous ouvrent avec précaution une boîte qui en contient une autre qui en contient une troisième et qu'ils tirent, emmaillotée dans des linges de safran, une coupe en terre rugueuse et craquelée, d'apparence grossière; vous vous attendiez à un trésor et ils vous voient déçus : ils sourient alors et replacent dans sa boîte cette coupe dont le modelé remplit exactement leurs deux mains et qu'ils ont un instant tournée entre leurs doigts pour en admirer les bords légèrement onduleux. La mort de Nogi rentrait dans la catégorie des biens spirituels et sacrés dont se compose leur patrimoine national et que, par impuissance à en juger la valeur, les étrangers ne peuvent même pas leur envier.

Il faut cependant essayer de comprendre cet homme que le peuple appelle *le dernier Samuraï*. De son histoire que l'on m'a contée et que l'on m'a lue, je retiens seulement quelques épisodes, quelques images, mais qui la résument toute. Elle est un des témoignages les plus curieux de l'ancien Japon d'hier au confluent du Japon moderne.

Vers 1857, le 5 et le 16 de chaque mois, avant l'aube, on aurait pu voir sortir d'une maisonnette de Tokyo, très proche de la maison seigneuriale du prince Mori, un homme d'armes, accompagné d'un petit garçon d'environ huit ans. Ce Samuraï, précepteur du jeune prince, se nommait Nogi, et le petit garçon était son fils. Ses fonctions lui commandaient d'aller deux fois par mois saluer le tombeau de la famille princière au temple fort éloigné de Sengakuji. Pour l'enfant débile et nerveux, ces

sorties matinales étaient à la fois un plaisir grave et un objet de terreur. On risquait toujours, dans le crépuscule, de buter contre un cadavre ou de faire rouler une tête sous son pied. Il existait encore en ce temps-là une coutume, qui ne fut abolie qu'en 1868 : le *Tameshigiri* ou *Essai du sabre*. Le Samuraï, possesseur d'un sabre neuf, se postait au coin d'une rue, la nuit, et en éprouvait le tranchant sur le premier venu qui passait sans escorte.

Mais quand, au jour levant, on arrivait au temple, le petit Nogi oubliait toutes ses craintes, et, pendant que son père s'acquittait au nom du prince des hommages funéraires, il ne se lassait point de contempler, dans le modeste enclos, quarante-sept tombes rangées autour d'un grand sépulcre, et pieusement entretenues comme des autels. C'était là que reposaient les Quarante-sept Ronin, ces hommes d'armes dont l'aventure reste aux yeux des Japonais un des monuments parfaits de leur ancien héroïsme[1]. Le jour même où ils avaient vengé leur seigneur en tuant son meurtrier, ils furent condamnés à s'ouvrir le ventre, et on les répartit dans un certain nombre de demeures princières, afin qu'ils y accomplissent « l'honorable cérémonie ». Plusieurs d'entre eux avaient été envoyés chez le prince Mori, où l'on gardait religieusement leur mémoire. Tous les enfants des Samuraï étaient familiarisés de bonne heure avec l'idée du suicide. Mais on peut dire que, sur ce

1. On trouvera à la fin du volume *Pages japonaises*, page 267, l'histoire des *Quarante-sept Ronin*.

point, le petit Nogi fut privilégié. Il grandit dans le culte presque intime des suicides les plus excitants de la Légende dorée du Japon.

Deux ou trois ans plus tard, le père et l'enfant, qui portait à sa ceinture les deux petits sabres inégaux des jeunes Samuraï, s'éloignaient de Tokyo. Ils n'étaient pas seuls, cette fois : ils escortaient à pied un palanquin où Mme Nogi avait pris place avec ses fillettes. Le père, dont le caractère inflexible et la franchise déplaisaient au prince, avait été frappé de la peine du *Heimon*, c'est-à-dire de *la Porte Close*. Le Samuraï devait regagner son pays et s'enfermer pendant cinq mois dans sa maison. On clouait sur la porte deux bambous entrecroisés. Il lui était interdit de rire, de chanter ou même de parler à haute voix ; et cette défense s'étendait à toutes les personnes de sa famille. La ville où les Nogi se rendaient, Chofu, était au bout du Japon, près de Shimonoseki. Ils contournèrent le mont Fuji, suivirent jusqu'à Kyôto la grande route où montaient et descendaient les cortèges de *daïmio*, et s'embarquèrent à Osaka. Le père expliquait à son fils ce qu'ils voyaient et tout ce qu'avaient vu ces endroits célèbres. Quand ils débarquèrent, parents et enfants changèrent de vêtements sur la grève avant d'entrer dans une petite auberge. M. Nogi, qui revenait à Chofu pour la première fois depuis dix ans et qui n'y possédait plus rien, finit par louer une bicoque, où toute sa famille se tassa comme dans une arche bien close et pour une longue traversée de silence.

Et voici maintenant le petit Nogi à l'école,

dans une école telle qu'on n'en connaît plus de semblable au Japon. Les élèves faisaient eux-mêmes leur cuisine ; ils allaient, au cœur de l'hiver, puiser à la fontaine et ramasser du bois mort dans la forêt. Les maîtres ne leur enseignaient pas seulement la lecture, le calcul, la calligraphie, l'escrime ; ils les aguerrissaient contre le froid et contre la chaleur et contre les fantômes que nous portons en nous. Par les nuits les plus noires, ils les menaient dans les tristes lieux hantés. Si quelque bruit de feuille arrachait à l'un d'eux un sursaut ou un cri d'effroi, ses camarades le rouaient de coups et l'abandonnaient aux ténèbres. On ordonnait encore à celui qui semblait manquer de courage d'escalader dans l'ombre l'échafaud où étaient exposés les cadavres des criminels et d'en rapporter une tête coupée. Le petit Nogi, aussi timide qu'une fille, et qui se laissait battre par ses sœurs, souffrit horriblement ; mais il se raidissait et ne disait rien. Son père, plus sensible aux marques de sa nervosité qu'aux efforts qu'il faisait pour réagir, ajoutait à ce dur entraînement de l'école. Il l'envoyait souvent jusqu'à la ville de Hagi : dix-huit lieues de chemins impraticables, dans les montagnes, le jour sans rencontrer personne, la nuit au clair de lune, avec la peur des spectres. L'enfant avait pris en horreur le métier des armes, et l'étude lui apparaissait comme le seul refuge.

Quelques années se passent : il atteint sa seizième année et ose avouer à son père son ambition de devenir un savant. Un savant à cette heure où il n'y a pas, dans toute l'étendue de l'Empire, un

homme d'armes qui ne tende l'oreille aux murmures précurseurs de la guerre civile! On a bien besoin de savants! *Samuraï* ou paysan, qu'il choisisse! Le père était opiniâtre; le fils aussi. Un de leurs parents tenait à Hagi une école renommée, d'esprit très confucéen et de tendances nettement impérialistes, car, dans cette province excentrique, on n'avait jamais accepté l'usurpation des Tokugawa qu'en grinçant des dents. Le jeune Nogi se sauve de chez lui. Le chemin de Hagi lui était familier, et l'espoir qui le conduisait en avait écarté tous les spectres. Mais pour un jeune homme si désireux d'apprendre la philosophie chinoise, c'était un fâcheux début de désobéir à son père. Son parent refusa de le recevoir. Il errait, les yeux pleins de larmes, autour de cette maison de la science aux portes inexorables, quand la femme de ce parent l'aperçut et le prit en pitié. Elle fléchit son mari. On le mit d'abord aux travaux des champs, sous prétexte que les études demandent un corps aussi vaillant que le maniement des armes. Levé avant l'aurore, il partait pour les rizières; et, le soir, le maître lui payait le salaire de sa journée en lui expliquant les classiques chinois. Cette vie de campagnard fortifia ses membres, et la doctrine confucéenne acheva de lui tremper l'âme. L'amour de l'étude, dont il est possédé, est un des signes caractéristiques de sa génération. Parmi les jeunes gens de son âge, plus d'un se fût jeté à la nage pour gagner le navire européen qui souillait aux yeux de leurs pères les eaux sacrées du Japon, mais qui l'aurait emporté vers ces nouveaux mondes dont

les Tokugawa avaient amputé leur misérable univers. Ils rêvent tous d'être savants. Les uns comprennent que la science à conquérir est au delà de leur horizon; les autres, comme Nogi, ne la cherchent encore que dans les livres chinois. La Restauration impériale les en tira brusquement et fit d'eux ses officiers et ses soldats.

Huit ans plus tard, en 1877, le futur maréchal se révéla dans la révolte des Satsuma; il s'en fallut de peu qu'il n'y laissât la vie avec sa réputation naissante. Une première fois, son cheval s'emballa et traversa au galop les lignes ennemies; une seconde fois, une balle lui brisa son épée, et, pressé par trois insurgés, il sauta dans la rivière. Blessé à une troisième rencontre, et transporté à l'hôpital, il n'attendit pas sa guérison et s'échappa furtivement la nuit, ce qui lui valut le surnom exceptionnellement glorieux d'officier déserteur. Une autre fois enfin, son régiment fut cerné; il le sauva; mais l'enseigne fut tué et le drapeau pris sur son cadavre. Nogi considéra qu'il était déshonoré. Ses officiers l'empêchèrent de s'ouvrir le ventre. Il consentit à vivre ou, du moins, à surseoir au châtiment que le code de l'honneur samuraïque lui commandait de s'infliger. Seulement, personne ne put le dissuader d'adresser au Trône une lettre de démission. L'Empereur refusa la démission et répondit qu'il appréciait hautement le courage du jeune capitaine. Ce fut le commencement de leur longue amitié, si toutefois on peut donner ce nom à un sentiment qui ne devait être chez le prince qu'une

sympathie intelligente pour un serviteur exemplaire et qui allait chez Nogi jusqu'à la vénération passionnée. Depuis la perte de son drapeau, l'idée que sa vie n'était plus qu'un prêt consenti par la grâce du souverain s'installa dans son esprit et détermina ses actes. Personne ne s'appartint moins que lui. Dans toutes ses fonctions, il fut la fonction même.

Il avait hérité l'intransigeance de son père, et, à deux reprises, il fut inscrit sur la liste des officiers en retraite. Mais chaque fois les événements le rappelèrent au service actif, et une volonté, qui ne pouvait être que la volonté impériale, l'y fit rentrer avec un grade supérieur. Les soldats l'admiraient et le redoutaient. Sa bonté naturelle n'intervenait pas plus en ce qui concernait la discipline que la douceur de la température n'influe sur la rigidité d'une barre de fer. Il était rude jusque dans ses saillies d'humour. On raconte que, du temps qu'il était gouverneur de Formose, comme les soldats, anémiés par le climat, se plaignaient de la nourriture et réclamaient de la viande, lui qui en était toujours resté aux menus traditionnels du vieux Japon, il répondit à celui qui lui transmettait leurs doléances : « Ils veulent donc manger du bœuf ? — Oui, Votre Excellence. — Mais dites-moi, que mange le bœuf? — De l'herbe, Votre Excellence. — Eh bien ! qu'on leur donne de l'herbe ! » Ses ennemis l'accusaient d'étroitesse d'esprit, et il avait contre lui les fournisseurs du gouvernement qu'il détestait autant que les bonzes et les femmes.

Au moment de la guerre russo-japonaise, il était général de division, et, à la tête de la troisième armée, il reçut l'ordre de prendre Port-Arthur. Cette place forte, dont le nom, — après celui de Verdun, — restera un des plus grands dans l'histoire des hécatombes, ne s'est pas relevée de ses ruines ni du silence qui suivit la capitulation. Ceux qui la visitent s'étonnent d'y voir adossées à de vastes demeures vides des maisonnettes japonaises qui semblent s'en constituer les gardiennes. Chacune de leurs planches a coûté des centaines de cadavres. Nogi ne serait jamais revenu au Japon si Port-Arthur n'avait succombé. D'ailleurs, dans la défaite, aucun général japonais n'aurait osé reparaître devant ses compatriotes. Le vieil esprit est encore si vivant qu'on ne pardonnerait pas à un vaincu de se dérober au suicide. Des officiers japonais, blessés sur le champ de bataille et prisonniers, ont préféré s'en aller dans la presqu'île malaise, où ils travaillent aux plantations de caoutchouc, plutôt que de retourner chez eux et d'y affronter le mépris de leurs camarades. Les régiments que Nogi précipitait à l'assaut des forts étaient fauchés jusqu'au dernier homme. Un témoin dit : « Nous ne voyions plus la terre. » Quand son fils aîné tomba, il prononça seulement ces mots : « C'est une belle mort. Vous aurez bientôt à préparer un second cercueil. » Mais ce ne fut pas le sien qu'on prépara ; on n'en prépara même aucun autre, car il voulut que son second et dernier fils, tué bientôt lui aussi, fût enterré sans bière comme les pauvres soldats

dont il avait partagé l'héroïsme. On n'avait plus le temps de distinguer entre les cadavres. Pour lui, de son même pas sec et calme, il s'avançait aux endroits les plus périlleux. Mais il paraissait jouir de cette protection particulière accordée aux grands capitaines, même aux plus hasardeux, qui, selon Joseph de Maistre, sont rarement frappés dans les combats et seulement lorsque leur renommée ne peut plus s'accroître et que leur mission est remplie.

Quand on lui avait annoncé la mort de ses fils, son visage n'avait pas eu un tressaillement. Mais le soir, sous sa tente, il pleura, et, selon l'usage immémorial, sa douleur s'exhala dans une de ces courtes poésies qui sont toute la poésie japonaise : *Sur la plaine et sur la montagne, — vestiges aimés des héros — qui tombèrent frappés à mort, — voici que s'épanouissent — des fleurs d'œillet.* Mais par un jeu subtil d'allitérations et de mots poétiques à double sens, où se complaît le goût japonais et qui permet au poète d'obtenir des effets aussi variés que le rythme de ces *uta* est primitif, et d'éveiller des échos aussi prolongés que la forme en est brève, cette poésie signifie en même temps : *Sur la plaine et sur la montagne, — ils sont tombés en héros, — et rien ne reste plus de ces douces fleurs, — mes enfants bien aimés.* M. l'abbé Noël Péri, dont j'emprunte la traduction, ajoute : « Cette plainte d'un cœur de père voilée sous l'évocation des fleurs d'œillet devient poignante. »

Des généraux japonais qui revinrent au Japon,

Nogi fut le seul qui ne connut pas l'ivresse du triomphe. Ce n'était pas seulement à cause de son deuil, mais parce que l'image des milliers et des milliers de gens qu'il avait envoyés à la mort ne le quittait pas. Ce vieil homme marchait entouré de plus d'ombres qu'il n'en faut pour peupler des enfers. Lorsque le navire qui le ramenait eut jeté l'ancre et que ses amis impatients de le féliciter y montèrent, ils ne le trouvèrent ni sur le pont ni dans sa cabine. Ils finirent par le découvrir dans celle d'un domestique et s'arrêtèrent interdits, tant il était triste et abattu. « Je ne puis pas oublier, leur dit-il, tous mes braves soldats sacrifiés, et je ne me sens pas de force à recevoir les applaudissements publics. » Il était là devant tout un peuple dressé sur le rivage et qui l'acclamait, devant toute sa patrie soulevée d'enthousiasme, aussi impressionné que jadis dans les ténèbres où sa main d'enfant timide tâtonnait et cherchait à saisir une tête sanglante.

Le sentiment de sa responsabilité continua de l'obséder. Il se demandait si un général plus habile, n'aurait pas trouvé le moyen d'épargner un peu plus la vie de ses hommes. Lorsqu'il parut en présence de l'Empereur, les seules paroles qui lui montèrent aux lèvres témoignèrent du trouble de sa conscience. Elle ne retrouva peut-être jamais le calme. Dans ses dernières années, les Japonais, qui n'admirent longtemps et sans restriction que les morts, surpris de la vie très simple et presque réduite des Nogi, — car la comtesse portait plus souvent du coton que

de la soie, — reprochaient tout bas au maréchal de thésauriser. On sait aujourd'hui où passait son argent, et les parents des soldats tombés à Port-Arthur le savaient déjà. Chaque fois qu'il rencontrait un pauvre homme dont le fils avait servi sous ses ordres et était mort comme les siens, il se sentait son débiteur et acquittait sa dette. Il essayait ainsi d'apaiser en lui-même les voix anxieuses qui lui répétaient : « Nous ne regrettons pas d'être morts pour la patrie ; mais comme vous avez été prodigue de notre sang ! Un autre que vous n'aurait-il pu faire ce que vous avez fait à meilleur compte ? » Et, dans ses longues promenades solitaires, le maréchal reprenait Port-Arthur plus économiquement. On ne se trompait pas tout à fait en le soupçonnant d'avarice.

L'Empereur le nomma, en 1907, Directeur de l'Ecole des Nobles, choisissant pour les fils et les filles de sa noblesse non pas un brillant pédagogue, mais un homme de caractère. Il fut exactement dans ce rôle ce que son père avait été cinquante ans plus tôt, un éducateur inflexible. Il se couchait en même temps que les élèves, se levait une heure avant eux, partageait leurs repas, n'admettait aucune réclamation. Mais on n'était plus au temps où les filles de *Samuraï* supportaient avec fierté les mêmes traitements que leurs frères. Le vainqueur de Port-Arthur s'aperçut qu'il est souvent plus difficile d'obtenir l'obéissance des jeunes filles que d'entraîner les hommes au feu. L'hiver où il proscrivit les foulards autour du cou, il y eut presque une insurrection.

Et tous les règlements de toilette qu'il édicta eurent le sort habituel des lois somptuaires. Il fut vaincu dans sa lutte contre les robes de soie. Les fards et les cheveux ornés de riches épingles le bravèrent insolemment. S'il avait connu la Bible, il se serait senti de cœur avec le prophète Isaïe, qui maudissait les filles de Sion parce qu'elles étaient devenues orgueilleuses et qu'elles s'avançaient la tête haute, lançant des regards, et qu'elles allaient à petits pas et faisaient sonner les anneaux de leurs pieds. Les filles du Japon étaient appuyées dans leur résistance par leur Directrice, une dame imposante que la faveur de l'Impératrice rendait inamovible. Et l'entourage suivait d'un œil amusé les péripéties de ce duel entre une vieille institutrice et un vieil homme de guerre.

Pour moi, j'admire que ce vieil homme, arrivé au terme des honneurs et chargé de gloire, ait apporté à ces fonctions toutes nouvelles, dont aucun détail ne lui semblait indigne de lui, la même ardeur et la même conscience que si la réussite de toute une longue vie avait dû en dépendre. Il servait aussi sérieusement son pays à la tête d'une école qu'au front des armées. L'Empereur l'en récompensa en lui confiant l'éducation de ses petits-enfants, et voulut aussi qu'il accompagnât, avec l'amiral Togo, le prince envoyé en Angleterre au couronnement du roi George. A son retour, il réunit ses élèves et leur raconta ses impressions. Il avait été très étonné, dans son séjour à la Cour de Roumanie, que le petit prince et les princesses de

la famille royale se fussent présentés chez lui sans aucune espèce d'apparat ; et, se tournant vers les trois princes impériaux, présents à sa causerie, il leur dit que le temps ne lui semblait pas venu pour eux d'imiter cet exemple, mais qu'il viendrait peut-être bientôt. Cela parut une grande hardiesse, que personne, même les réformateurs les plus radicaux, n'aurait osé se permettre à cette place et devant cet auditoire. Mais Nogi n'avait point conscience de son audace, car chacune de ses paroles lui était inspirée par l'amour de son souverain et de son pays.

Et l'Empereur mourut. Durant les quarante-cinq jours qui précédèrent les funérailles, on le vit chaque jour au Palais rendre ses hommages à la dépouille impériale ; et, chaque nuit, il veilla le cercueil. Le reste du temps, il le passait chez lui en prières et en purifications. Il ne manifestait aucune tristesse particulière. Selon son habitude, il causait familièrement avec les jeunes officiers qu'il rencontrait. Le matin du dernier jour, la comtesse l'accompagna dans sa visite au cercueil. Leur attitude n'éveilla point les soupçons. Mais ceux qui gardaient la porte remarquèrent qu'en s'en allant le maréchal était singulièrement ému et que sa femme se cachait le visage sous son mouchoir. Il était rentré chez lui où il avait invité à déjeuner sa sœur, une vieille femme de soixante-treize ans. Il se montra à ce déjeuner d'une gaîté qui la surprit. Et ce qui la surprit davantage, ce fut l'attention qu'il apporta à la toilette de sa femme. Il lui donna même de la

main deux ou trois petits coups sur le nœud de sa ceinture. Elle se retourna et lui sourit.

Ils avaient prié un photographe de venir. Mais la lumière était mauvaise, et l'artiste, sans les avertir, enflamma un ruban de magnésium. L'explosion de lumière ne les fit broncher ni l'un ni l'autre. Vers quatre heures du soir, ils congédièrent leurs deux domestiques et montèrent dans leur chambre, une chambre nue comme toutes les chambres japonaises. A huit heures, le canon retentit. L'aide de camp et l'ordonnance du maréchal, inquiets du silence extraordinaire de la maison, frappèrent à la porte, puis l'enfoncèrent. Nogi en grand uniforme s'était ouvert le ventre et, n'ayant point de second pour lui trancher la tête, s'était percé la gorge. Sa femme, probablement après lui, s'était poignardée à deux reprises, sans que pourtant ses blessures fussent mortelles. Elle avait alors retiré le poignard de sa poitrine et, avec son doigt humide de sang, elle avait enfin trouvé la place du cœur. Mais il ne lui restait plus assez de force pour enfoncer le fer, et elle s'était laissée tomber sur la pointe. On croit communément que son mari ignorait sa résolution et qu'en tout cas il ne l'y poussa point.

L'enterrement eut lieu au bout de dix-huit jours. Jamais, depuis que le Japon était sorti des eaux, le convoi funèbre d'un simple sujet de l'Empereur n'avait attiré un pareil concours de peuple. Le cercueil du maréchal, posé sur un caisson, était traîné par des soldats ; le cercueil de la comtesse le suivait dans une voiture attelée de che-

vaux. Une foule immense passa la nuit autour des deux fosses : et, encore aujourd'hui, dans le cimetière d'Aoyama, de la porte jusqu'à l'endroit où ils reposent, les marchands d'encens forment une chaîne ininterrompue.

Les grandes âmes sont rarement simples et peut-être moins qu'ailleurs au Japon, où la passion de la gloire revêt les formes les plus raffinées de la modestie et du désintéressement. Il y a assurément dans le suicide de Nogi, comme dans presque tous les suicides samuraïques, et dans la manière dont il le prépara, et dans le choix de l'heure où il l'accomplit, et dans l'appel du photographe, quelque chose d'ostentatoire qui nous semble, à nous Européens, exclure l'idée d'une douleur irrésistible. Mais cette ostentation un peu théâtrale n'en est pas une pour les Japonais, qui n'y voient que de la décence et de la noblesse et qui, depuis des siècles, attachent au suicide ainsi compris un caractère de grandeur aristocratique et même d'obligation religieuse. La mort de l'Empereur fut moins la cause que l'occasion du *karakiri* de Nogi. Une de ses lettres écrites avant de mourir rappelait l'épisode de la guerre civile où il avait perdu le drapeau de son régiment : « De ce jour, disait-il, j'ai cherché la mort sans la rencontrer, et j'ai continué de vivre et de jouir des faveurs impériales imméritées. » Je n'ose pas dire qu'en se coupant les entrailles selon l'ancien rite, il réalisait un rêve de sa jeunesse, mais il en payait une malchance dont rien dans son âme n'avait recouvert le souvenir. Seu-

lement, il la payait comme un homme qui, ayant engagé toute sa fortune lorsqu'elle était insignifiante, la verserait, une fois millionnaire, à son créancier. Il jetait dans la fosse ouverte non plus l'obscure destinée d'un jeune officier que le hasard a desservi, mais toutes les décorations, tous les honneurs, tout le prestige, toute la gloire d'un maréchal victorieux. Il ne pouvait pas ne pas en avoir conscience. Sa plus vive jouissance d'amour-propre, cette volupté d'orgueil que ses victoires lui avaient refusée, il l'a peut-être ressentie dans la petite chambre où il attendait le signal du canon funèbre, lorsqu'il se représentait l'étonnement du peuple à la nouvelle de sa mort, les millions d'êtres qui en frémiraient d'émotion, et la place que son suicide lui assurait dans l'immortalité impériale.

Beaucoup d'Européens jugèrent son acte insensé. Un certain nombre d'intellectuels japonais, qui eurent bien soin de se taire, l'estimèrent d'un archaïsme regrettable. Nul ne pensa qu'il eût voulu faire de sa mort une protestation contre les nouveautés où risquait de sombrer l'esprit de sacrifice des anciens *Samuraï*. On ne lui prêta aucune intention philosophique. Mais la portée de nos actes les plus graves ne se limite point à notre personne. Et le suicide du maréchal Nogi, qui semble exhumé des vieilles annales romantiques, était, en un sens, plus actuel qu'il n'en avait l'air. Cette libation sanglante donnait un surcroît de vie à la divinité de l'Empereur.

CHAPITRE IV

UNE NOUVELLE RELIGION

Depuis une quinzaine d'années, le Japon, s'il ne travaille pas précisément à se rejaponiser, s'est arrêté sur la pente de l'imitation européenne et s'y retient énergiquement à tout ce qu'il a pu trouver de plus vivace dans son passé. Les hommes qui le dirigent ont compris qu'après une révolution dont les conséquences presque immédiates avaient délié tous les citoyens de leurs obligations héréditaires, il importait de leur reconstituer un lien spirituel et, dans l'acception profonde du mot, une religion. Ils avaient bien une religion, ils en avaient même deux, mais l'une incapable de coopérer à l'unité nationale, et l'autre qui paraissait exténuée.

Le bouddhisme divisé en sectes, et chaque secte attendant toujours un réformateur qui ne vient pas, ne satisfait que les classes populaires, dont il entretient les superstitions, et quelques petits groupes d'étudiants, d'hommes et de femmes du monde, qui se sont initiés à ses arcanes et qui, autant par mode que par besoin de silence, font

autour de ses temples des retraites de méditation. Son pessimisme n'a aucune prise sur la classe bourgeoise. L'opinion publique s'en défie. La presse ne cesse de dénoncer les rapines et les débauches des bonzes. Les tribunaux sont à tout instant saisis d'un nouveau scandale. Cependant, le gouvernement ne le tracasse pas; il l'encourage même, chaque fois qu'une de ses sectes, stimulée par l'exemple du christianisme, essaye d'en imiter les œuvres. Le ministre de l'Instruction publique assiste à l'inauguration d'une université religieuse. Le ministre de la Justice non seulement admet dans les prisons les aumôniers bouddhistes, mais il offre l'encens au service annuel qu'ils célèbrent pour les âmes des prisonniers et les félicite de leur ouvrir ainsi la voie de la suprême illumination. Le ministre de l'Intérieur exprime à ses préfets le vœu que les assemblées populaires se tiennent de préférence près des temples. On fonde pour les hôpitaux une association d'infirmières bouddhistes sous le nom de *Aisomé Kwai* (Teinte d'Amour). Les employés des postes sont invités à suivre des conférences bouddhiques qui les instruiront de leurs devoirs professionnels. Mais la faveur du gouvernement ne s'étend pas plus loin; et le bouddhisme est exclu des cérémonies nationales ou n'y paraît qu'à titre privé. Et, comme toutes ses tentatives de rajeunissement sont opposées à l'esprit qui l'a toujours animé, elles restent superficielles et à peu près inefficaces. Ses crises périodiques d'illuminisme n'ont d'autre effet que de mettre en marche des milliers et des milliers et

encore des milliers de pèlerins. On lit dans les journaux que les battements de mains ont crépité comme des feux d'artifice et que les offrandes ont résonné comme de la grêle. Mais il n'en retire aucune autorité sociale, et chacune de ses sectes peut chanter ces vers d'un vieux poème lyrique : *Le Bouddha du passé nous a quittés depuis longtemps ; le Bouddha à venir n'a pas encore paru.*

Quant au shintoïsme, qui, dans ses petits temples primitifs et vides, divinise les ancêtres et l'Empereur, la religion bouddhique avait volé ce pauvre en lui dérobant son culte des morts et quelques-uns de ses héros les plus renommés, et elle l'avait réduit pendant des siècles au plus complet dénuement. Il couchait sur la paille avec ses emblèmes sacrés et ses myriades de dieux. La Restauration impériale aurait dû le relever. Mais le gouvernement, qui garantissait la liberté religieuse, commença par supprimer le « Ministère des Dieux » et déclara qu'il ne reconnaissait aucune religion particulière. Il retint seulement du shintoïsme son enseignement patriotique, c'est-à-dire la soumission aux volontés de l'Empereur, descendant du Soleil. Les prêtres shintoïstes en furent officiellement chargés. Mais, en 1884, il abolit ces fonctions, et le *Kannushi* ne fut plus qu'un préposé à des cérémonies purement civiles.

On en était là lorsqu'une réaction naturelle se produisit contre les modes de l'Europe et que le Japon, plus conscient de sa force, s'affranchit d'une admiration qui allait lui peser comme une servitude. Mais les idées qu'il nous avait empruntées

n'en continuaient pas moins d'agir en lui, et, entre autres, la notion, toute nouvelle en Extrême-Orient, d'une morale imposée par des dogmes précis. Le gouvernement en sentit le besoin, et, dans ces quinze dernières années, il a presque réalisé le chef-d'œuvre d'organiser une religion nationale.

Un de mes premiers étonnements fut d'entendre parler communément autour de moi du *Bushido*. C'était le Bushido qui avait façonné l'âme japonaise. La grâce du Bushido avait opéré sur les champs de bataille de Mandchourie. Les cartes de visite que les pèlerins déposent toujours sur les tombes des Quarante-sept Ronin attestaient la vitalité du Bushido. Le mot signifie *Voie du guerrier*. J'avais beau fouiller dans ma mémoire : il m'était impossible de l'y retrouver. Il paraît en effet qu'avant 1900, personne ne l'employait et qu'on ne le rencontre dans aucun dictionnaire japonais. Il est vrai qu'aucun dictionnaire français ne porte jusqu'à la même date le terme de *nationalisme*. Mais le Bushido n'est pas seulement un réveil du sentiment national sous la menace des influences étrangères. C'est tout à la fois, comme les Tables de Moïse, une théologie et un code de morale : et c'est aussi le plus grand effort qu'ait fait le Japon pour opposer aux nations européennes une institution religieuse analogue aux leurs et qui prouvât sa supériorité morale. Rien n'est nouveau dans cette nouvelle religion que la manière dont elle se présente et dont elle s'impose[1].

1. M. Basil Chamberlain, professeur de Philologie à l'Univer-

Le dogme fondamental en est tiré du shintoïsme. Il remplit la première page du premier livre d'histoire des écoles primaires. J'ai eu la curiosité de comparer les éditions d'il y a quinze ans avec celles d'aujourd'hui. Le style, m'a-t-on dit, en a baissé d'un ton ; le récit est légèrement simplifié, mais les faits sont les mêmes. « *L'ancêtre de Sa Majesté est Tensho Daijin ou Amaterasu O Mi Kami, et ses vertus étaient aussi hautes et répandues que les rayons du soleil. Daijin gu est le temple où nous honorons notre Ancêtre, à Isé. Le Japon a été d'abord gouverné par le prince Ninigi no Mikoto, petit-fils d'Amaterasu. Avant qu'il devienne l'empereur du Japon, sa grand'mère lui dit : « Ce pays est la « terre où nos descendants doivent régner ; vous allez « le gouverner, et votre puissance impériale durera « aussi longtemps que les astres et le monde ». C'est sur ces mots que notre Empire est fondé. Et la grand'mère donna à son petit-fils le miroir, le sabre et la pierre précieuse : telle est l'origine de nos trois trésors sacrés... Nous appelons cette première période de notre histoire l'Époque des Dieux...* » On insiste peu sur cette période mythologique. On en a même diminué le nombre des empereurs, et l'on arrive tout de suite au fondateur historique de la

sité Impériale de Tokyo, a publié à ce sujet une étude ou plutôt un pamphlet très spirituel et très mordant. *The invention of a New Religion* (*London. Wats et C°*, 1912). On peut objecter que le Bushido n'est qu'une des manifestations de ce shintoïsme renouvelé, de cette religion bureaucratique. (Voir un article très intéressant des *Nouvelles Religieuses* du 15 février 1918, *Le Grand obstacle à l'évangélisation du Japon.*) Mais le Bushido en est la manifestation la plus saisissante et qui englobe les autres.

dynastie, Jimmu Tenno, dont le couronnement eut lieu le 11 février 660 avant Jésus-Christ.

Donc l'Empereur est le dieu visible et présent. Les progrès de son peuple émanent de sa divinité. Les libertés constitutionnelles qu'il lui accorde ne sont que des présents auxquels ses sujets n'avaient aucun droit. Et les rescrits impériaux constituent l'évangile du Japon moderne. Celui de 1890 est un des plus commentés : « *Nos ancêtres ont fondé cet Empire sur un magnifique et vaste plan ; ils ont établi leurs vertus sur des bases solides et profondes ; et nos nombreux sujets, loyaux envers leur souverain et pleins de respect pour leurs parents, ont montré dans chaque génération le beau spectacle de l'union la plus parfaite. Tels sont les principes essentiels de notre Constitution nationale. Tel doit être aussi le fondement de notre éducation. Vous donc, Nos sujets, soyez soumis à vos parents, affectueux pour vos frères, aimez-vous entre époux et soyez fidèles à vos amis. Que tout en vous respire la dignité et la modestie... Instruisez-vous et appliquez-vous au travail afin d'élever votre intelligence et de développer vos facultés morales.* »

Ils ont évidemment peu à faire, car, en même temps qu'Amaterasu donnait à son fils l'investiture de l'Empire sur les îles du Japon, l'âme japonaise éclose à sa lumière reconnaissait le symbole de ses vertus naturelles dans les trois trésors sacrés : la pierre précieuse symbolise en effet la compassion et l'humanité ; le miroir, la pureté et la droiture ; le sabre, la décision et le courage. Ainsi le Bushido remonte à l'âge des dieux. Le guerrier

japonais, le *Bushi*, est avant tout shintoïste. Ses plus belles qualités se ramènent à la simplicité de l'esprit et du cœur. Il obéit au souverain ; il vénère ses ancêtres ; il a une horreur insurmontable pour tout ce qui est tortueux et louche. Il n'a pris aux religions ou aux philosophies étrangères que ce qui lui révélait à lui-même ses généreux instincts. Il aurait inventé la doctrine de Confucius s'il ne l'avait trouvée en lui. Les enseignements du bouddhisme n'ont fait que mettre en valeur sa résignation à l'inévitable, sa patience, sa politesse, son mépris de la mort. Tel a été, tel est, tel doit être l'homme japonais. La morale du Bushido complète le shintoïsme, mais sans avouer qu'il avait besoin d'être complété. Elle y introduit par un détour ingénieux les règles du confucianisme et quelques-unes des vertus bouddhiques. Elle se suspend au dogme de la divinité impériale comme si elle en dépendait.

Dès 1901, les conférences et les livres la propagèrent à travers le pays. Ce fut une sorte de préparation mystique à la guerre. On l'illustrait par des exemples tirés de la légende ou de l'histoire et habilement dénaturés. Le dévouement féodal au prince se convertissait en dévouement à l'empereur. Toutes les images de vengeances, de suicides, de meurtres héroïques, d'abnégations sublimes, qui défraient le théâtre populaire, repassaient sous les yeux du peuple, non plus comme un divertissement, mais comme un sujet d'édification. L'effet en fut admirable. A Port-Arthur, un régiment refusait de marcher ; on lui lut un rescrit impérial :

il se rua à la mort. Le Bushido électrisait les troupes. Plutôt que de se rendre, tous les soldats d'un transport, le *Hitachi-Maru*, surpris par l'ennemi, s'ouvrirent le ventre en criant le nom de l'empereur. Ce fut sur les vertus de l'empereur et de ses divins ancêtres que l'on reporta l'honneur des grandes victoires. A chaque nouveau succès, un envoyé impérial partait pour le temple d'Isé et déposait devant l'autel de la déesse du Soleil les hommages reconnaissants de son petit-fils. Comme naguère les canons pris aux Chinois, les canons pris aux Russes furent répartis dans les temples shintoïstes. Jamais tant de gloire n'avait rejailli sur leur toit de chaume. Au temple de Yasukumi, à Tokyo, ou *Temple de l'Invocation des âmes*, élevé en 1869 pour les défenseurs de la cause impériale, le gouvernement fit célébrer des cérémonies émouvantes en l'honneur des soldats tombés à l'ennemi. On allumait, dans ses beaux jardins de pruniers et de cerisiers, des feux qui ne mouraient qu'au lever du jour, car les âmes des braves descendent du ciel avec les ombres de la nuit. On leur offrait des tables de bois blanc, chargées de gâteaux, de poissons et d'herbes. Le prêtre chantait sa longue mélopée, puis il prenait sur l'autel la pierre précieuse où étaient venues se poser les âmes, et allait l'enfermer dans un tabernacle que les fidèles adoraient.

Loin de se ralentir, le mouvement s'accentua au lendemain de la guerre. Le traité de paix avait été pour le peuple une déception cruelle, et, bien qu'il n'en accusât que ses diplomates, on jugea plus

nécessaire que jamais d'entretenir en lui cette religion du Bushido, qui interdit aux mécontentements de franchir le cercle des ministres et des conseillers du Trône et de s'élever jusqu'à l'empereur. On l'intronisa dans les écoles où le portrait du souverain tient à peu près la même place que jadis dans les nôtres le crucifix. On exhorta les prêtres shintoïstes à la prêcher dans les familles, puisqu'ils sont les seuls ministres de religion en concordance parfaite avec les enseignements des rescrits impériaux. Les grands enterrements furent remis à leurs soins. Et la bureaucratie, de plus en plus forte, devint une sorte de clergé impérial. Au contraire des hommes de la Restauration, qui avaient trop laïcisé le shintoïsme, ceux d'aujourd'hui travaillent à lui rendre son caractère religieux. Il y a près du parc de Hibya, au centre de Tokyo, un temple shintoïste où maintenant il est de mode dans la haute société de venir se marier. Or, si l'on trouve bien à l'origine du mariage japonais un rite religieux, mais un rite purement domestique, depuis très longtemps les unions n'étaient que de simples contrats civils. Jamais on n'avait eu l'idée de les sanctifier devant les emblèmes du shintoïsme et de la divinité impériale. Imitation européenne à coup sûr, mais où les Japonais prennent surtout ce qui peut affermir le fondement mystique de l'autorité du souverain.

Une des préoccupations les plus constantes du gouvernement est d'atténuer entre l'ancien Japon et le Japon moderne un contraste susceptible d'inspirer des doutes sur l'omnipotence et l'omniscience

du Mikado. On ne néglige rien pour donner au peuple l'illusion que rien n'a changé. Dans un livre de lecture populaire, publié en 1910, le comte Okuma inscrivait, en tête de chaque chapitre, une poésie de l'empereur conçue à cette intention : « *C'est en méditant les anciens exemples*, dit l'auguste poète, *que je dois gouverner l'Empire renouvelé.* » Et encore : « *Mon seul désir est que les lois nouvelles ne dérogent pas aux antiques lois des dieux.* » Cet état d'esprit s'accuse quelquefois d'une façon assez déconcertante. Au mois de juillet 1910, la ville de Yokohama, désirant fêter le cinquantenaire de l'ouverture du port aux étrangers, inaugurait la statue du ministre d'un des derniers Shogun, qui, en 1858, sans en référer au fantôme impérial, sous la pression des circonstances, épargna à son pays de graves mécomptes en traitant avec les Européens, et qui, bientôt frappé par les Samuraï du prince de Mito, avait payé de sa vie son courage et sa clairvoyance. Le gouvernement se fit à peine représenter à cette inauguration. Mais, quelques jours plus tard, on fêta les meurtriers. Le président de la Chambre, les Altesses, les princes, l'état-major visitèrent en grande pompe leurs reliques, et l'empereur encouragea d'un don de cent *yen* leur exaltation. Ce n'était point une manifestation dirigée contre les Européens, ni même contre la politique shogunale, que l'empereur restauré avait reprise et continuée, — car les traités signés restèrent en vigueur trente ans, — mais contre un régime qui avait rabaissé la majesté impériale. On comprend maintenant

toute l'actualité du suicide de Nogi et comment il s'encadrait favorablement dans la prédication du Bushido.

Cette nouvelle religion ne rencontre aucune résistance ouverte. « Je n'aime pas ces formes administratives de la tradition », me disait un professeur de l'Université. Un autre, qui me parlait du Bushido enseigné dans les écoles, lui reprochait de mettre en formules scientifiques la sensibilité japonaise. (Ce qu'il appelait des formules scientifiques, nous l'appellerions plutôt des dogmes.) Mais, en somme, elle ne gêne que l'esprit critique qui n'est pas très développé au Japon. Les historiens sont tenus d'accepter, sous peine de sacrilège, des dates fabuleuses, comme celle du couronnement de Jimmu Tenno, en 660 avant Jésus-Christ, quand jusqu'au ve siècle de notre ère il est impossible de trouver la moindre preuve de l'existence d'une monarchie japonaise. Les historiens et les moralistes sont également tenus de supposer que les Japonais ont toujours pratiqué envers leur souverain un loyalisme inconnu dans les autres pays, quand les annales du Japon sont pleines d'insurrections féodales et d'empereurs méprisés, déposés, fugitifs ou réduits à la misère. Il y en eut même d'assassinés : un très sûrement et un autre très probablement, à la veille de la Restauration. Mais enfin les injures que ces monarques eurent à supporter sont moins remarquables que la continuité ininterrompue de leur règne. Si le Bushido n'est pas tout à fait une fiction, il a le tort de s'appuyer sur des fictions et de se solidariser avec des

légendes dont il est trop facile de prouver la vanité. Il a le grand tort d'élever autour de l'histoire officielle le même enclos que le shintoïsme autour de ses cérémonies funèbres. Ces barrières peuvent être faites de bambous verts qui symbolisent la pureté de l'intention ; elles n'en sont pas moins des barrières hostiles à la pensée et n'enferment que des ombres et des simulacres.

Je crois qu'en général les jeunes gens répugnent au Bushido. Mais la plupart entreront dans les services administratifs, et, par reconnaissance pour la force qu'il leur prête, ils s'en feront les soutiens. Et puis il ne faut pas s'imaginer que les idées, même modernisées, aient au Japon les mêmes arêtes vives que chez nous. Les mots par lesquels nous sommes bien obligés de les traduire, dieu, foi, religion, culte, leur donnent une figure qui produit une impression analogue à celle des paysages japonais dans la peinture européenne, quand on est habitué à la peinture japonaise : ce n'est plus cela. Les conséquences rigoureuses du Bushido rendraient impossible la vie des officiers et des fonctionnaires convertis au christianisme. L'ancien recteur de l'Université de Tokyo faisait preuve de logique, lorsqu'il déclarait que la constitution nationale ne permettait pas de placer au-dessus de l'Empereur et de ses ancêtres le Dieu des chrétiens, et lorsqu'il déplorait que deux cent mille Japonais se fussent mis en opposition avec la loi fondamentale de leur pays. Ces deux cent mille Japonais vivent cependant, non sans quelques tracasseries, mais sans persécution.

La religion du Bushido n'empêche pas plus les fureurs de la politique. On n'attaque jamais l'Empereur; mais on attaque ses conseillers et ses ministres. Les rescrits sont sacro-saints; mais l'interprétation en reste libre. L'Empereur recommande-t-il à ses sujets l'économie et la simplicité dans les mœurs et dans les vêtements? On accueille son message avec vénération; mais ceux dont il blesse les intérêts ou les goûts se tournent vers le premier ministre et le blâment âprement d'avoir sollicité ce nouveau rescrit ou de ne pas avoir su l'expliquer. La presse japonaise est une des plus indépendantes du monde. Le gouvernement ne la subventionne pas, et le Japonais écrit beaucoup plus sincèrement qu'il ne parle. L'écritoire lui communique la même franchise que ses petites tasses d'eau-de-vie de riz. Le fonctionnaire, oui, le haut fonctionnaire qui dans ses entretiens ne se départira pas d'une étrange circonspection, le pinceau à la main, critiquera le gouvernement sur le ton le plus agressif.

Ce sera d'ailleurs au nom du Bushido. C'est au nom du Bushido que les hommes politiques, les ministres, les états-majors, les bureaucrates seront violemment pris à partie. C'est au nom du Bushido qu'auront lieu des soulèvements populaires qui feraient croire à une révolution prochaine. Dans les premiers mois de 1914, le Japon fut bouleversé par un scandale d'origine allemande dont presque toute l'administration de la marine était éclaboussée. Le ministère qui voulut tenir le coup ameuta le peuple contre lui. Le syndicat de la presse résolut

d'en appeler à l'Empereur ; et, cet appel n'ayant eu aucun résultat, l'opposition parlementaire décida d'envoyer au temple d'Isé des délégués qui présenteraient une protestation motivée à la déesse du Soleil, aïeule de la lignée impériale. La même délégation se rendrait ensuite au tombeau du père de Sa Majesté, près de Kyôto. Avant qu'elle fût partie, le ministère avait donné sa démission. Ce geste des représentants de la nation, qui se tournent vers le Soleil et qui le font juge des noirs desseins ourdis autour de son petit-fils, ne manquerait pas d'une certaine grandeur, s'il ne fallait tenir compte du goût des Japonais pour les attitudes théâtrales et du désir des parlementaires d'impressionner la foule. Mais le moyen qu'ils employaient n'est pas à la portée des parlements de toutes les monarchies constitutionnelles ; et il prouve chez cette foule la solidité d'une croyance dont je n'étais pas le seul à penser jadis que les idées européennes l'avaient mortellement atteinte. J'écrivais en 1902 : « Autant que j'en puis juger, la Restauration impériale aboutirait à l'idée consciente de la patrie moderne : loin de s'en trouver fortifiée, la fidélité à l'Empereur se dissoudrait dans un patriotisme plus large, mais qui, pour la sécurité du pays, gagnerait à s'y condenser. » Il semble s'y condenser de plus en plus. Et c'est tout le Bushido.

Il arrive quelquefois que les idées et les sentiments, comme les êtres et les plantes, ne paraissent jamais plus vivaces et plus beaux qu'à la veille de décliner et de mourir. Sommes-nous en pré-

sence d'une vieille tradition manufacturée, galvanisée et qui jette un suprême éclat, ou d'une foi rajeunie, plus profonde et qui aurait puisé jusque dans les toxiques européens une énergie nouvelle ? Le Bushido a pour lui des prodiges d'héroïsme et la gloire des champs de bataille et l'orgueil national. Il a contre lui toutes les importations étrangères... Je m'arrête. S'il y a des rats dans ma maison, c'est assez qu'il y en ait : je ne veux pas qu'ils rient.

DEUXIÈME PARTIE

A TRAVERS LE THÉATRE ET LE ROMAN

CHAPITRE PREMIER

PLAISIRS NOUVEAUX ET ANCIENS

Dans un ouvrage publié en anglais sous la direction du comte Okuma et intitulé *Cinquante ans du Nouveau Japon*, M. Fujioka, à la fin d'un chapitre sur les changements de la Société, conclut ainsi : « Chez nous le temps et l'espace sont mêlés. Nous assistons à des renaissances d'anciennes coutumes et à des épanouissements de civilisation européenne. Le chaos est un prélude à l'assimilation ». Il ne faut pas s'exagérer le chaos. Pour moi, chaque fois que je me suis reporté à ce que j'avais vu il y a quinze ans, j'ai été plus sensible à l'assimilation. Le Japon n'a rien perdu de cette force attractive qui lui a permis, au VI[e] et au VII[e] siècle, d'emprunter presque toute sa civilisation à la Chine et à la Corée et d'en faire en assez peu de temps une œuvre originale. Mais il n'est

plus aujourd'hui dans l'état d'innocence et d'indigence où vraisemblablement il se trouvait alors. L'assimilation doit lui être plus pénible. J'ai essayé de m'en rendre compte à travers les plaisirs populaires, les théâtres, les romans, la poésie, et chez les poètes.

Commençons par une visite au quartier d'Asakusa. Je l'aimais, ce vieux quartier où s'élève un des temples les plus fréquentés de Tokyo et où se tient une foire perpétuelle. J'avais retrouvé, tels qu'ils m'étaient restés dans la mémoire, l'allée du temple bordée de boutiques, ses jardins, sa pagode, son lac et ses dieux. La piété n'a point diminué. Les cinq grandes portes du Temple sont toujours remplies d'un va-et-vient de pèlerins et d'enfants. Les pigeons nichent dans ses poutres rouges d'où pendent de grosses lanternes. Son maître-autel est un amoncellement de laques et de dorures, et, devant la grille qui le protège, le tronc aux aumônes s'étend comme une auge. Le temple est consacré à la Kwannon, la déesse de la Commisération : mais on y prie aussi d'autres dieux dont les tabernacles sont encombrés d'*ex-voto*.[1] Ils avaient un peu vieilli, surtout le guérisseur Binzuru. Sa statue de bois assise sur des coussins n'a plus de nez, plus d'yeux, plus de bouche, et ses mains ne sont plus que des moignons, tant les malades s'y sont frottés. On évalue à dix mille par jour le nombre des visiteurs, et le 1er, le 15 et le 28 de chaque mois, à cinquante mille. Il semble même que la vente des amulettes et le commerce des sorts ait augmenté, car tout un côté des jar-

dins est devenu un véritable camp de sorciers. Ils sont là, sous leurs petites tentes bariolées, assis à une table où traînent leurs manches aux dessins fantastiques parmi des livres crasseux et des baguettes divinatoires.

J'y revins un soir avec un ami, à l'heure où les quartiers populeux de Tokyo se transfigurent, et où toutes les boutiques papillotent aux lumières. Mon ami me conduisit d'abord au restaurant. C'était un vieux restaurant japonais : enfilade de pièces, galeries et vérandas, tours et détours comme s'il s'agissait de dépister les importuns, et finalement, à deux pas de la rue, une petite chambre aux cloisons de papier devant un jardin touffu où l'on distingue des lanternes de bronze et dont l'allée de pierres plates se perd sous la verdure. Ce jardin n'est pas plus grand qu'un mouchoir de poche. On le sait, mais on a tout de même la sensation de la forêt, du mystère, des pas infinis dans la nuit. Et l'on resterait des heures à picorer dans ses écuelles de laque, devant le sourire attentif d'une petite servante agenouillée qui est laide, douce et charmante. Rien n'a changé. Mais nous sortons, et je ne me reconnais plus.

Tout un européanisme ou un américanisme, qui se dissimulait pendant le jour, fait explosion dans la nuit illuminée. La lumière électrique inonde des restaurants à l'européenne dont les boiseries neuves resplendissent. Japonais et Japonaises se pressent dans des cafés à l'européenne entourés d'un cercle de badauds. On aperçoit des bars profonds avec leurs longs comptoirs et des escabeaux

vissés à l'américaine et des pancartes qui portent les noms de *Benedittino*, *Anisetto*, *Cremedecacao*. Tout près, le temple fait une masse obscure. Ses portes sont fermées; mais on entend dans l'ombre des pas qui gravissent les escaliers de bois, des claquements de mains dont s'accompagnent les prières et le tintement du métal au fond du tronc des aumônes. Les tentes des devins demeurent éclairées. Leurs lanternes blanches indiquent en lueurs douces les sinuosités de ce petit campement aux frontières de l'invisible.

Derrière le temple, un brouillamini de ruelles sombres, que je ne connaissais pas, forme un nouveau quartier de prostitution. Les villes japonaises ont encore gardé une propreté que leur envieraient justement beaucoup de villes européennes. Le vice ne rôde ni ne se pavane dans leurs rues. On lui abandonne certains îlots où il est soigneusement circonscrit. Mais je n'avais jamais vu au Japon d'endroit aussi débraillé que ce quartier dont les abjects taudis, à travers leurs vitres de papier crevées, vous tendent des mains de fillettes et vous laissent entrevoir à la clarté d'une lanterne de pauvres petits visages aux yeux puérils et mornes. Et cette lèpre s'étend indéfiniment comme si elle travaillait à rejoindre la fameuse cité du Yoshiwara située à plus d'un kilomètre de là.

Le Yoshiwara a brûlé ; on l'a rebâti, mais non tel qu'il était. Ceux qui ne l'ont pas vu avant l'incendie ne peuvent se figurer l'espèce de splendeur décente qu'offraient aux yeux des promeneurs ses rues de maisons grillées et, à genoux

sur des nattes éblouissantes, ses rangées de femmes immobiles et somptueusement parées. Aujourd'hui, ces étalages sont bien moins nombreux, et les malheureuses moins correctes, donc plus malheureuses. Les établissements importants ont été reconstruits dans une architecture qui leur donne un air de club ou de ministère. Au bas d'un vaste escalier, des messieurs japonais, vous diriez des fonctionnaires impériaux, tiennent les écritures dans une loge-salon. Au premier étage, on lit sur une porte : *Bar Room*. La vue des femmes est remplacée par leurs photographies dans des cadres tournants. Toutes ces formes administratives d'une triste maison de joie me répugnent plus que les anciennes exhibitions dont l'ordonnance esthétique recouvrait la misère. L'éclat des maisons de débauche japonaise indignait les moralistes européens. L'européanisme, qui ne s'attaque qu'à l'extérieur, commence à les éteindre. Mais l'ombre où elles se multiplient est plus nauséabonde que l'atmosphère brillante où elles se développaient.

Revenons à Asakusa. Le petit lac est presque sombre du côté de l'église ; de l'autre côté il reflète des façades éclatantes et ses eaux brillent comme une fontaine lumineuse. C'est la rue des théâtres et des cinémas, pleine de carillons. Ces attractions sont plus variées que les nôtres, puisqu'elles sont à la fois les nôtres et les leurs. Dans nos plaisirs forains la part de l'exotisme est fort réduite. Ici, elle est considérable. On court de préférence aux cinémas. Des témoins m'ont raconté l'effet prodigieux, dans la ville de Kyôto,

des premiers films envoyés, si je ne me trompe, par la maison Lumière. On s'écrasait à la porte du théâtre. La représentation finie, les trois quarts des spectateurs refusaient de quitter leur place et se payaient un second tour. Le cinéma ne faisait alors passer sous leurs yeux que des scènes détachées de la vie européenne. Mais la vue d'une brasserie où nos joueurs de manille prenaient des bocks leur semblait aussi merveilleuse qu'à nous une fête de geisha, avec cette différence que nous n'aurions vu dans les jeux de ces menues danseuses qu'un spectacle imprévu et sans conséquence, alors qu'ils voyaient en ce temps-là, dans nos décors et nos gestes, une sorte d'idéal à réaliser. Des applaudissements frénétiques accueillirent un escadron qui traversait une rivière. Ce tableau était pour eux comme une consécration de l'effort qu'ils accomplissaient : ils avaient enfin la preuve vivante et mouvante que nos guerriers ne différaient plus des leurs. Toutes les scènes n'obtenaient pas le même succès. Les sorties de messe, les cérémonies religieuses réveillaient leur vieille défiance à l'égard de la religion étrangère. Quant à nos effusions sentimentales, elles leur donnaient le fou rire.

Nous sommes loin de ces temps primitifs ! Le premier cinéma où j'entre jouait quelque chose comme *Le Cambrioleur amoureux*. Cela commençait dans un riche salon. Une femme opulente et très décolletée, à la mode de 1914, est assise sur un canapé. Un monsieur ouvre la porte, s'avance, s'incline, lui baise la main, s'agenouille devant

elle, lui reprend la main, lui baise le poignet, et ses lèvres ne peuvent se détacher de ce bras qui essaie vainement de se refuser. Je regarde autour de moi. La salle est bondée de gens du peuple, d'artisans, de campagnards, de femmes et d'enfants : personne ne rit. Notez que le décolletage est inconnu au Japon, que les hommes ne s'agenouillent point devant les femmes, qu'ils ne leur ont jamais baisé la main et que les lèvres japonaises ignorent le baiser. Cependant le monsieur est devenu plus pressant, et la jeune femme s'effare. Heureusement elle avait affaire à un bandit, ce qui autorise l'intervention de la police. Les agents empoignent le séducteur. Le véritable amant prend sa place. La jeune femme tombe éperdument dans ses bras. On ne rit point. Un dernier tableau nous transporte sur les rives d'un lac italien. Les deux amoureux accoudés au balustre d'une terrasse, se tournent l'un vers l'autre. Leurs lèvres se tendent lentement en cul de poule, se joignent, restent jointes ; et trois bonnes minutes s'écoulent avant que le rideau s'abaisse. C'est une école de baiser que ce baiser-là ! Personne ne rit. J'éprouve au milieu de la foule japonaise attentive et presque grave non seulement le dégoût des deux museaux de ces cabotins extasiés qui font des yeux blancs, mais comme une impression gênante d'intimité européenne violée et caricaturée.

Que peuvent bien emporter d'un pareil spectacle les femmes et les jeunes filles japonaises, leurs maris et leurs frères ? Ils ne lisent pas comme nous sur la figure des personnages une

écœurante vulgarité. Les femmes envient-elles les hommages que reçoivent les Européennes ? Les hommes les considèrent-ils comme une marque de notre faiblesse ? Les relations entre les sexes en sont-elles modifiées? Il a beau pleuvoir des baisers dans le cinéma : on ne s'en donne pas encore sur le théâtre japonais, et je n'ai jamais vu une mère japonaise qui fît autre chose que de respirer son enfant ou de se frotter la joue contre la sienne. Pourtant les Japonais sont très impressionnables et si enclins à l'imitation que le gouvernement dut interdire les criminels exploits de nos Zigomar, dont le succès propageait une épidémie de vols et de meurtres...

Mais le public ne demande plus seulement au cinéma de lui montrer l'Europe. Il en attend, porté au centuple, le même genre de plaisir que de sa vieille littérature populaire. Il veut du grotesque et du terrible, des dragons, des monstres moitié femmes et moitié bêtes, des ogres, toute une ménagerie lâchée de créatures chimériques. Plus le film est invraisemblable, plus il en jouit. Je ne crois pas qu'on puisse voir nulle part ailleurs un pareil assemblage de cauchemars. Les Japonais japonisent encore plus le cinéma que le cinéma ne les européanise. Il a favorisé, en les matérialisant, leur goût pour les imaginations délirantes.

Un passage silencieux, à peine éclairé ; l'ombre d'un portique, d'un *torii*, et, derrière, des chapelles shintoïstes pressées l'une contre l'autre. A l'entrée du passage, quelques personnes, attrou-

pées autour d'une table, regardent un devin lire des sorts sous une lanterne blanche où transparaît en noir l'hexagramme chinois. On est tout près d'une grande rue que sillonnent les tramways. Cependant il semble qu'on soit très loin du Japon moderne, dans quelque vieux coin d'une vieille ville comme Osaka ou Kyôto. De faibles lueurs filtrent sous l'auvent des maisons de bois. Il n'y en a qu'une et, un peu plus loin, une autre, dont la porte ouverte laisse échapper une franche lumière. La première est une salle d'*Onna Gidayu;* la seconde, un *Yosé*. Elles sont fréquentées par les petits commerçants du quartier, des étudiants et des amateurs. Le mot *Onna* signifie femme, et les *Onna Gidayu* sont des femmes qui chantent des *Gidayu*, récits chevaleresques accompagnés du shamisen. Ce genre existe au moins depuis deux siècles et demi. Osaka fut la patrie du *Gidayu*. Mais on imagina bientôt, pendant que la femme chantait, de représenter ce qu'elle chantait par des marionnettes. Puis ces marionnettes devinrent des comédiens. Une sorte de chœur composé de récitateurs et de musiciens continua de psalmodier la partie descriptive et narrative du *Gidayu*; et les comédiens, qui se souvenaient d'avoir été en bois, s'immobilisaient dans leurs attitudes jusqu'au moment de reprendre le dialogue. Le mélodrame était né. Aucune de ces formes n'a tué la précédente. Il ne dut jamais y avoir de monstres antédiluviens sur la terre japonaise, sans quoi nous les rencontrerions aujourd'hui mêlés aux tramways et aux cinq cents automobiles qui commen-

cent à faire du bruit dans les rues de la capitale.

La salle est jolie, et ses nattes sont parsemées de femmes et d'hommes comme celles d'une mosquée. Le rideau s'écarte. Nous voyons deux femmes prosternées, pendant qu'une voix aigre et chevrotante les présente au public et annonce le sujet. L'une, la joueuse de shamisen, prend alors son instrument; et l'autre, la récitatrice, va se placer devant un petit pupitre. Elles portent toutes deux le *kamishimo*, l'ancien costume de cérémonie des Samuraï, un surplis sombre doublé de pourpre ou de safran, sans manches, dont les épaulettes béantes et raides leur font un buste carré. Agenouillées dans leurs larges pantalons de soie, elles ont un air étrange, presque fantastique. L'une parle et chante d'une voix de tête extraordinairement aiguë, qui semble tour à tour miauler, geindre, ululer et glapir; l'autre, le visage impassible, la stimule de ses notes stridentes et de ses cris intermittents et rauques. On les écoute avec une religieuse attention, en buvant des tasses de thé.

Leur répertoire se compose de romances féodales. Le soir où j'y étais, on en récita deux : l'histoire du *Trèfle de Sendai*, où la femme d'un Samuraï laisse empoisonner son propre enfant pour sauver l'enfant de son prince, et l'histoire d'une femme de marchand aussi héroïque. Elle a été informée que son mari cherchait vainement une grosse somme nécessaire au salut de son seigneur. Elle se fait répudier et se donne à un homme riche, qui lui a promis tout l'argent qu'elle voudrait. Mais son mari la tue. Avant d'expirer.

comme elle ne sait pas écrire, elle apprend par cœur à son petit garçon ce qu'il devra dire à son père en lui remettant la somme tant désirée. Le père comprend alors la conduite de sa femme et pleure.

Nous passons au *Yosé*. Même salle ou à peu près. Mais ici ce sont des hommes qui font des récits ou débitent des monologues. L'esprit japonais s'apparente très souvent au nôtre et à celui des vieux conteurs italiens si amateurs de *beffa*. Tantôt le récit n'est fait que pour des jeux de scène : un original a peint des tiroirs sur ses murs, et un voleur, qui s'introduit chez lui, essaie de les ouvrir. Tantôt on s'y moque des superstitions qui attendent les spectateurs au sortir du spectacle et qui n'y perdront rien : un jeune homme, chassé par ses parents pour avoir trop couru le guilledou, s'installe comme devin. Les femmes viennent le consulter, et ses baguettes divinatoires leur conseillent à toutes de divorcer, jusqu'au jour où le mari de l'une d'elles l'entend et le rosse.

Quelquefois aussi le récit du *Yosé* parodie ou commente plaisamment le *Gidayu*. L'auteur imagine un dialogue entre un savant ou un vieillard et un paysan ou un jeune homme naïf. Ce dernier demande ce que signifient des scènes peintes sur un paravent qu'il est censé contempler. Le vieillard les lui explique. C'est, par exemple, l'aventure de Fukakusa et de la belle Komachi, si célèbre dans la poésie japonaise. Fukakusa aimait Komachi ; mais Komachi voulut l'éprouver et n'accepta d'écouter son amour que s'il consentait à venir

dormir cent nuits de suite sur le tréteau qui soutenait les brancards de sa voiture. L'amoureux consentit. Qu'il plût ou qu'il ventât, il arrivait le soir, s'y étendait, et le matin y faisait une nouvelle coche. Le matin du centième jour, il s'en alla en disant : « Encore une nuit, et vous ne pourrez plus rien me refuser ». Et toute la journée il attendait les premières ombres du soir. Mais au crépuscule son père mourut subitement, et le lendemain Komachi lui envoya cette poésie : « Les marques faites au matin sur le bord du tréteau ont inscrit cent nuits, mais la nuit où vous n'êtes pas venu, c'est moi qui l'ai comptée. » Il ne la revit jamais. (Une autre version, plus mélancolique et moins défavorable à Komachi, suppose qu'il mourut ce centième jour.) Le diseur que j'entendais, et qui excellait à changer de voix, jouait admirablement l'indignation du paysan contre cette lubie de femme qui impose à un homme une aussi sotte épreuve, et son irritation contre la faiblesse de l'homme qui s'y soumet. La fin de l'histoire l'exaspérait : il s'en prenait même à celui qui la lui racontait : « Aurez-vous bientôt fini toutes vos idioties ? Quand je vais dans une boutique, moi, et que je veux acheter quelque chose d'un *yen*, si je n'ai que quatre-vingt-dix-neuf *sen*, on me le donne tout de même ». Heureux Japon où le marchand vous fait grâce du centième *sen* !

Dans l'aimable petit milieu d'hommes et de femmes qui goûtaient cet honnête plaisir, je ne pouvais m'empêcher de penser aux autres plaisirs

que nous leur avions apportés; et le rapprochement n'était pas en faveur des nôtres. Ces *gidayu* et ces monologues de *yosé* valaient cent fois mieux que les horreurs et les indécences des cinémas. Il y avait plus de vérité humaine dans le *Trèfle du Sendai* que dans les exploits du *Cambrioleur amoureux*, et plus de bon sens dans les commentaires humoristiques de l'histoire d'une Komachi que dans toutes les grossières fantasmagories des films américains ou européens destinés au Japon. Mais nous ne leur envoyons pas seulement des films.

CHAPITRE II

LA COMÉDIE FRANÇAISE AU JAPON

Nous leur envoyons la Comédie Française. Les dramaturges populaires éprouvent le besoin de renouveler leur matière et commencent à s'inspirer du théâtre européen. Rien ne peut mieux nous éclairer certains côtés de l'âme japonaise que les transformations qu'ils font subir à nos pièces. En voulez-vous un exemple ? Écoutez et ne croyez pas à une fantaisie. On va répéter devant vous *le Miroir d'héroïsme de Kamakura* : c'est notre *Cid*.

Rodrigue, Chimène, don Diègue, don Gormas, don Sanche et le Roi ont débarqué au Japon sous leur beau costume français, qui semble encore tout neuf, car c'est toujours ainsi qu'ils voyagent à travers le monde. Mais, quand ils virent le théâtre japonais, la beauté de la scène et les changements de décors, ils auraient presque regretté de n'avoir point apporté leur costume espagnol, si leur nouvel introducteur, un petit homme jaune et souriant, ne les eût priés, avec une courtoisie irrésistible, de revêtir des pantalons de soie verte ou de soie violette ou de soie rose brodée de

glycines, des kimono de safran brochés d'or ou couleur de la fleur du cerisier et doublés d'écarlate. Chimène vit s'évaser autour d'elle une robe onduleuse aux tons d'aurore, et on lui mit dans la main un éventail aussi rouge qu'un soleil couchant. Seul, don Diègue eut un vêtement plus sombre et fut invité à se raser la tête. On leur demanda aussi d'adopter des noms plus familiers aux oreilles japonaises. Rodrigue s'appela *Saburo*; don Diègue, *Kikuchi;* don Gormas, *Adachi Sayemon;* don Sanche, *Kuro;* et Chimène, *Asagiri* (Brouillard du Matin). Quant au Roi, il fut promu à la dignité de Shogun. Enfin, on les avertit qu'ils vivaient en 1281 à Kamakura, capitale du Shogunat au XIIIe siècle, ville puissante d'un million d'habitants, dit-on. Et la répétition commença.

Chimène s'avançait avec sa suivante, pareille à une flamme qui sort d'un bol de punch. Comme elle ouvrait la bouche, on lui représenta qu'elle n'était plus devant le public européen qui ne va au théâtre que pour entendre parler d'amour, et qu'il convenait avant tout qu'elle annonçât au public japonais que Rodrigue venait d'être vainqueur dans un concours de tir à l'arc où don Sanche avait été vaincu. « Déjà! » pensa don Sanche; mais, habitué aux défaites, il ne protesta pas. Et très vite on appela don Diègue, qui cherchait partout son épée : « Vous n'avez pas d'épée, lui dit-on; ne vous êtes-vous point regardé? Vous êtes maintenant un bonze. C'était une coutume assez répandue que nos grands seigneurs, arrivés à un certain âge, prissent leur retraite dans des

bonzeries. Et vous n'êtes point nommé gouverneur du jeune prince. Mais le shogun vous a désigné pour présider à la cérémonie de puberté de son fils. Et voici don Gormas qui escomptait cet honneur. Seigneur don Gormas, veuillez exprimer à cet honorable bonze toute votre mauvaise humeur et faites-nous la grâce de le souffleter ». Don Gormas s'en acquitta en conscience et s'éloigna.

Don Diègue se préparait à bondir sous l'insulte; mais l'auteur japonais l'arrêta : « Oubliez-vous que vous êtes bonze ? Et faut-il vous rappeler que vous savez qu'une flotte de Tartares mongols est en route pour le Japon ? Votre domestique, témoin de l'injure, a beau vous exciter à la vengeance : répondez-lui qu'il n'est pas permis de songer à ses propres affaires, quand le sort de la patrie est en jeu. D'ailleurs votre idée d'éprouver le courage de Rodrigue répugnerait aux Japonais, chez qui les fils connaissent, de temps immémorial, le devoir qu'ils ont de venger leur père. » Don Diègue, tout en pestant contre sa réincarnation japonaise, prononça des paroles qui enthousiasmèrent les auditeurs et qui heureusement ne convainquirent pas son domestique. On n'avait pas à lui faire la leçon, à celui-là ! Il courut prévenir Rodrigue.

A ce moment, il fallut aller chercher don Sanche : « On voit bien, lui dit-on, que vous étiez accoutumé à ne rien faire en Europe. Mais au Japon nous vous avons trouvé de l'occupation. Vous aimez Chimène. Voici précisément sa suivante. Remettez-lui une lettre pour sa maîtresse.

Elle la repousse et vous apprend que la fille de don Gormas est fiancée à ce même Rodrigue qui vous a vaincu au tir à l'arc. Grincez des dents et indiquez par votre attitude que vous méditez un mauvais coup. Et reculez-vous un peu! Un peu plus! Là, derrière cet arbre qui vous cache suffisamment. Le domestique de don Diègue et Rodrigue s'approchent : il importe qu'ils ne soupçonnent pas votre présence et que vous les entendiez. Rodrigue sait tout. Seigneur Rodrigue, je vous en prie, ne délibérez pas si vous laverez dans le sang l'affront que votre père a reçu. Notre public considérerait que de pareilles hésitations ternissent le miroir d'héroïsme que vous êtes. La fureur vous entraîne. Précipitez-vous à la recherche de votre ennemi. Et vous, seigneur don Sanche, précipitez-vous sur ses pas.

— Ah! dit don Sanche, vous voulez que je l'empêche d'atteindre le père de Chimène?

— Pas du tout. Précipitez-vous d'abord, et vous verrez.

La nuit tombe. Rodrigue rencontre enfin le comte : « A moi, comte, deux mots! — Messeigneurs, dit l'auteur japonais, ici, je vous laisse faire. Mais dégainez au plus vite et battez-vous sous nos yeux. Et vous, seigneur don Sanche, approchez à pas de loup. Il s'agit pour vous de commettre la plus heureuse maladresse. Vous avez décidé de tuer Rodrigue par derrière...

— Vous n'y pensez pas, s'écria don Sanche, ce serait un acte abominable, et jamais...

— Il le faut absolument, répliqua l'auteur japo-

nais, le sourcil froncé et le sourire aux lèvres.

— Mais, si je tue Rodrigue, c'est la mort de la tragédie.

— Je ne vous dis pas que vous tuerez Rodrigue : vous avez seulement décidé de le tuer ; et, comme l'ombre est épaisse, c'est le comte qui recevra votre coup de sabre en pleine poitrine.

— Moi, le meurtrier du comte !

— Écoutez-moi, mon cher seigneur. J'ai autant que vous le souci de ce beau drame. Vous désirez naturellement que Chimène épouse Rodrigue...

— Je le désire... pour moi, non ! mais par respect de la tradition, hélas ! oui.

— Eh bien ! Rodrigue, chez nous, ne peut pas épouser la fille, s'il a tué le père. Nos principes s'y opposent absolument.

— Alors, c'est une autre pièce !

— Non pas : à quoi me serviraient cette nuit sombre et ce croisement de fers dans les ténèbres ? Personne ne vous a vu. Rodrigue croira que le comte est mort de sa main, et tout le monde le croira comme lui. Vous seul saurez la vérité. Dites encore que nous ne vous faisons pas la part belle !

— Merci, répliqua don Sanche ; j'aime mieux celle que l'on me fait en Europe.

— Attention ! le duel est commencé. Dégainez ! Fendez-vous ! Ça y est. Le comte est par terre. Sauvez-vous ! Chimène-san, hâtez-vous d'accourir avec une torche. Mais prenez garde de vous empêtrer dans votre robe. Penchez-vous sur le cadavre et dites : « Qui a tué mon père ? — Moi, répond Rodrigue ». Allons, le premier acte est ter-

miné. Ces personnages européens sont quelquefois durs à manier. Respirons un peu. »

Au second acte, le Roi est agenouillé sur une estrade dans la grand'salle du Palais. Sa tête sort d'une pyramide de soie légère et somptueuse. « Monseigneur, lui dit-on, il nous a paru qu'en Europe vous n'aviez pas un sentiment assez haut de votre dignité. Nous n'aimons pas chez les grands cette familiarité paternelle à laquelle vous condescendez. Vous êtes un homme au-dessus des nuages. Ne parlez pas trop ; et que de votre auguste face impassible, la parole tombe comme l'éclair et la foudre... Qu'on introduise Chimène et don Sanche, Rodrigue et don Diègue, et qu'ils s'agenouillent au pied de l'estrade ! Chimène sait ce qu'elle doit dire ; et don Sanche doit réclamer comme elle la tête du meurtrier... Ne récriminez pas, seigneur don Sanche ! Nous vous réservons une minute glorieuse... Pour vous, don Diègue, vous trahirez la vérité par amour de votre fils : vous soutiendrez que c'est vous qui l'avez poussé à la vengeance. Et vous, seigneur Rodrigue, vous démentirez votre honoré père... Tout marche à souhait. Vous devenez de vrais Japonais. Il est temps que le messager annonce le débarquement des Mongols. Le Shogun diffère son jugement jusqu'à ce que l'ennemi soit rejeté à la mer, et, en attendant, il nomme Rodrigue général en chef. Chimène-san, ayez la bonté de vous prosterner, et dites bien haut que vous acceptez cette remise du procès, car tout doit céder à l'obligation de défendre sa patrie. Bien ! Maintenant, rentrez dans votre demeure. Nous

vous y retrouverons le lendemain des funérailles de votre père.

« Ah ! vous êtes contente : vous sentez venir votre grande scène. Mais permettez-nous de vous indiquer les légères modifications que les bienséances nous conseillent d'y apporter. Il convient d'abord de vous mettre dans l'esprit que vous êtes au Japon. Lorsque vous dites à votre suivante que vous voulez perdre Rodrigue et mourir après lui, il est probable qu'en France cela ne signifie point que vous ayez l'idée du suicide. Vous espérez simplement que votre douleur vous mènera au tombeau. Mais ici nous savons qu'une fois Rodrigue mort, vous vous habilleriez de blanc et qu'à genoux entre deux flambeaux, vous vous couperiez honorablement les entrailles. Et, avant de procéder à cette cérémonie, nous savons aussi que vous seriez allée déposer sur la pierre tombale de votre honoré père la tête sanglante de son honorable meurtrier... Vous faites la dégoûtée ? Rassurez-vous ! Nous n'en chargerons pas vos mains. Mais nous tenons à ce que vous n'ignoriez pas que, si Rodrigue vous offrait sa tête en vous tendant son sabre et que si vous la lui coupiez, loin de pousser des cris d'horreur comme on le ferait dans une assemblée de femmelettes européennes, tout notre public vous applaudirait, jusqu'aux petits enfants. Et c'est pourquoi le seigneur Rodrigue ne vous offrira pas sa tête. Le voici ! Vos serviteurs épouvantés vous annoncent qu'il arrive avec une troupe armée...

— Comme en Espagne, interrompit Chimène, lorsque j'étais à mon balcon.

— Je ne vous y ai jamais vue, répliqua l'auteur japonais... Vos serviteurs croient qu'il se propose d'assaillir votre maison. Mais vous leur répondez tranquillement : « Qu'il entre! » Seigneur Rodrigue, ne vous trompez pas : vous ne venez point offrir votre tête; vous venez vous excuser de ne point l'offrir, puisque votre maître vous ordonne de marcher à l'ennemi. Et Chimène vous souhaitera de mourir sur le champ de bataille. « Sinon, dit-elle, je serais obligée de demander votre mort. » Vous comprenez à ces mots qu'elle vous aime toujours et vous l'en remerciez. Surtout, ne perdez pas votre temps à discuter sur ce que vous avez fait, comme vous en avez l'habitude en Europe... Mais, au moment où Rodrigue vous quittera, vous courrez vers lui, Chimène-san, et vous vous écrierez : « Je vous ai dit de mourir : non, ne mourez pas ! Je désire revoir encore une fois votre visage ! » C'est un peu hardi. J'espère que notre public ne s'en offensera pas. Nous aurons peut-être les femmes pour nous. Quant aux hommes, j'ai trouvé le moyen de les désarmer. Votre servante vous dira : « Je ne vous comprends pas : tantôt vous voulez qu'il meure et tantôt vous ne le voulez plus ! » Et vous répondrez : « O faiblesse, ton nom est femme ».

Mais Chimène s'indigna :

— Non, s'écria-t-elle, je ne dirai pas cela ! Je ne suis pas faible. Jamais Corneille ne m'a fait une pareille injure.

— Vous le direz, repartit froidement l'auteur japonais. D'abord, c'est vrai ; et puis je l'ai lu dans Shakespeare.

Et ainsi finit le second acte.

Au troisième acte, le Japonais invita ses illustres hôtes à se reposer : « J'ai là, dit-il, des gens plus expérimentés que vous et qui se tireront beaucoup mieux d'affaire. » Nous sommes au Sud du Japon, devant les flots. Les Mongols ont débarqué ; et l'armée japonaise recule. Mais la victoire accourt avec Rodrigue. Bataille sur le rivage. Une effroyable tempête éclate. Les Mongols, qui ne sont pas tués à coups de sabre, sont engloutis. Seulement, on rapporte, trouvée dans une barque, la manche sanglante de Rodrigue, et l'on en conclut qu'il est mort.

Retournons vite au palais du Shogun : c'est le quatrième et dernier acte. Don Diègue et Chimène pleurent le héros. Mais la nouvelle de sa mort était fausse. Il revient et fait le récit de sa victoire. A peine a-t-il fini, le procès recommence. « Reparaissez, seigneur don Sanche !

— Quelle nouvelle canaillerie allez-vous m'imposer encore ? murmura don Sanche.

— Ne craignez rien : je vous réhabilite ! Entendez d'abord le Shogun rendre son arrêt : « Je donne Rodrigue à Chimène. » — « Ah ! s'écrie Chimène, puis-je lutter contre lui ? Je préfère mourir. » Avancez-vous, seigneur don Sanche, et dites : « Je le prends et je le tuerai ! »

— C'est ce que vous appelez me réhabiliter? fit don Sanche. Je pensais bien que vous alliez m'imposer encore...

— De grâce, laissez parler le Shogun : « Ce n'est pas à vous que je le donne, vous dit-il, c'est à

Chimène. » Ici, seigneur Rodrigue, vous vous tournez vers Chimène et vous lui dites : « Acceptez, madame, je vous livre ma tête. » Il lui livre sa tête, seigneur don Sanche, vous l'avez entendu. Il ne la lui livre pas par métaphore. Il la lui livre pour qu'elle la coupe et la porte sur la tombe de son père. Que pensez-vous d'un tel amour? Ne vous reste-t-il pas dans l'âme un peu de pudeur et d'honneur ? Continuerez-vous d'être jusqu'au bout le misérable que nous connaissons ? Tous les yeux sont fixés sur vous. Tous les cœurs vous adjurent de vous dénoncer...

— Je vous en prie, dit don Sanche, réhabilitez-moi au plus vite ou je crie que c'est vous le coupable, vous, méchant Japonais, qui m'avez dénaturé comme vous dénaturez la pièce de Corneille.

— Eh bien, réhabilitez-vous vous-même. Avouez votre crime. Dites : « Je suis celui qui dans l'ombre a tué le comte don Gormas. »

— Ça n'en finira pas, c'est à moi maintenant que Chimène voudra couper la tête !

— Non : vous avez tué son père par mégarde. Elle vous pardonnera. Tout le monde vous pardonnera. Vous nous avez rendu un si grand service ! Sans vous, c'était Rodrigue le meurtrier ; et jamais au Japon il n'eût épousé Chimène. Et nous sommes heureux qu'il l'épouse.

Nos personnages se regardaient interdits comme s'ils ne se reconnaissaient plus eux-mêmes. Don Gormas fut le premier à rompre le silence : « Enfin, dit-il, nous n'avons pas tout perdu ; j'y

ai même gagné une fille dont la conduite n'aurait pas fait rougir l'Académie française. » — « Moi, dit Rodrigue, je pourrai désormais affronter l'ombre courroucée d'Alexandre Dumas fils qui m'accuse toujours d'être prêt à sacrifier à mon amour les intérêts de ma patrie. » — « Pour moi, fit don Diègue, je trouve que les Japonais aiment trop les bonzes. Mais je constate avec plaisir qu'ils sont bons connaisseurs en héroïsme et qu'ils ne se sont pas trompés sur la valeur de ma race. » Don Sanche, qui, depuis sa réhabilitation, se rengorgeait, ajouta : « On ne peut pas leur contester une certaine ingéniosité. Ils m'ont évidemment chargé d'un rôle indigne. Cependant, ils ont peut-être mieux compris que Corneille l'importance de mon personnage. » Ils parlaient ainsi, mais ils continuaient de se regarder avec des yeux mélancoliques. Et Chimène, qui était restée silencieuse, dit tout à coup : « Quand nous voyageons, c'est pour rendre à la France un peu de cette gloire universelle qu'elle nous a donnée. Mais ici, on ne se contente pas de nous japoniser : on tait le nom de notre patrie d'adoption et de notre père adoptif. Des milliers de Japonais qui nous applaudiront, pas un peut-être ne saura qu'il applaudit en nous un reflet du génie français et de Corneille. » Et se tournant vers le Roi, c'est-à-dire vers le Shogun, c'est-à-dire vers le représentant de l'Empereur : « *Sire, sire, justice !* » s'écria-t-elle. Et don Diègue instinctivement répliqua : « *Ah ! sire, écoutez-nous !* » Et ils reprirent la scène pour eux seuls, en français.

L'*Iphigénie* de Racine, jouée en janvier 1914 sous le titre : *Le Vent de l'épée de Tsukuchi*, n'a pas été mieux traitée que *le Cid*. Et pourtant, il n'y a point dans notre théâtre classique de sujet où l'étonnant mélange de politesse et de barbarie parût se prêter plus facilement à l'adaptation japonaise. Il nous faut toute l'antiquité de la légende et tout l'enchantement d'un art parfait pour que des personnages, dont le langage et les manières reflètent une si haute civilisation, nous entretiennent pendant cinq actes d'un sacrifice humain sans nous révolter. Mais au Japon les Iphigénies se sacrifient elles-mêmes ou courent d'elles-mêmes au-devant du sacrifice. Et les Clytemnestres, dont le devoir, comme celui de leurs filles, est d'obéir, s'inclinent en silence. L'auteur japonais a dû inventer un autre ressort dramatique. La jalouse Eryphile passe au premier plan : et sa jalousie se greffe sur une sombre vendetta. Elle est, sans le savoir et sans qu'il le sache, la fille naturelle d'Agamemnon, et son grand-père Calchas, par esprit de vengeance, a imaginé l'oracle funeste. Achille menace de se tuer, si on lui fait l'injure d'immoler sa fiancée. Pour ne pas priver la patrie d'un aussi vaillant capitaine, Agamemnon consent à la fuite de sa femme et de sa fille ; mais, n'ayant point obéi aux dieux, il se prépare à s'ouvrir le ventre. Enfin Eryphile se poignarde. C'est le drame du *Harakiri*. Notre psychologie ne résiste pas à cette frénésie de suicides. Il en résulte un singulier appauvrissement des âmes[1].

1. Une des pièces du répertoire qui a le moins souffert de l'adaptation japonaise est *Adrienne Lecouvreur* représentée en

Cette pauvreté morale, j'en vois le symbole saisissant dans l'adaptation du *Luthier de Crémone* jouée en juin 1913 sous le titre : *Le Village du Tambourin*. L'auteur japonais a suivi assez fidèlement la jolie bluette de Coppée. Mais le violon est remplacé par un tambourin. Je sais qu'il y a tambourin et tambourin; et ne tambourine pas qui veut. Les Japonais musiciens reconnaissent aux sons de l'instrument la provenance du bois et la qualité de la peau. Tout de même, si nuancés qu'on les suppose, ces sons ne peuvent pas traduire les émotions infinies de l'âme. A côté du violon de Crémone qui enchante la nuit et le rossignol, le tambourin de Sakurai est tout au plus capable d'inquiéter un pivert ou de faire taire une famille de grillons. C'est une pauvre musique.

Mais songeons à la façon carnavalesque dont les Anglais du XVIIe siècle, les Ravenscroft et les Wycherley, plagiaient Molière ; songeons à notre Misanthrope transformé en un capitaine de navire cyniquement brutal ; songeons aussi à nos premières imitations de Shakspeare ; et ne nous étonnons pas de la figure bizarre que prend une tragédie française sur la scène japonaise. Comme Ducis blanchissait Othello, l'auteur de l'Extrême-Orient jaunit Rodrigue et Iphigénie. Il n'en fait pas moins pénétrer dans la foule quelques idées nouvelles qui élargissent un peu la conception

1908 sous le nom *Onna Kabuki*. Pour cette pièce l'imitation était avouée. Elle ne l'est pas pour les autres. Le *harakiri* y sévit encore. (Sur le suicide japonais voir à la fin du volume, *Pages japonaises*, p. 288.)

étroite et guindée d'une littérature confucéenne et bouddhique. Quand l'Achille japonais s'écrie qu'il ne veut plus servir un maître inhumain, il limite, sans en avoir l'air, cette autorité paternelle qui s'est si souvent exercée avec tant de cruauté. La fille du fabricant de tambourins, qui refuse d'épouser le boiteux Stezo et qui finit par obtenir gain de cause, donne l'exemple de l'indépendance. Le Cid, même défiguré, garde encore quelque beauté chevaleresque ; et les nobles vestiges de la pièce française exaltent encore la jeunesse et l'amour. Dans une adaptation de *Rodogune*, jouée en 1913, où Cléopâtre est devenue un Daïmio, — car un rôle de mère atroce n'eût pas été accepté au Japon [1], — Rodogune demande aux deux frères qui l'aiment de venger son père assassiné en assassinant leur seigneur ; et cette fois nous assistons à un de ces conflits intérieurs, si fréquents dans notre théâtre et si rares dans le théâtre japonais où les sentiments se subordonnent et ne s'opposent pas. Et ces nouveautés s'introduisent de la seule manière profitable, sous le vêtement japonais et sur la scène tournante japonaise. Mais ce n'est pas la seule manière dont elles essaient de s'introduire.

1. Pas plus que les rôles d'Harpagon et de son fils. La traduction de *l'Avare* a été interdite.

CHAPITRE III

LES ŒUVRES LITTÉRAIRES

Tokyo possède maintenant son théâtre européen : le *Théâtre Impérial*, une tres belle salle occidentale, sans surcharge de dorure. On y voit bien çà et là une dame japonaise qui, fatiguée d'être assise, a grimpé et s'est agenouillée sur son fauteuil, et un pied nu, le pied d'un élégant, appuyé au rebord d'une loge. Mais, sauf ces légers japonismes, la tenue y est parfaite. Les représentations s'y donnent le soir. On y joue des drames et des comédies qui ont des prétentions littéraires. Les drames que j'y ai vus ne se distinguaient en effet de ceux des autres théâtres que par des prétentions.

Les sujets promettent quelquefois, mais ne tiennent guère. Je remarque une tendance à sortir des éternelles vendettas et des éternels dévouements au Prince et des éternelles scènes du Yoshiwara aussi éternelles que nos éternels adultères. La géographie dramatique s'étend. Le dramaturge commence à pénétrer dans des régions historiques qui, pendant si longtemps et depuis même que le théâtre existe, lui avaient

été défendues. J'étais curieux d'assister à une pièce dont le héros Tokubei, capitaine d'une jonque, était allé, vers la fin du XVIe siècle, jusqu'au royaume de Siam et y avait acquis un rang égal à celui des *daïmio* de son pays. De retour au Japon, il retrouvait sa fiancée devenue la concubine de son seigneur ; et on l'accusait de propager le christianisme. Mais l'auteur n'avait su tirer aucun parti des éléments empruntés à la période la plus passionnément dramatique de l'histoire du Japon avant la Restauration impériale. Ce fut celle où les Japonais essaimaient sur la surface du monde, du Siam jusqu'au Mexique, avec la même curiosité aventureuse et le même génie saccadé d'entreprise qu'aujourd'hui. Alors la civilisation occidentale, sous sa forme religieuse, joua contre la civilisation de l'Extrême-Orient une partie qu'elle perdit et qu'elle a reprise, depuis cinquante ans, sous sa forme scientifique et industrielle. Il est impossible que ce sujet n'inspire pas un jour le grand dramaturge que le Japon attend, d'ailleurs sans impatience.

En revanche, le Théâtre Impérial surpasse tous les autres par le luxe de ses décors. Certains détails de la vie familière étaient rendus avec une vérité impressionnante, comme ceux de la Fête des Morts qui se célèbre du 16 au 18 juillet. Autrefois, et encore maintenant dans quelques provinces, la nuit venue, on allume des feux devant les maisons afin que les morts ne s'égarent pas et ne se trompent point de domicile. Le 18 juillet, ils s'en vont. Ce matin-là, des mendiants passent et deman-

dent les morts à emporter. On leur remet des bateaux de paille chargés de friandises et de riz. Ils mangent le riz et les friandises et lancent sur la mer ces petites flottes d'invisibles.

La comédie m'a paru se moderniser plus que le drame. Les hommes sont en Européens, sauf les paysans et, chose curieuse, sauf les personnages dont on veut rire. Les femmes, qui tiennent maintenant les rôles de femmes, conservent le costume japonais et ne le quittent que pour des travestis en habit noir. Cet entre-croisement de vêtements européens et de vêtements japonais, — que l'on retrouve du reste dans les salons du corps diplomatique où les femmes des ministres et des personnages officiels ont décidément renoncé aux robes étrangères, — produit sur le théâtre une impression extraordinaire, surtout quand ces habits noirs et ces kimono se mettent à danser aux flonflons d'une musique européenne et que les kimono lèvent la jambe. Les types ne sont point copiés sur des types occidentaux : ils appartiennent à tous les temps. Le vieux marcheur, que sa geisha turlupine, marchait avant le Juif Errant. Le marchand qui a épousé une fille noble, et qui se casse en deux respectueusement à chaque mot qu'elle lui adresse, a déridé, je crois, le public romain avant d'amuser follement le parterre japonais.

Mais le Théâtre Impérial étend son répertoire jusqu'aux pièces traduites des littératures de l'Europe. Et des sociétés d'auteurs et d'acteurs de Tokyo et d'Osaka en montèrent un certain nombre.

On a eu *Le Théâtre des Hommes de Lettres*, *Le Théâtre des Temps Nouveaux*, *La Société des Acteurs Unanimes*, *Le Théâtre des Pièces Sociales Modernes*, *Le Théâtre artistique*, *La Société des Inconnus*, *Le Théâtre Libre* (Jiyu Gekyô), *Le Chat Noir* (Kuro Neko za). Aucune de ces sociétés n'a réussi. Aucune des œuvres ne s'est soutenue plus d'une semaine. *Hamlet* valut un succès personnel à l'acteur chargé du rôle principal ; mais les lettrés estimèrent, me dit on, que cette pièce n'était pas assez moderne. Demandez-vous aussi ce que les Japonais peuvent penser de ce jeune prince qui veut et ne veut pas se venger et qui a si peu de respect pour sa mère ! *Jules César* tomba à plat. Othello et Macbeth accomplirent leurs crimes devant une salle presque vide. *Faust*, précédé d'une réclame bruyamment germanique, atteignit à grand'peine sa troisième représentation.

Les pièces contemporaines ne furent pas plus heureuses. La littérature française n'est guère représentée dans ce nécrologe que par *Le Juif Polonais*, intitulé *Le Bruit des Sonnettes*, *La Dame aux Camélias* (Tsubaki himé), *Michel Strogoff* ou *Le Messager aveugle* et quelques drames de Mæterlinck, *Mona Vanna*, *La Mort de Tintagille*, dont personne ne se flatta même d'avoir entrevu le sens. On préférait les Allemands. Ils faillirent attraper l'ombre d'un succès d'estime avec la *Magda* de Suderman, qui fut jouée sous le nom de *Kokyo* (pays natal). Mais Hauptman ne se releva point de plusieurs échecs. *Le Vieil Heidelberg*

parut insipide. Ibsen partagea le sort de Shakespeare. *Maison de Poupée* révéla une actrice de premier ordre. On applaudit l'interprète et non l'héroïne qui ne rencontra aucune sympathie. *Jean-Gabriel Borkman* se joua devant une assemblée d'hommes de lettres qu'on ne revit plus lorsqu'on donna *La Dame de la Mer*. Seul, *Le Canard Sauvage* (Dieu sait pourquoi !) sembla fondre la glace. On ne fit que le réciter ; mais on le récita cinq fois de suite. La critique reprocha à l'infortuné Bernard Shaw son manque de sérieux et son obscurité philosophique. La *Salomé* d'Oscar Wilde ne fit pas plus ses frais que les œuvres de Gorki et de Tchékoff. Les Japonais peuvent importer nos découvertes scientifiques, nos armements, nos costumes, nos systèmes politiques, une bonne partie de nos codes ; mais notre littérature exigerait pour être comprise d'eux une révolution dans leurs mœurs. C'est surtout visible au théâtre où les plus audacieux, dès qu'ils composent un auditoire, redeviennent profondément japonais. Leurs écrivains, qui bâtissent des pièces imitées d'Ibsen, de Bernard Shaw ou de Suderman, sont obligés la plupart du temps d'y fourrer, sinon des étrangers, du moins des Japonais christianisés ou qui ont beaucoup vécu à l'étranger. Et ces pièces, si j'en juge par quelques exemplaires qu'on m'a mis sous les yeux, sont d'affreux salmigondis. J'ai retrouvé dans l'une d'elles, *La Maison d'un Prêtre*, jouée à Osaka sur le théâtre des Pièces Sociales Modernes, des scènes entières, mal digérées et encore reconnaissables, de *Solness le Constructeur*, de *La Dame*

de la Mer, de *Rosmersholm* et de *La Profession de Madame Warren*[1].

Ces tentatives ont amené, par une réaction légitime, une recrudescence de goût pour l'ancien et seul genre dramatique vraiment littéraire que les Japonais puissent revendiquer : le *Nô*. A mon premier séjour au Japon, les représentations de ces dialogues lyriques étaient assez rares. Mais ils ont aujourd'hui de nombreux amateurs dont chaque société possède une salle et une troupe. Les traductions ne nous donnent pas plus l'idée de l'interprétation d'un *Nô* que la lecture d'une tragédie grecque des décors du théâtre athénien, des masques, des cothurnes et de la voix des acteurs. L'estrade assez haute est nue, en bois poli. Un grand arbre tordu, peint sur le mur, forme l'unique décor. En face de la galerie latérale par où s'avancent les acteurs, sept choristes sont agenouillés. Leur chant ressemble à une lente

1. Qu'on en juge : le héros, un Japonais veuf, pasteur protestant, a épousé une Japonaise revenue d'Amérique avec beaucoup d'argent et qui se dit veuve d'un noble italien. Grâce à l'argent de sa femme, il construit un temple ; mais son fils tombe du haut du campanile et se tue. Un capitaine de navire, qui connaît la vie passée de cette femme, lui offre d'en garder le secret moyennant deux mille *yen*. Elle refuse. Le capitaine enlève sa fille qui adore la vie libre symbolisée par la mer. Le pasteur, dont les soupçons s'éveillent, interroge sévèrement sa femme. Elle finit par lui avouer qu'elle n'a jamais épousé de noble italien, mais qu'en l'épousant, lui, et en lui donnant de quoi élever son église, elle espérait se racheter. Il ne lui reste plus qu'à commettre le *harakiri*. Heureusement la nuit lui conseille de n'en rien faire : et la pièce se termine sur le pardon du mari qui a résolu de quitter sa profession de pasteur et de se consacrer aux œuvres de bienfaisance !

psalmodie. Tout près d'eux, un joueur de flûte est agenouillé comme eux, et deux tambourinaires sont assis sur des pliants. L'un tient un grand tambourin qui rend le son du bois : l'autre un petit tambourin aux sonorités assourdies. Ils jouent alternativement en poussant des *Oh! Oh! Oh! Mia-o Mia-au Heu-o O-ou Ia-o Io-ou Ah! Ah! Ou-ou-oa!* Assurément leurs cris éveillent chez les Japonais d'autres sensations que chez nous.

Mais ce ne sont pas seulement ces coups de tambourin et ces miaulements rythmiques qui ravissent le public : on n'apprécie pas moins la valeur picturale ou sculpturale du tambourinaire : « Regardez, me disait un compagnon japonais, regardez ce vieillard : il est extraordinairement ce qu'il faut. Je n'en ai vu qu'un encore plus admirable : il est mort ; et la société qui le possédait cesse de jouer jusqu'à ce qu'elle trouve à le remplacer. » Le fait est que le vieux tambourinaire était merveilleux. La vieillesse l'avait amoureusement ciselé dans un ivoire jauni. Son nez et ses yeux étaient légèrement indiqués ; ses rides, d'une étrange finesse ; ses joues, délicatement creusées ; et ses lèvres amincies se fermaient avec obstination sur ses gencives dégarnies. Il semblait être sorti du temps, impersonnel comme un type, impassible et desséché comme un dieu.

Les acteurs ne sont jamais plus de trois. Ils sont caparaçonnés de vêtements bizarres et splendides. Les chevaliers marchent dans des voiles enflés et raides qui leur donnent l'air de se promener assis sur des ballons. Ils ont des immobilités prodi-

gieuses, des pas de danse à vous faire mourir, des pas de danse qui durent un quart d'heure, une demi-heure, une éternité, des glissements sans fin autour de la scène, avançant un pied puis l'autre, et les genoux pliés. La lenteur de leurs évolutions contraste avec les excitations et les cris des tambourinaires. Ceux qui jouent des rôles de femme portent des masques blanchis qui nous produisent un effet d'horreur macabre et qui donnent aux Japonais l'impression de la beauté. Je me demande si les vers que nos élèves du Conservatoire font ronfler et renifler leur blesseraient aussi cruellement les oreilles qu'à nous la déclamation geignante et glapissante des acteurs de Nô. La sobriété de leurs gestes est extrême, et tous ces gestes sont symboliques. La signification de leurs mouvements de mains, de leurs attitudes, ces nuances de vie sous ce miroir d'immobilité, nous sont souvent aussi difficiles à saisir que le charme d'un jambage dans un caractère chinois.

Jamais le jeu scénique ne s'est plus éloigné de la nature. Jamais société aristocratique n'en a plus raffiné les conventions et les artifices. Et je ne dis rien du drame lui-même dont le sujet bouddhique ou guerrier est ordinairement très simple, aussi simple que la forme en est savante, précieuse, elliptique, et parfois d'une étincelante obscurité[1]. Des gens qui ne voient rien au-dessus de cet art ont quelque peine à s'intéresser au nôtre. Un Japonais

1. Sur le drame lyrique japonais, on trouvera dans le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* (1913) les remarquables études de M. Noël Péri.

qui passe des Nô aux drames de Shakespeare ou d'Ibsen passe d'une civilisation à une autre. Et le passage est abrupt.

Le roman finira peut-être par l'aplanir. Il s'adresse plus à l'individu qu'à la collectivité. Il formera lentement des auditeurs capables de supporter un jour les chefs-d'œuvre du théâtre européen. Je souhaiterais que nos meilleurs japonisants consentissent à interrompre de temps en temps leur déchiffrage des textes anciens et à s'offrir une villégiature sur les pentes du roman moderne japonais. Je ne leur conseillerais pas d'en traduire les productions ; mais ils pourraient y étudier les nouvelles tendances de l'âme japonaise, et ils nous en apprendraient plus que toutes nos impressions de voyage.

Dans un de leurs derniers annuaires, les Méthodistes américains ont recherché l'influence du mouvement chrétien sur la littérature. Ils ont relevé des expressions bibliques qui se glissent aujourd'hui tout naturellement sous le pinceau des écrivains japonais : *La tour de Babel, le plat d'Esaü, les raisins de Chanaan, l'obole de la veuve, l'édifice bâti sur le sable, les pauvres d'esprit, le vin nouveau dans les vieilles outres, l'Évangile de la Paix, Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix*... Ils ont signalé une nouvelle de M. Nakamura : l'histoire d'un pasteur japonais qui commet un crime et que l'amour de sa femme, une Américaine, rachète et sauve. Ils ont cité un roman *Namiko* (un des rares romans japonais traduits en français sous le titre *Plutôt la mort!*) où une vieille dame japonaise

raconte comment la lecture de la Bible la tira du désespoir. La chose valait en effet d'être notée, non que ce roman ait beaucoup de valeur, mais parce qu'il s'est vendu à plus de deux cent mille exemplaires et qu'il a fait pleurer bien des yeux sur les victimes de la cruauté des belles-mères. Certes, il n'est pas indifférent de savoir que des façons de parler chrétiennes et que la connaissance ou le respect du christianisme s'insinuent peu à peu dans les lettres japonaises. Plus ils s'y acclimateront, mieux les Japonais comprendront notre littérature et en profiteront. Mais les livres de piété et les enseignements purement religieux n'ont qu'une action très restreinte.

Celle de nos romanciers l'est beaucoup moins. Depuis une quinzaine d'années, les Écoles des Romanciers japonais reproduisent à peu près les nôtres. Ils ont une école naturaliste dont les principes semblent empruntés à nos anciens manifestes : « La nature n'est ni bonne ni mauvaise, disait en 1900 le romancier Kosugi, ni belle ni laide ; nous sommes libres d'en décrire le côté qui nous plaît, tel que nous le voyons. Notre devoir est de représenter l'illusion des phénomènes. Il importe peu qu'on touche le lecteur ; et notre personne doit rester absente de notre œuvre. » Il va sans dire que les phénomènes dont cette école caresse de préférence l'illusion ont été pendant un certain temps des phénomènes physiologiques. Elle s'est complu à peindre l'illusion de l'hérédité, l'illusion de la lutte pour la vie, et, bien que l'alcool ne fasse point de ravages au Japon, l'illusion de l'alcoolisme.

Toutes ces illusions n'ont pas été du goût de la censure qui en a replongé quelques-unes au néant divin. L'école réaliste ne se distingue de l'école naturaliste que par plus de décence. Les Japonais ont aussi une école de romanciers psychologues, et une école de romanciers impressionnistes et dilettantes. Et cela fait beaucoup plus d'écoles que de bons romans ; et presque tous les romanciers de ces diverses écoles s'inspirent des romanciers étrangers.

Je crois que c'est à nous qu'ils ont pris leurs théories et leurs formules et que, malgré la baisse de notre influence depuis les dernières années du XIXe siècle, c'est encore l'œuvre de nos réalistes et de nos dilettantes qui a le plus marqué sur la conception artistique de leurs meilleurs écrivains. Maupassant a été très lu et très admiré. On connaît Flaubert[1], les Goncourt, et il m'a semblé qu'un des auteurs les plus goûtés de la jeunesse avait assez pratiqué *Le Crime de Sylvestre Bonnard* et *Le Mannequin d'osier*.

L'Angleterre ne leur a presque rien fourni ; et pourtant de toutes les langues européennes la langue anglaise est la plus enseignée, la plus écrite, je ne dirai pas la mieux parlée, car les Japonais qui parlent le français le prononcent plus facilement. Ils ont étudié ses philosophes, surtout Spencer, et ses écrivains politiques pour lesquels ils ont abandonné Rousseau, Montesquieu et nos théo-

1. Les traductions de *Madame Bovary* et de *Une Vie* ont été interdites.

riciens du libéralisme. Mais, sauf peut-être Stevenson et Kipling, ses grands romanciers sont comme inexistants à leurs yeux. On se l'explique en songeant au caractère essentiellement chrétien et familial du roman anglais. Les Japonais comprennent mieux Shakespeare que Dickens et George Eliot.

Il n'en est pas de même des romans russes. La littérature russe a été pour eux ce que la littérature espagnole avait été pour nous au XVIe et au XVIIe siècle : la littérature de l'ennemi, celle qu'il faut connaître. Ils avaient commencé à l'explorer quelques années avant la guerre : cette lecture rentrait dans leur préparation à la lutte prochaine. Ils tâtaient l'adversaire. La guerre et les prisonniers qu'ils firent, et qu'ils traitèrent avec humanité, développèrent une curiosité dont l'objet leur était plus familier. Le christianisme russe n'a pas la rigueur un peu sèche et moralisante du christianisme anglais. Il s'y mêle des éléments bouddhiques, une résignation orientale, un sentiment de l'universelle misère, une piété d'anéantissement qui trouvent un écho affaibli, mais encore distinct, dans les âmes japonaises. Assurément, l'esprit japonais, dont les élans ont été brisés par des siècles de contraintes et de cérémonies, ne possède ni la richesse ni l'envergure de l'esprit russe. Ils diffèrent, et ils se ressemblent aussi, comme un poney dressé aux jolis tours et l'étalon de Mazeppa. Les Russes instruits qui vivent au Japon sont les Européens que les formes de la pensée japonaise déroutent le moins. Un bourgeois français ou

anglais restera plus réfractaire au mysticisme de Tolstoï et à telle création de Dostoievski, comme la Sonia de *Crime et Châtiment*, qu'un étudiant de Tokyo.

On lit assidûment les romans et les nouvelles de Gorki, d'Andréief, de Tchekoff. Il s'est même formé, je crois, une société de *Tolstoïsants*. Mais aucun romancier étranger n'a mieux répondu aux sentiments intimes des Japonais que Tourguénef. Il est le grand peintre des sociétés où les afflux de civilisation étrangère élargissent brusquement la distance qui sépare les générations, désaccordent les familles, rendent souvent les enfants incompréhensibles aux pères. La nouvelle culture des Japonais n'est pas plus le produit naturel de leur ancien Japon que la culture des Russes de leur ancienne Russie. Mais les Japonais ont été plus expéditifs dans leurs emprunts; et la rapidité de leur mouvement, jointe au respect des bienséances et au culte encore vivace de l'obéissance filiale, n'a pas donné le temps à ces désaccords de dégénérer en conflits. Cependant les Japonais les conçoivent, et ils s'imaginent sans trop de peine dans les situations où Tourguénef place ses personnages. Ils se sont reconnus en eux. J'ai été frappé, en relisant *Dimitri Roudine*, *Fumée*, *Terres vierges*, des analogies entre les étudiants japonais et ces Russes incertains, versatiles, à demi sincères, d'une timidité orgueilleuse et quelquefois brutale, qui dépensent les trois quarts de leur énergie en discussions vaines et dont l'esprit erre ballotté de la vieille Russie aux idées françaises ou anglaises et

aux métaphysiques allemandes. On chante souvent à Tokyo une poésie qui s'appliquerait aussi bien aux héros de Tourguénef qu'aux étudiants japonais : *Quand on a trop bu, on met sa tête sur les genoux d'une femme. Quand on se réveille, on se saisit de l'empire du monde.* Entendez qu'on fait de la politique et que l'on reconstruit l'univers à coup de théories et de systèmes. Les uns et les autres ont des délibérations interminables et fumeuses autour d'une tasse de thé, plus violentes chez les Russes qui ne craignent pas de se heurter, plus courtoises chez les Japonais qu'une contradiction trop vive blesserait au sang. Les uns et les autres sont à la recherche du remède souverain, du remède infaillible qui guérirait toutes les misères, et particulièrement la misère d'avoir à travailler. Leurs enthousiasmes ne sont que des engouements, et, pour ces velléitaires, le grand homme est celui qui parle le plus haut ou qui garde le silence le plus énigmatique.

Dès le lendemain de la guerre russe, M. Oguri Fuyô publia un roman intitulé : *La Jeunesse*, imité de *Dimitri Roudine*. Le vainqueur s'attribuait ainsi, parmi ses dépouilles opimes, l'inquiétude et les défauts d'esprit du vaincu. Le roman fut célèbre, bien que la critique en ait dénoncé l'invraisemblance. Mais la critique russe avait souvent aussi accusé d'irréalité les personnages de Tourguénef. En 1909, un autre romancier, M. Natsumé Sooseki, professeur de littérature anglaise à l'Université, un des écrivains les plus remarquables de la nouvelle génération, donna un

roman, *Sanshiro*, où l'imitation de Tourguénef est moins évidente, mais où l'on retrouve bien sa manière. C'est l'histoire d'un jeune provincial timide, chaste, épris de gloire et heureux de vivre, qui vient achever ses études à Tokyo et qui aime pour la première fois. Celle qu'il aime fait partie du petit groupe des étudiantes ultra-modernes, formées ou déformées par la vie universitaire. Elle est jolie, élégante, très japonaise encore, puisqu'elle le salue la première et s'incline « comme le papier au vent », mais libre, impérieuse, avec un peu de mystère autour d'elle. La séduction que ressent le jeune homme est pour lui une révélation, car les jeunes Japonais, en dehors des *geisha*, ne fréquentent que leur mère et leurs sœurs. Est-il aimé d'elle ? Peut-être, mais elle en épouse un autre. C'est bien un de ces sujets de Tourguénef où s'exhale toute la mélancolie des existences qui ont frôlé le bonheur. Mais l'influence du Russe se manifeste surtout dans les épisodes. Sanshiro, que le train emporte vers Tokyo, a pour compagnon M. Shirota, professeur d'anglais et essayiste à ses heures. La conversation s'engage entre eux. A une gare, un Européen et sa femme montent dans un compartiment voisin. « Comme les étrangers sont beaux ! s'écrie M. Shirota. Et que nous sommes misérables avec nos visages et nos corps débiles ! On dit que nous sommes vainqueurs, que nous appartenons à une grande Puissance ; mais regardez nos maisons, nos bâtiments, nos jardins aussi médiocres que nos visages ! N'avez-vous jamais vu le mont Fuji ? Il n'y a que lui dont les Japonais

puissent se vanter. Seulement ce ne sont pas eux qui l'ont fait. » Sanshiro ne pensait pas qu'un pareil homme fût possible après la guerre. « Le Japon évoluera peu à peu », dit-il. Mais le professeur d'anglais, M. Shirota, répondit : « Le Japon périra. » — « Si vous parliez ainsi à Kumamoto, d'où je viens, on vous traiterait en ennemi de la patrie. » — « Tokyo est plus vaste que Kumamoto ; le Japon, plus vaste que Tokyo ; notre cerveau, plus vaste que le Japon. N'exaltons pas trop le Japon ! » Ainsi ou à peu près s'expriment dans *Fumée* et dans *Père et Enfants* des Russes échauffés contre les panslavistes.

Les Sanshiro et les Shirota étaient tout désignés pour tomber sous le despotisme intellectuel de l'Allemagne. Il faut les entendre parler de Hegel « qui n'explique pas la vérité, mais qui est l'union de l'homme et de la vérité ! » Depuis une quinzaine d'années, les Japonais subissent des traductions de philosophes allemands qui, paraît-il, fourmillent d'erreurs et dont l'obscurité n'en est que deux fois plus allemande. (C'est même sur une traduction allemande qu'ils ont traduit les œuvres de M. Bergson.) L'Allemagne les a repus d'ombre et de vanité. Cependant le livre qui leur a fait le plus de mal, ce n'est pas un livre de philosophie, c'est un roman qu'ils ont encore mieux compris que les romans russes, *Werther*. Le virus de paresse envieuse et de fatuité sinistre qu'il inocule à la jeunesse, et que l'Europe n'avait pas épuisé, s'est réveillé sous le climat du Japon. Les circonstances y prêtaient. Le docteur Miura, professeur

à l'Université impériale, me disait que les maladies nerveuses et les neurasthénies se multipliaient dans la jeunesse des écoles. Il en voyait deux raisons, l'une physiologique, l'autre morale. La taille des Japonais grandit par suite des gymnastiques et des installations européennes. Leurs jambes poussent. A la fatigue de cette croissance se joint le surmenage que leur impose. sinon leur travail, du moins la somme invraisemblable d'idées hétérogènes et contradictoires dont leur cerveau est encombré. Ajoutez une raison sociale. Le pessimisme a succédé très vite chez eux à l'optimisme d'un peuple enivré de ses victoires. Beaucoup de jeunes gens ont été pris de dégoût pour une société qui ne satisfaisait pas leurs ambitions. La science, l'art, l'érudition sont mal payés. Dans une même année, en 1907, cent quatre-vingt-six étudiants se jetèrent du haut de la cascade de Kegon, près de Nikko. Ce n'est plus le suicide samuraïque du jeune homme ou de la jeune fille qui ont perdu leur honneur ou qui meurent pour prouver leur innocence. C'est le suicide philosophique. précédé d'une lettre tapageuse, d'une malédiction lancée au monde, à la société, aux hommes et aux dieux. C'est le suicide européanisé par l'Allemagne. Et le livre de Gœthe, du génie le plus sain qu'elle ait produit, a laissé derrière lui une traînée de cadavres.

On a donc vu des Werther dans le roman japonais, et même des Werther qui, au lieu des poèmes ossianiques, avaient lu *Le Triomphe de la mort*. Et, — triomphe du snobisme ! — d'Annunzio a été

japonisé. L'imitation européenne n'a rien enfanté de plus extraordinaire et de plus puéril. Les Japonais restent aussi étrangers aux fureurs sensuelles et tristement inassouvies de la volupté, à toutes ces peintures de luxure inquiète du grand romancier italien, qu'aux idées les plus chrétiennes de notre civilisation. Mais, en admettant qu'ils les eussent comprises, le romancier japonais qui veut faire du d'Annunzio doit commencer par créer un monde exceptionnel ou artificiel. Il n'a à sa disposition aucune des ressources de la vie mondaine, ni les réceptions, ni les grands dîners, ni les théâtres où l'on reçoit dans sa loge, ni les promenades à travers les musées. Nous sommes dans un pays où, à moins d'être des amis très intimes de la maison, la femme de notre hôte se considère comme notre servante et ne consent à venir s'agenouiller auprès de nous qu'à la fin du repas. Je sais qu'une société féministe s'est formée à Tokyo, et qu'on rencontre parmi les étudiantes et les anciennes étudiantes des jeunes filles qui refusent de se marier. J'ai dîné un soir chez un professeur de l'Université avec une de ces femmes nouvelles. Elle enseignait les mathématiques à l'École normale supérieure des filles. Je lui aurais donné vingt ans : elle en avait trente. Petite, menue, gracieuse, très fine, elle était aussi modeste que la plus humble Japonaise. Un des invités, un jeune professeur, me dit que sans doute elle ne se marierait pas, qu'une femme de sa valeur n'accepterait point l'humiliante entremise de l'intermédiaire, qu'au surplus les jeunes gens estimaient

que, passé vingt-quatre ans, une fille n'était plus mariable et que les parents se défiaient de ces brus qui pouvaient avoir eu des aventures et qui, en tout cas, représenteraient dans la famille l'intrusion de l'amour, du redoutable et anarchique amour.

C'est parmi ces étudiantes, ces femmes professeurs, leurs compagnons d'études et les écrivains que le romancier recrute ses Enfants de Volupté. C'est dans ce petit milieu que M. Morita Sohei alla chercher ses personnages de *Baien* (Fumées d'usines) dont la censure interdit la publication pendant quatre ans et qui ne parut qu'en 1913 avec des corrections et des coupures. Le sujet n'en rappelle que de très loin *Le Triomphe de la Mort*. L'héroïne, jeune étudiante, et le héros, homme de lettres, se rencontrent au temple protestant du quartier de Kanda, pour l'unique raison qu'un auteur japonais, qui copie des sentiments européens, a toujours besoin d'un décor emprunté à l'Europe. Ni l'un ni l'autre ne sont chrétiens; et la jeune fille a même recours contre la passion qui l'entraîne aux disciplines bouddhiques les plus sévères. Toutes les nuits, les jambes repliées, les talons aux genoux, elle fait les durs exercices de la secte de Zen ; mais ils ne lui rendent pas sa tranquillité d'âme, et la laissent peut-être plus faible pendant la journée. Les deux amoureux se jouent des scènes du roman italien dans les restaurants européanisés dont les nappes douteuses nous soulèvent le cœur. Leur visage s'empourpre à boire du whisky. Comme leurs ancêtres aux mo-

ments critiques s'encourageaient par des exemples tirés de la Chine, ils s'excitent avec des souvenirs de d'Annunzio. « Vous souvient-il du lis qui s'épanouit sur le sable ardent ? — S'il m'en souvient ! Et de l'insecte qu'on trouve au fond de son calice, pâmé d'ivresse ! — J'allais l'oublier ! Où avais-je le cœur ? Qu'il est bon de mourir brûlé de parfums ! » Là-dessus ils vont mourir au milieu des neiges, ce qui prouve qu'il est aussi difficile de mourir comme on le rêvait que de bien vivre.

Ne nous attardons pas à ces parodies involontaires. Je me rappelle avoir vu jadis dans la province japonaise des fonctionnaires qui se rendaient à une réunion officielle chaussés de *geta* et tenant à la main des souliers exotiques, nos souliers ; ils ne les mettaient qu'au dernier moment et traversaient ainsi une partie de la ville, pour bien montrer qu'ils connaissaient les beaux usages. Depuis, où nos souliers ne les ont-ils pas menés? Il faut faire crédit au génie réaliste des Japonais. Déjà quelques-uns de leurs romans se dégagent des influences trop marquées de l'Europe et se contentent de réfléchir la réalité japonaise. J'en sais un de Toson : *La Maison*, paru en 1911 et que l'on tient pour un chef-d'œuvre. C'est une œuvre intéressante. L'idée de l'auteur est que la prospérité grandissante du Japon affaiblit la vieille conception familiale. Aucun incident romanesque ne vient rompre ou égayer la trame monotone des ennuis et des tristesses de la famille assez banale dont il écrit l'histoire. Les hommes ne se fixent point dans un métier ou dans une profession. Ils

sont successivement comptables, professeurs, voyageurs de commerce, boursiers, colons de Mandchourie. Les femmes, toujours inquiètes du lendemain, craignent sans cesse de lire leur répudiation sur le visage seigneurial de leur mari. Elles acceptent, par crainte ou par amour, les compromissions les plus étranges. Les enfants meurent. La mère n'ose pas les pleurer ; le père se cache pour aller à leurs tombes. Bientôt la résignation recouvre leur mémoire et l'adoption repeuple leurs berceaux. Mari, femme, belles-sœurs, nièces vivent sur quelques nattes dans une promiscuité où rôdent les tentations et qui serait plus dangereuse si tous les membres de la famille ne se surveillaient pas. On tient peu à son argent, encore moins à celui des autres. C'est une existence médiocre dont les plaisirs sont plus médiocres, même les soirées de fête chez les *geisha*, même quand les *geisha* se nomment de leur joli nom chinois : *Les Ombres Parfumées* et *les Épingles d'Or*. L'individu ne parvient pas à surmonter le lent effondrement de la vieille communauté. Il reste pris dans le plâtras des dettes et des petites obligations. Je revois certaines scènes de ce roman, dont j'écoutais la lecture chaque soir pendant une semaine, comme si elles se détachaient d'un souvenir réel. Il me semble que j'ai pénétré dans le triste intérieur du héros, professeur et homme de lettres, le jour où, sa fillette étant morte, il fit un cercueil de la boîte qui contenait ses livres et l'emporta sur son dos, car il n'avait pas de quoi payer la cérémonie funèbre. Il me semble que je l'ai accompagné le

soir qu'il amena sa femme, toute surprise de sortir avec son mari, dans un restaurant européen, et qu'elle posa timidement sur la table des mains déformées par le travail, et que, pris de pitié pour elle, il essaya de la consoler de n'être pas née homme... On quitte ce roman curieux, quelquefois émouvant, presque toujours diffus, avec la même oppression que si l'on avait longuement séjourné dans une chambre étroite au plafond trop bas.

Je préfère les courtes nouvelles qui conviennent beaucoup mieux à l'impressionnisme japonais. Nous avons révélé aux écrivains modernes le pittoresque de leur vie familière. Ils nous doivent le sens de la couleur qui s'ajoute à leur réalisme exact et minutieux. Ils commencent à voir leur Japon avec des yeux d'artistes européens. Là où leurs peintres échouent encore, ils réussissent. Je voudrais pouvoir citer tout au long une nouvelle de M. Hakucho, intitulée *Le Premier Voyage*, et parue en janvier 1914 dans la *Revue Centrale*. C'est le récit du voyage d'un petit garçon de douze ans avec sa grand'mère, qui, pour se rendre du Japon méridional à Osaka, a pris un bateau de pêcheurs, car elle n'aime ni les gros navires, ni les chemins de fer. Rien ne nous donne une sensation plus vive de la petite vie japonaise et du paysage japonais [1].

Mais, si l'artiste a gardé la sobriété des anciens

1. On pourra lire la traduction de cette nouvelle à la fin du volume, *Pages japonaises*, p. 294.

artistes japonais, sa palette est européenne. Jugez-en par ces quelques lignes. L'enfant est descendu à terre. « Des pins bas croissaient sur un humble coteau isolé des maisons, et l'on voyait un petit temple au milieu. Des *ex-voto* et des sandales de paille étaient suspendus aux battants des deux portes. Je m'assis sur une pierre devant ce temple. J'apercevais tout le port. L'île d'Awaji apparaissait au delà des nuages sombres. Un îlot, que n'atteignait point la lumière du soleil tombée d'entre ces nuages, ressemblait à une tache de fumée. Je me rappelai l'îlot devant mon pays natal qui brillait comme de l'or au soleil couchant. » Çà et là, une note discrète ressuscite un coin ou une attitude du vieux Japon. La grand'-mère raconte un pèlerinage que sa mère et elle firent jadis à Miidera, une des places sacrées du bouddhisme. C'était au printemps. Elles allaient chantant des hymnes et arrivèrent dans un village où elles demandèrent l'hospitalité. Le maître de la maison les regarda et comprit qu'elles étaient des femmes nobles. « Médecin, bonze, kannushi, maire de village, à quelle famille appartenez-vous? — Nous sommes d'une famille de samuraï, malgré l'apparence », répondit la mère. Et l'enfant est singulièrement touché par cette parole « qui sent les anciens jours ».

Il est rare que dans une nouvelle japonaise la courtisane ne se montre pas : les Japonais n'avaient pas besoin des livres européens pour se convaincre de sa valeur esthétique. Le bateau est amarré au port, et le soir tombe. La grand'mère et son petit-

fils sont à l'arrière sous un toit fait avec des nattes de jonc. Le patron et son matelot boivent à l'avant. « Tout à coup, je sentis qu'une personne approchait ; et, me détournant surpris, j'aperçus une femme dans un étrange costume qui montait sur le bateau. « Excusez-moi ! » fit-elle en se baissant sous les nattes ; et elle alla s'asseoir auprès des matelots, indiscrètement. « Qui est-ce ? demandai-je tout bas à ma grand'mère. — C'est une *sôka*, dit-elle, la femme de tout le monde. » J'avais entendu depuis longtemps parler de *sôka* ; mais c'était la première fois que j'en voyais une. Alors, curieusement, je fixai mes regards sur le visage de cette femme. Son visage était petit, surmonté d'une lourde chevelure. Son sourire découvrait des dents blanches entre des lèvres rouges de fard... Elle m'aperçut, s'inclina et me fit signe de la main. J'éprouvai du dégoût et je détournai la tête... Tout était noir. Il n'y avait plus d'étoile. On entendait la flûte d'un aveugle masseur sur le chemin de la ville, et le bruit des paroles que les gens d'une barque adressaient à des gens de la rive et que le vent nous apportait. « La dame a été gênée », dit une voix de femme à ma grand'mère. (Ce qui signifie : mille excuses.) Je vis la *sôka* qui remontait sur le rivage en retroussant ses vêtements. » J'ignore quelle impression peuvent produire ces quelques lignes quand on ne connaît pas le Japon. Ceux qui le connaissent croiront y être en les lisant. Mais le caractère européen de cet art est assez visible.

CHAPITRE IV

MADAME YOSANO

Des qualités analogues ont passé dans la poésie d'une femme, Mme Yosano, le meilleur poète du Japon d'aujourd'hui, ou, si vous aimez mieux, le plus infortuné des poètes Japonais, car, ayant le plus de talent, elle a le plus à souffrir du pauvre instrument primitif que lui ont légué les siècles. Je sais ce qu'on peut dire et ce qu'on a dit de la poésie japonaise. Nos poètes en ont fait, et de supérieure, chaque fois qu'ils ont mis dans un ou deux vers l'évocation d'un paysage ou le sentiment d'une profonde nostalgie. La Fontaine était un poète japonais très remarquable. Les deux vers de Racine, *Ariane, ma sœur*... sont le triomphe de la poésie japonaise. L'angélus du soir a inspiré à Dante des vers merveilleusement japonais. Mais où Dante, Racine, La Fontaine cessent d'être japonais, c'est quand ils écrivent *La Divine Comédie*, *Phèdre*, *Le Paysan du Danube*. Verlaine aussi est extrêmement japonais : *Il pleure sur mon cœur*, *Comme il pleut sur la ville*... Mais qu'il s'arrête là, sous peine de ne plus l'être ! Représentez-vous un grand

musicien réduit à pincer d'un instrument monocorde ou un grand poète condamné à ne pas excéder trente et une syllabes. Il faudrait exiler au Japon tous les poètes damnés pour leur intempérance. Je veux bien qu'il y ait une poésie japonaise, et vingt ou trente millions d'improvisateurs japonais. Mais je ne connais pas de vrai poète qui se soit jamais « réalisé » dans le genre du distique. Mme Yosano a tiré de cette forme rudimentaire et pourtant raffinée des accents inconnus aux oreilles japonaises. Ses recueils *Les Cheveux dénoués, La Danseuse, L'Éternel Été*, abondent en poésies qui pourraient être aussi bien d'une dame du XIIe siècle que d'un général d'aujourd'hui : douceur fugitive d'un instant de la journée, beauté périssable des fleurs du cerisier, mélancolie des lacs d'automne, nuages du soir sur la mer pareils à des iris.

Mais à côté de ces thèmes éternels et légers, on rencontre, ce qui est déjà nouveau, des résurrections rapides de splendeurs passées, comme des *Trophées* en miniature. Malheureusement, la traduction supprime le rythme, le son, et le charme ensorcelant, paraît-il, des caractères. *On a posé la glace de Juin près de l'oreiller incrusté de blanc corail, dans la profondeur du Palais.* Cette vision des rafraîchissements de l'été nous reporte au temps où les empereurs occupaient leur mystérieux palais de Nara ou de Kyôto. Traduite ainsi, que nous dit-elle ? Et que nous disent ces autres vers : *Dans la galerie tournante, une trentaine de cavaliers se rangent du côté de l'Ouest, les joues rouges?* Ils suggèrent une « symphonie en rouge » aux

Japonais qui savent que la galerie est laquée de rouge, que ces cavaliers sont cuirassés de laque rouge et que, si leurs joues sont rouges, c'est que le soleil se couche. J'ai essayé de traduire en vers quelques-unes de ces poésies. Elles y perdent beaucoup de leur concision. En voici une qui nous donne la sensation de la présence d'une femme aux cheveux dénoués, princesse ou impératrice, seule, le soir, dans une salle ouverte sur un jardin.

Le trône et le toit lourd sur le jardin sans bruit :
Entre le clair de lune et la lampe qui luit
Flottent des cheveux noirs et l'ombre de la nuit.

Lorsque Mme Yosano revient au temps présent, son impressionnisme a quelque chose de plus délicat et de plus coloré que celui des autres poètes et aussi de plus mélancolique :

Devant ma table de toilette,
Quand j'ouvre au vent de la mer, j'aime à voir,
Comme la vague se reflète,
Et ondule dans mon miroir.

Ou encore :

Vois : la saison s'est enfuie
Qui revient après l'hiver ;
L'ombre du grand phare est violette, et la pluie
Fine tombe sur la mer.

Ou encore cette évocation d'une prière devant l'autel domestique :

C'est l'automne et le soir :
Une forme assombrie
Est immobile et prie.
Un filet d'encens grimpe autour des cheveux noirs.

Elle connaît l'art d'évoquer quelque chose de large et de puissant par le simple détail qui en indique l'effet. (Ne tenez compte ici que des deux derniers vers :)

De la haute colline aux abruptes montées
Le vent d'été descend sur la cime des pins.
Dans le pré les trois cents poulains
Ont les oreilles éventées.

Elle sait aussi se servir du mystérieux pittoresque des superstitions populaires, comme celle qui attribue au renard les plus étranges maléfices :

Sur la colline en fleurs le printemps est en fête.
Mais dans le bambou creux l'eau du jardin s'arrête.
Le seigneur qui le voit hoche la tête et dit
Que c'est un sort du Renard de la nuit.

Et sa fantaisie se déploie dans ses vers avec la rapidité d'un coup d'aile :

J'entendis mes cheveux que je peignais bruire
D'un bruissement harmonique,
Comme les cordes d une lyre.
Viens y jouer, ô vent, si tu sais la musique !

Mais sa grande originalité est surtout de sortir de l'indécision et de l'impersonnalité où s'efface d'ordinaire la figure des poètes japonais. On distingue la sienne; on devine son âme et son tempérament. Elle puise dans ses souvenirs intimes. Elle nous fait des confidences. Elle nous avoue qu'aux premières heures de son amour « elle a versé des larmes plus brûlantes que pour son pays natal ». Elle a des emportements, des cris de

passion, des défis jetés aux parents et aux règles « qui comptent peu quand on aime. » Elle dira : *Que tu es bizarre, mon cœur ! As-tu acheté et bu du vin aigre ?* Ou encore :

J'ai crié d'un cœur noir par un jour d'automne :
Que le pic là-bas
Déchire le tympan de qui m'abandonne
Et ne m'entend pas !

Elle réclame enfin le droit d'être fière de son amour et de sa douleur : *Je porterai fièrement mes cheveux qui blanchirent à force de t'attendre !* Ce sont là des nouveautés dans la poésie du Japon. Par quel charme Mme Yosano fait-elle tenir ces petits aiglons arrachés aux nids européens dans des cages d'insectes japonaises ?

Un ami français, M. Cotte, me proposa un soir de me conduire chez elle. La pluie tombait; nos *kurumaya* étaient poussifs; nous faillîmes désespérer de sortir du terrible enchevêtrement de ruelles où nous étions engagés. Ce n'est pas une petite affaire que de chercher à Tokyo une maison dont on a l'adresse exacte, le même numéro servant quelquefois à une centaine de maisons. Nos traîneurs allaient de porte en porte, et, au milieu de leurs compliments et de leurs salutations accompagnées d'un écroulement d'eau, j'entendais revenir le même nom *Akiko-san*, *Akiko-san* (Mme Akiko), car Mme Yosano n'est appelée dans son quartier que par son petit nom. Enfin, ils enfilèrent une venelle avec ce hennissement de plaisir, qu'ils ont quand ils touchent au but; et ils nous

déposèrent devant le seuil de la dernière maisonnette.

M. et Mme Yosano nous attendaient au premier étage, dans une chambre meublée à l'européenne et encombrée de livres européens. Sur la table, *Les Blés mouvants* de Verhaeren ; sur les murs, un crayon du poète belge aux moustaches tombantes qui prend dans la pénombre comme un air de dieu chinois ; des autographes de M. Henri de Régnier et de M. Valette encadrés ; des tableaux cubistes et un portrait à l'huile de Mme Yosano, figure intelligente et concentrée. Par terre, une collection de *Comœdia*. M. Yosano, qui écrit lui aussi, et sa femme ont voyagé. Ils sont venus en France, où elle éprouva une telle nostalgie qu'au bout de six mois elle dut s'en retourner. Elle a des façons plus dégagées que les Japonaises. Elle serre la main de ses visiteurs ; mais elle est silencieuse et ne répond aux questions qu'on lui pose qu'après avoir regardé son mari. La conversation est coupée de temps en temps par les cris de ses enfants qui sont couchés en bas. Celui qui crie le plus fort se nomme Auguste en souvenir de l'admiration que ses parents ont conçue pour Rodin. Je lui demandai quels écrivains étrangers l'avaient le plus impressionnée. Elle me répondit que, jeune fille, elle avait lu tant de Tolstoï qu'elle ne voulait pas se marier. Heureusement elle rencontra M. Yosano ; et ce fut une nouvelle victoire du Japon sur la Russie. Quant aux poètes, elle me cita Verhaeren et Rosetti, mais sans paraître en être bien sûre. En ce moment, elle rajeunissait le style et la langue de quelques

anciens ouvrages. Et elle m'offrit un exemplaire du vieux roman le *Gengi Monogatari* mis en japonais moderne. Je la priai d'y inscrire une poésie. Son mari lui passa son stylographe; et, pendant qu'elle attendait l'inspiration, nous causâmes avec M. Yosano et un de ses amis, M. Matsuoka, qui a vécu en France et parle fort bien le français.

Ces messieurs m'interrogèrent aussitôt sur les Futuristes et sur quelques-uns de nos écrivains peu célèbres et pourtant très abstrus. Leur prédilection m'eût paru singulière, si je ne connaissais depuis longtemps les étrangers et si je ne savais qu'ils se portent de préférence, dans notre littérature contemporaine, vers tout ce qui bégaie ou s'enveloppe de ténèbres sybillines. Supposez qu'on leur donne à choisir des députés de l'esprit français, ils éliraient immanquablement ceux qui s'écartent le plus de nos traditions et des qualités par lesquelles nous croyons nous imposer au monde. C'est leur seul moyen de ne pas sembler trop étrangers et de se dispenser d'une pénible initiation. L'obscurité égalise. Devant un sonnet plus que mallarméen, je perds mes avantages sur M. Matsuoka. Sa naturalisation rapide vaut mes vieux états de service.

Puis nous parlons de ce qu'ils ont vu à Paris. M. Yosano n'a pas conçu une très haute opinion de notre art dramatique en assistant à une représentation de *L'Honneur japonais*. Est il possible de travestir ainsi le drame des *Quarante-sept Ronin*? Et comment nos acteurs font-ils le hara-

kiri ? Oui, comment ? Ils se plongent grossièrement le couteau dans le ventre au lieu de se le promener de gauche à droite, et ils tombent en arrière, au lieu de tomber décemment sur le nez, comme dans un dernier salut... Je l'écoute, et je songe au Cid japonais, à l'Iphigénie japonaise. Mais je me garde bien d'entamer une discussion, et je préfère l'entendre m'expliquer que, dans la poésie japonaise, le vers de cinq syllabes suivi du vers de sept exprime la gravité, la grandeur, le plus intime de l'âme, tandis que le vers de sept suivi du vers de cinq ne convient qu'aux impressions légères.

Cependant Mme Yosano avait tracé trois lignes de haut en bas sur la première page du livre et repassa le stylographe à son mari. Il ne me restait plus qu'à savoir ce que ces trois lignes signifiaient. Ce fut ici que la difficulté commença. Notez, je vous prie, que M. Cotte est un japonisant remarquable, que M. Matsuoka parle et écrit le français, que M. Yosano le comprend et le lit et que, Auguste ayant cessé de crier, Mme Yosano ne nous quittait pas. Mais ces messieurs ne se mettaient point d'accord sur le sens de ces dix-sept syllabes, et le poète hésitait à les départager. On finit, après de nombreux tâtonnements, par élaborer cette traduction : *A aimer se passe ma vie ; si le sage aux cheveux blancs m'interroge, c'est ma réponse*. Était-ce moi le sage ? Je ne l'ai pas su. Je ne le saurai jamais.

Mais je pensais à cette terrible, à cette inextricable langue japonaise qui, selon le mot du grand japonisant M. Basil Chamberlain, semble défier

l'acquisition. Les Japonais s'y retranchent contre nous, mais elle les dessert encore plus. Evidemment elle se transforme tous les jours. Elle s'enrichit où s'altère de mots étrangers, anglais, français, allemands. Mais ces mots inexpliqués en font un nouveau « chinois ». Un professeur japonais, qui devait parler sur le Naturalisme, m'avouait qu'il n'avait pu trouver dans sa langue un équivalent à ce mot. La traduction exacte en eût été *Shizen-Shugi* (Doctrine de la nature). Mais on dit d'un chat qui miaule sur les toits ou d'un homme en bonne fortune qu'ils font *Shizen-Shugi*; et le public japonais n'aurait point pris au sérieux ce *Shizen-Shugi* littéraire ou philosophique. Le professeur créa donc un *Naturalismo* qui s'ajouta aux *Anisetto* et aux *Cremedecacao* du vocabulaire moderne. Encore fallait-il le rendre, à l'impression, par une nouvelle combinaison de caractères, nouveau casse-tête pour les lecteurs. La langue japonaise est presque incapable de traduire nos idées, et l'esprit japonais vit dans une éternelle imprécision. Que de Japonais m'ont dit : « Vos ouvrages traduits exigent, si nous voulons les comprendre, que nous en connaissions l'original. Et nous n'arrivons à rien, tant que nous ne pensons pas en allemand, en anglais, en russe ou en français! » Ne nous étonnons pas de leurs difficultés et souvent de leurs maladresses à s'assimiler des conceptions dont les éloignent encore leur esprit national et leurs mœurs. Admirons plutôt leur souplesse et les résultats de leur curiosité laborieuse.

TROISIÈME PARTIE

EUROPÉENS ET JAPONAIS

L'AVENTURE DE LAFCADIO HEARN

« Je n'ai pas tiré cette histoire de mon imagination ; elle est véridique : c'est un conte d'amour et un doux souvenir qui existe à Alger. On peut encore y voir la fenêtre et le jardin. »

(Cervantès, *Les Bagnes d'Alger.*)

I

Le tramway nous déposa au milieu des champs. Nous étions à une extrémité de Tokyo, pas très loin de l'Université Libre fondée par le comte Okuma. Une grande bâtisse européenne dominait le faubourg que nous apercevions ; et la demeure de Mme Koizumi, ou, si l'on aime mieux, de Mme Lafcadio Hearn, devait se trouver dans ces parages. Mon ami japonais me dit : « Nous allons interroger les employés de magasin qui passeront : c'est ce que je fais toujours en pareille circonstance. » Il en passa trois successivement. Les deux premiers ne savaient rien. Le troisième connais-

sait, ou croyait connaître plusieurs Koizumi et une dame Koizumi qui, l'année dernière, demeurait de ce côté là .. Nous suivîmes son geste et nous entrâmes dans une rue de village, morte de chaleur. Par les boutiques ouvertes, on voyait l'intérieur des maisons et des gens à demi nus accroupis ou étendus sur leurs nattes Mais les ruelles étaient bordées de palissades et de jardins derrière lesquels d'autres gens vivaient dans un logis presque invisible. C'est tout l'un ou tout l'autre au Japon : la vie s'étale avec une sorte d'impudeur ou se dérobe mystérieusement. Près du portique d'un temple, la vue d'un poste de police nous rafraîchit l'âme. Les sergents de ville japonais sont les plus obligeants des hommes. Celui que mon ami aborda consulta aussitôt son registre : « Koizumi? Koizumi? Une dame? Une dame veuve? Une dame qui a été mariée à un Européen? Une dame veuve qui a été mariée à un Européen du nom de Lafcadio Hearn? » L'agent de police secoua la tête : il n'avait jamais entendu ce nom-là ; son registre ne mentionnait le passage d'aucun Européen. « Mais si cette dame a un fils de vingt et un à vingt-deux ans, alors c'est bien ici qu'elle habite. Montez la petite rue : la dernière porte à droite. »

La porte restait obstinément fermée; mais, à côté, on avait pratiqué dans la palissade une ouverture carrée par où nous pûmes nous glisser en nous courbant jusqu'à terre. Une allée de pierres plates, ombragée de beaux arbres, nous conduisit à la maison grand'ouverte et silencieuse entre ces

arbres et son jardin. Une vieille domestique, nue jusqu'à la ceinture, nous dit que Mme Koizumi était absente, que son fils aîné était allé au tombeau de son père, mais qu'ils rentreraient l'un et l'autre dans une heure. Il fallut nous retirer de cette ombre hospitalière et chercher dans la rue brûlante une maison de thé.

Il y en avait une dont le patron nous offrit, au premier étage, la chambre d'un étudiant, la plus fraîche de la maison; mais il nous avertit que tout y était en désordre. Tout, c'était peu de chose. Des revues et un kimono traînaient autour d'une table minuscule, et, derrière un paravent, nous aperçûmes un panier de charbon et le petit brasero où l'étudiant devait préparer sa cuisine. Cette chambre pouvait lui revenir à six ou sept francs par mois, et sa nourriture à vingt-cinq. On ouvrit les fenêtres à coulisse et nous fûmes comme dans une galerie, éventés par l'air de la plaine. Le patron nous apporta, avec une bouteille de bière, une écorce de pin aux dessins bizarres, aussi brillante qu'une laque, et une branche d'érable qui avait la forme d'un animal fantastique. Elles étaient à vendre chacune pour soixante-quinze francs. Il tournait et retournait complaisamment entre ses doigts ces fantaisies artistiques de la nature. Comme nous les admirions, l'étudiant rentra et ne s'étonna point de trouver sa chambre occupée. Nous échangeâmes nos cartes, et je lui expliquai la raison de ma présence. Il connaissait de vue Mme Koizumi et, de nom, Lafcadio Hearn. Il savait qu'un professeur de l'Université,

M. Yone Noguchi, avait publié un livre sur lui, en anglais. Mais il n'avait rien lu de ses ouvrages, bien qu'il fût homme de lettres, lui aussi, et qu'il collaborât à plusieurs de ces petites revues littéraires qui pullulent au Japon. Une indifférence aussi profonde que le silence de ce faubourg semblait recouvrir la mémoire de l'homme extraordinaire dont je venais visiter la maison. Notre hôte involontaire poussa l'obligeance jusqu'à envoyer un domestique voir si Mme Koizumi était rentrée. On nous dit qu'elle nous attendait. Le patron, agenouillé entre son écorce de pin et sa branche d'érable, l'étudiant, mon ami et moi, nous nous fîmes en nous quittant force civilités.

Près de la porte qu'on avait pu entre-bâiller, le fils aîné de Lafcadio Hearn nous accueillit : un grand et mince jeune homme dont la figure reproduisait en plus doux les traits délicats de son père, et qui présentait ce contraste saisissant d'un parfait Européen aux parfaites manières japonaises. Sa mère, un peu forte pour une femme du Japon, a été jolie et reste très avenante. Mon ami remarqua que rien n'était plus facile que de me traduire ses réponses, tant elles étaient nettes et précises, et il attribua cette qualité, si rare au Japon, à l'influence de son mari. Je sentis dans sa courtoisie quelque chose de plus que la simple courtoisie japonaise. Elle faisait, me dit-elle, une exception en ma faveur, car sa porte était rigoureusement fermée aux étrangers : mais elle connaissait les sentiments de Lafcadio Hearn à mon égard, et elle était heureuse de me recevoir chez lui.

Nous étions bien chez lui, en effet, dans cette maison où tout lui est consacré. Petite maison japonaise, mais plus grande qu'elle ne paraît, posée derrière des arbres touffus et devant un jardin dont la lanterne de pierre, les sapins, les cerisiers, les azalées, les bambous, qu'il adorait, ont l'air de regarder attentivement si le maître ne va pas paraître sur la véranda. Quand toutes les portes à coulisse sont ouvertes, on se croirait sous le pavillon d'un bateau, entre deux rives verdoyantes. Sa chambre de travail était la plus reculée de la maison, et celle qui la précédait, toujours silencieuse, interceptait les bruits et les murmures. Elle est meublée de bibliothèques vitrées à hauteur d'appui et d'une très haute table où il écrivait debout, son œil de myope frôlant le papier. Le milieu est vide, et le fond est occupé par le *Butsudan*. Devant ce tabernacle des Mânes, brûlent une veilleuse et une baguette d'encens ; et des mains pieuses ont déposé quelques fleurs. Le fils aîné m'en ouvrit les deux petites portes : je vis sur le fond doré de l'*ishai* ou tablette funéraire le nom de mort que le prêtre bouddhiste avait donné à celui qui fut pour les Européens Lafcadio Hearn et pour les Japonais Koizumi. Mais je n'osai pas demander son troisième nom, son nom de bouddha.

Depuis dix ans, la veilleuse brûle ; les baguettes d'encens fument ; l'eau, le riz, le pain ou les fleurs se succèdent sur la table des offrandes ; et chaque soir les quatre enfants et leur mère viennent s'incliner et souhaiter bonne nuit au père et à

l'époux invisible. Jamais je n'avais eu une aussi vive impression de la présence d'un disparu. Ce n'était point la chambre convertie en oratoire, ni la pièce inhabitée, glaciale ou solennelle depuis que la mort y a passé. C'était une chambre comme les autres, mais plus intime. Je me rappelai ce que Lafcadio Hearn a écrit de la familiarité du culte des Ancêtres et de cette tendresse dont on entoure les Esprits des morts. On les honore, on les aime, on vit sous leurs yeux, on partage avec eux sa ration quotidienne de joie et de soucis. « La nuit, ils flottent dans le reflet de la lampe d'autel, et ce sont leurs mouvements qui font bouger la flamme. » Cette phrase, qu'il m'avait dite lui-même, je l'ai retrouvée dans son dernier livre. Assurément il exagérait la poésie de ce culte, plus formaliste que tendre; mais son exagération était devenue, en ce qui le concernait, une réalité. Et je le revis, lui, tel qu'il était avant d'avoir pris place parmi les milliards de kami et de bouddha, protecteurs du Japon.

Je visitais un jour, en 1898, l'Université de Tokyo, avec un professeur de droit japonais, M. Umé, quand des étudiants sortirent d'une salle devant laquelle nous passions. « C'est le cours de littérature anglaise, me dit M. Umé; le professeur est un M. Koizumi dont je ne me rappelle pas l'autre nom, car il est Anglais ou Américain; mais il s'est fait naturaliser Japonais, ajouta-t-il avec un sourire très ironique. — C'est Lafcadio Hearn! m'écriai-je. Auriez-vous la bonté de me présenter à lui? » J'avais lu ses *Glimpses of Unfa-*

miliar Japan, et je désirais le connaître. J'aperçus au fond de la salle un petit homme, assez large d'épaules et pourtant d'apparence frêle, qui, dès que M. Umé s'approcha de lui, répondit à son salut japonais par un salut encore plus japonais, en faisant glisser ses mains jusqu'à ses genoux et en se courbant trois fois de suite. Son visage, aux traits réguliers et fins, eût été séduisant sans un accident qui l'avait privé de son œil gauche et qui avait donné à son œil droit une dilatation singulière. Cet œil énorme, sous un front gracieusement modelé et dans cette figure délicate, produisait un effet de difformité cyclopéenne. Son sourire, voilé par ses moustaches, avait quelque chose d'incisif en désaccord avec sa timidité, une timidité d'insecte qui hésite devant l'ombre d'une main. J'eus la sensation que ma présence lui était importune et qu'il me considérait comme un danger. Lorsque je lui manifestai le désir d'aller lui rendre visite, un effarement passa dans son œil étrange. Je l'invitai aussitôt à venir déjeuner à mon hôtel, j'insistai, je fixai le jour. Il accepta ; mais il n'acceptait que pour éviter ma visite, et je m'attendais à recevoir le lendemain ou le surlendemain un mot d'excuse.

Il vint cependant. Le déjeuner dans la salle bruyante de l'hôtel me parut être une torture pour lui. Mais, après le déjeuner, rentré dans ma chambre, il s'apprivoisa et je goûtai, tant que dura l'après-midi, les délices de sa conversation. Cet homme avait une nature extrêmement féminine. Il pouvait se donner tout entier, sachant qu'il

se reprendrait tout entier. Il avait compris que je n'essayerais point de forcer son intimité, et il se livra pendant quelques heures au désir de plaire. Il me parla du Japon, du vieux Japon, de l'adorable petit peuple japonais. Mes objections à son enthousiasme le piquaient au jeu. Sa voix très douce se faisait plus caressante ; il m'évangélisait. Mais quand je l'interrogeai sur le Japon moderne, sur les étudiants de l'Université, il m'arrêta net : « Non, je ne puis pas vous répondre. Mes fonctions me l'interdisent. » Et son œil, où se condensait toute la lumière extérieure de son âme, son œil désorbité dont la grosseur même éveillait l'idée d'une fragilité douloureuse, mais qui, dès qu'on ne voyait plus que lui dans son visage, paraissait étonnamment beau, son œil s'assombrit et se chargea de défiance. Il s'en repentit très vite, et, comme pour s'en excuser, il me parla de lui, de son arrivée au Japon, et de ses ennemis, les missionnaires protestants. Il avait baissé les paupières, et je ne distinguais plus sur sa figure redevenue charmante que l'acuité du sourire. Sa douceur de parole et de manières, qui se reflète dans tout ce qu'il écrit, n'exprimait qu'une partie de son être : l'autre était irascible et passionnée. Enfin, comme l'heure s'avançait, il se leva. Mais, avant de me quitter : « Puisque vous aimez, me dit-il, quelques-unes de mes histoires japonaises, je veux vous en conter une dont vous ferez ce qu'il vous plaira. » Et il me conta l'histoire récente d'une pauvre fille japonaise mal convertie, qui avait jeté dans un torrent les tablettes funéraires

de ses parents pour obéir à des diaconesses ennemies des superstitions idolâtriques, et que tout son village indigné avait chassée comme une sacrilège. Il en eût fait un chef-d'œuvre, sans doute. Je le remerciai du don royal dont il payait ma médiocre hospitalité. Et nous nous dîmes adieu.

Je ne l'ai jamais revu ; mais, pendant les quelques mois que je restai encore au Japon, je reçus plusieurs fois la visite de son plus intime ami japonais qu'il m'avait envoyé et qui était beaucoup moins discret que lui sur les vices du Japon moderne... Nous nous écrivîmes à de rares intervalles. La dernière lettre m'annonçait son désir de venir en France avec son fils aîné et de le laisser dans un de nos collèges. Il souhaitait que cet enfant apprît la langue française, la seule langue, me disait-il, où il lui semblait qu'il aurait pu rendre toutes les nuances de sa pensée. Il m'avait été reconnaissant, je crois, de n'avoir jamais cherché à franchir son enclos. Je ne devais y pénétrer qu'après la mort et le prêtre bouddhiste.

Je ne sais pas de roman plus curieux que l'aventure de cet homme. Il a vécu son exotisme comme Musset son romantisme, et, comme Musset, il est mort d'avoir voulu vivre son rêve. Mais cette histoire prend un sens plus large parce qu'elle se passe au Japon entre 1890 et 1905, c'est-à dire pendant la période où le Japon travaille fiévreusement à s'européaniser. Européens et Japonais se comprendront-ils? La cité japonaise s'ouvrira-t-elle à l'étranger qui lui apporte son intelligence, son travail, sa bonne volonté, son admiration,

toute son âme ? La couronne de lauriers que des étudiants offrirent à Lafcadio Hearn le jour de ses funérailles semble répondre à cette question. On y lisait : « *A la mémoire de Lafcadio Hearn dont la plume fut plus puissante que le sabre de la nation victorieuse qu'il aima, où il vécut et qui n'a point de plus grand honneur que de lui avoir donné le droit de cité et une tombe, hélas !* » Mais les inscriptions funéraires ne disent pas toujours la vérité. La vérité, c'est que les Japonais lui firent payer très cher ce droit de cité, ne lui surent aucun gré de son amour, et qu'il mourut, la tristesse et la déception au cœur. Et la vérité, c'est encore que les Japonais et lui ne furent coupables que de ne pas s'entendre...

II

L'Europe et l'Amérique semblaient s'être donné le mot pour faire de Lafcadio Hearn un amoureux du Japon [1]. Son père, chirurgien-major de l'armée

1. Le nom de Lafcadio Hearn a été prononcé pour la première fois en France dans la *Revue des Deux Mondes*. C. de Varigny lui consacra, le 1er septembre 1895, un article dont Lafcadio était justement fier. Plus tard, Mme Bentzon rendit pleinement justice à son talent de conteur (Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1904). On pourra consulter sur lui le livre de M. Joseph de Smet (*Mercure de France*, 1911) et les excellentes traductions de Marc Logé et de M. de Smet et de Mme L. Reynal. Je me suis surtout servi de sa *Correspondance* publiée par Mme Elisabeth Bisland (2 vol. in-8, *Boston and New-York*, 1906). On peut consulter aussi le livre de M. George M. Gould, *Concerning Lafcadio Hearn* (London, 1908), où se trouve une bibliographie à peu près complète des œuvres de Lafcadio Hearn et des études qui ont été faites sur lui.

anglaise, d'une vieille famille de Dorchester, où s'était infiltré du sang bohémien, avait épousé une jolie Grecque de Cerigo, petite comme une Japonaise et aux larges yeux bruns comme une biche sauvage. L'enfant naquit en 1850 dans l'île ionienne anciennement nommée Leucadia et aujourd'hui Lefcada. Ses parents vinrent s'établir à Dublin, d'où la jeune femme se fit bientôt enlever par un cousin grec qu'elle avait appelé à son secours contre son mari, sa nouvelle famille et le brouillard. Les deux époux se remarièrent chacun de leur côté et ne se soucièrent jamais plus des deux enfants qui leur rappelaient leur cruelle erreur. Le petit Lafcadio échut à une tante de son père, une fervente catholique qui vivait au pays de Galles entourée de prêtres. Elle devait se défier de cet enfant si peu pareil aux autres, qu'on lui avait amené avec des anneaux d'or dans les oreilles et qui parlait un anglais mêlé d'italien et de grec. Il avait l'aspect d'un petit corbeau et une étrange sensibilité nerveuse. Il voyait des lutins partout. Les saints et les anges, tels qu'on les lui représentait, l'intéressaient moins que les fées et les revenants qui le soir tiraient les draps de son lit. Quand on lui faisait prononcer ces mots : *Au nom du Père du Fils et du Saint-Esprit*, sa pensée ne s'arrêtai ni au Fils ni au Père, mais ses yeux noirs cherchaient ce mystérieux *Esprit* qui lui apparaîtrait peut-être et qui l'emplirait d'une délicieuse épouvante. Tout lui aurait mieux valu que l'austère demeure de sa grand'tante : une ferme dans

les forêts de la Suède où les gens comprennent qu'on puisse entendre les Invisibles; un foyer breton où les superstitions de la nuit se chauffent devant l'âtre; une petite ville italienne peuplée de saints aimables et de vierges miraculeuses et dont les bois voisins retentissent encore du rire des Œgipans; un camp de romanichels, de ces romanichels dont il portait sur la paume de sa main la *marque du pouce* à laquelle se reconnaissent leurs descendants. La vieille dame voulut plier à une froide discipline le fils de la damnable étrangère. Elle ne réussit qu'à en faire un révolté dont l'âme farouche, tourmentée d'un paganisme obscur, tendait instinctivement vers tous les autres mondes.

A dix-sept ou dix-huit ans, renvoyé du collège où un accident de jeu l'a éborgné, brouillé définitivement avec sa grand'tante, il traîne dans les bas-fonds de Londres et couche à l'asile des pauvres. A dix-neuf ans, il débarque en Amérique. On ne sait comment il vécut à New-York; mais il garda l'horreur d'avoir battu le pavé entre « des précipices de maçonnerie » dans cette ville « emmurée jusqu'aux cieux et mugissante comme la mer ». Il écrira plus tard à un ami :. « Un palmier haut de deux cents pieds est une chose plus belle dans l'ordre naturel que soixante-dix fois sept New-York. » Mais il y a vu, à une devanture de magasin, la photographie d'une comédienne dont il s'est aussitôt et littéralement enamouré. Le mystère de cet attrait s'éclaircira pour lui le jour où il apprendra que cette femme

a du sang hindou dans les veines. L'Amérique du Nord n'était plus en mesure de satisfaire une telle vocation d'exotisme.

A bout d'expédients, il partit pour Cincinnati, où il était recommandé à un parent lointain ; mais ce parent ne lui fut d'aucun secours, car on nous dit qu'il se mit d'abord aux gages d'un colporteur syrien. Puis il se dégoûta de la Syrie et surtout du colportage ; et un journal le recueillit en qualité de correcteur d'épreuves. Il les corrigeait avec un souci minutieux de la ponctuation quand, chargé par hasard de suivre l'enquête d'un crime atroce, il publia un article que tout Cincinnati s'arracha. Ce jeune homme, qui rasait timidement les murs et qui tremblait devant son directeur, s'était révélé comme un reporter de premier ordre et comme un rival d'Edgar Poe dans la description précise et horrible. C'est que le macabre et le monstrueux sont des provinces de l'exotisme. Sa situation était faite. Il ne tarda pas à la défaire. Les lecteurs d'Amérique ne demandent pas mieux qu'on secoue leurs nerfs : ils ne veulent pas qu'on dérange leurs préjugés. Lafcadio Hearn avait traduit les nouvelles de Théophile Gautier, *Le Roi Candaule*, *Une Nuit de Cléopâtre*. Aucun éditeur n'accepta ce livre jugé immoral ; et bientôt le traducteur parut encore plus immoral : il prétendit épouser une mulâtresse. Les mains qui serraient la sienne se retirèrent. Le journal lui signifia son congé. Il s'enfuit à la Nouvelle-Orléans où l'invitaient un ciel plus doux, les magnolias en fleurs, dont la mort d'Atala a parfumé l'aurore de notre

romantisme, l'oiseau moqueur et les cases nègres.

Il y resta une dizaine d'années. J'y ai retrouvé son souvenir, le souvenir d'un être original, inoffensif, un peu bohème, qui écrivait des choses très bizarres et qui recherchait la société des gens de couleur. Mais à quoi bon interroger les indifférents ? Ses lettres, dont le recueil commence précisément dès son arrivée à la Louisiane, en 1877, nous le livrent tout entier. Selon lui, la personnalité humaine est le point de rencontre mystérieux et passager d'une multitude d'âmes qui n'attendent que l'instant de la mort pour se disperser à travers le monde et reformer avec d'autres âmes également disséminées d'autres individus également éphémères. Et il jouissait, non sans quelque secret effroi, de la foule d'âmes qu'il portait en lui.

Il y en avait une toute petite qu'il tenait assurément de sa terrible grand'tante et qui aspirait à la respectabilité : « Je crois que je puis me racheter socialement ici, écrit-il; je suis entré dans la bonne société... » Mais cette petite âme était combattue par une âme beaucoup plus forte qui préférait à la bonne société le monde des spectres et des fantômes. Sous le soleil éclatant de la Louisiane, le vieux quartier français de la Nouvelle-Orléans, ses vieilles rues, ses vieux pavés, ses vieilles voûtes, ses vieux cimetières, lui parurent extraordinairement fantastiques. C'était aussi la première fois, depuis son débarquement en Amérique, qu'il foulait une terre riche de passé. Il habitait, dans une maison créole

ruinée, de grandes pièces peintes en vert pâle et en jaune « où semblait s'attarder le spectre de la richesse ». La belle et jeune Française, qui le servait, entrait et sortait comme une ombre. Une diseuse de bonne aventure occupait le premier étage, et l'appartement obscur toute la journée n'était éclairé que de deux petits cierges qui brûlaient chacun devant un crâne. Son âme de gypsie n'avait jamais encore été à pareille fête. Il adora ce pays de lunes magiques, de sorciers et de sorcières, dont les nègres l'attiraient par leurs bizarreries, leurs incantations, leurs chants, leurs danses, et parce qu'ils viennent de très loin, et parce que les Américains les méprisent. Passionné pour la musique créole, il tâchait d'y surprendre sous les fioritures françaises les échos primitifs du vaste continent noir. Il étudiait les dialectes créoles. Il notait avec amour les déformations de notre vieille langue dans ces sombres bouches aux lèvres lippues. Et la prodigieuse Asie avait déjà commencé à le hanter. Chaque semaine il donne à son journal, sous la rubrique *Fantastics*, des légendes hindoues, bouddhiques, égyptiennes, chinoises. On dirait qu'il s'exerce à se suggérer les émotions qu'il ressentira plus tard au Japon. Dans une de ses lettres, il décrit l'espèce d'horreur sacrée que lui ont inspirée les sons d'un gong chinois. « Le gong luisait pâle, énorme, jaune comme la lune qui se lève au-dessus des marais du Sud. Mon ami frappa cette vieille face. Elle se mit à sangloter comme les vagues sur un rivage bas. Il le frappa une seconde fois : elle gémit

comme le vent dans une puissante forêt de pins. Une troisième fois, elle rugit et son rugissement finit par ressembler à un roulement de tonnerre... C'était épouvantable et aussi étonnant qu'épouvantable. » Dix ans plus tard, il recevra la même impression terrible et mystérieuse de la cloche du temple japonais de Kamakura.

Il a aussi une âme de collectionneur romantique. Ce qui lui manquera toujours, c'est la somme de connaissances organisées qu'un bon étudiant acquiert entre sa quinzième et sa vingtième année. Il s'instruit tout seul, au hasard de ses lectures, et il est exposé, comme tous les autodidactes, à tomber sous la tyrannie despotique de ses découvertes. C'est ainsi que, du jour où il découvrira Spencer, il le proclamera le plus grand penseur qui ait paru sous le ciel. Son érudition rappelle celle de Hugo. Il court des instruments de musique du moyen âge aux superstitions finnoises dont le grotesque l'enchante. Il demande à l'histoire de l'extraordinaire et du terrible, à la mythologie ce qu'elle a de plus extravagant et de plus sensuel. « Je me suis engagé, dit-il, dans la religion de l'étrange, du bizarre, du curieux, de l'exotique, du monstrueux : cela convient à mon tempérament. »

Au milieu de ce capharnaüm d'excentricités, l'âme que lui avaient transmise ses ancêtres grecs se manifeste par un goût instinctif de la pure et sobre beauté. Il travaille et travaillera sur les mythes de l'Extrême-Orient de la même façon que les Hellènes sur ceux de l'Égypte et de l'Inde. Il

y introduit de la mesure et il en dégage de l'humanité. Mais les légendes hindoues, ces typhons de l'imagination tropicale, l'émeuvent encore moins que la douce histoire d'Orphée « qui fait éclater le cœur de marbre du tombeau ». Son atavisme grec l'amène à nous. Ses maîtres et ses modèles sont des Français. Il se proposera de réaliser en anglais un style latin, de transfuser à la prose anglaise la vie colorée, l'harmonie, la grâce artistique de la prose des Gautier, des Loti, des Anatole France, des Daudet, des Maupassant. Son admiration ne se trompe que là où sa passion du fantastique l'emporte. Assurément, le *Succube* de Balzac l'intéresse plus qu'*Eugénie Grandet*. Mais la tragédie rapide de *Carmen* l'émerveille. Quand il passe du *Roman de la Momie* ou de *Salammbô* aux romans égyptiens de l'Allemand Ebers, « il quitte le lit d'une femme aimée pour entrer dans la froideur gluante du tombeau ». Il se laisse si bien posséder par l'objet de son admiration que le style même de ses lettres en prend le ton et le coloris. Il sort évidemment d'une lecture de Chateaubriand lorsqu'il écrit : « Je voudrais être élégant et voluptueux comme une colonnade dans la mosquée de Cordoue. » Et, si nous ignorions sa prédilection pour Baudelaire, nous la devinerions à ces mots : « Il y a sous les tropiques des lis qui empoisonnent, mais ils sont plus beaux que les lis d'une blancheur fragile et froide des pays du Nord. »

Entre toutes les nations modernes, c'est la nôtre qui lui semble supérieure par son amour désin-

téressé de l'art. Un de ses correspondants américains s'étant moqué de la bohème de Murger, il lui répond assez vivement qu'il y a pourtant sous la légèreté de ce livre une philosophie sérieuse et que ses héros obéissent en somme au noble principe de tout subordonner, y compris l'argent, à la vocation artistique et à la recherche du beau. Et il souffre que personne autour de lui n'admette cette conception de la vie. Et seul, déclassé dans une société où il ne trouve aucun encouragement, aucune ressource intellectuelle. il rêve d'être le Colomb littéraire d'une Amérique romanesque.

Chateaubriand, Gautier, Baudelaire, Loti : il est bien de leur famille. Son exotisme, comme le leur, est une réaction contre les platitudes et les banalités de la vie moderne, — de cette vie qui cependant deviendra à son tour la vie antique et se réveillera sous la poussière des siècles aussi ensorcelante que les hypogées égyptiens. Mais ce qui le distingue, c'est l'inquiétude, poussée parfois jusqu'à l'angoisse, avec laquelle il se cherche une patrie tantôt à travers l'espace et tantôt à travers le temps. Sa nostalgie a la violence d'un désir charnel. Les Chateaubriand et les Gautier sont de grands solitaires. L'exotisme n'est pour eux qu'un moyen d'étendre leur moi ou de tromper leur mélancolie. Ils ont beau s'égarer dans les déserts de l'Amérique ou dans les splendeurs de l'Orient, ils ne sont vraiment exotiques que rentrés chez eux, devant leur table de travail où ils revêtent somptueusement leurs impressions de voyage. Mais Lafcadio Hearn soupire après la douceur

d'un foyer, que ce soit une tente, une paillote ou un palais gardé par des dragons. Il est nomade avec un instinct patriarcal, comme les vrais nomades qui traînent, suspendues à leurs pénates, leurs grappes d'enfants. Il se répète amoureusement les vers de Tennyson : *Je veux épouser une femme sauvage : elle me donnera une race sauvage... qui répondra par des cris aux cris du perroquet et qui sautera l'arc-en-ciel des ruisseaux et qui n'usera pas ses pauvres yeux sur nos misérables livres...*

Les fantasmagories de la Nouvelle-Orléans s'étaient éteintes pour lui. Il aspirait à s'enfuir. Le succès d'un petit roman médiocre, *Chita*, décida son journal à l'envoyer aux Antilles. Il y passa deux ans ; il y eut peut-être passé toute sa vie, s'il ne s'était aperçu que l'exubérance des couleurs engourdissait le sens esthétique et que la satiété des sensations vives paralysait l'imagination. Il en rapporta tous les éléments d'un livre qu'il écrivit à New-York en 1889 : *Deux années dans les Antilles françaises*. Il ne parlait de ce livre qu'avec mépris. Le style, me disait-il, surchargé de clinquants, lui en faisait honte. Il s'exprimait comme un barbare qui, parvenu à la plus haute civilisation, rougirait de son ancienne barbarie. Mais l'ouvrage renferme des pages de grand écrivain, que je souhaiterais de voir traduites, car nous n'avons rien qui les vaille sur notre Martinique et sur cette malheureuse ville de Saint-Pierre « dont jamais plus le soleil ni la lune n'éclaireront les rues..., dont jamais plus les

jardins ne fleuriront, sauf dans les rêves ». Tout y était encore bien plus fantastique que dans le vieux quartier de la Nouvelle-Orléans : les murs couleur de citron, les balcons bizarres, les treillis verts, les escaliers moussus baignés par la flamme de la mer; les hommes nus jusqu'à la ceinture, musclés comme des statues, avec leur peau d'or, de bronze bruni et de bronze rouge; les femmes dont la chair avait le ton de l'orange et de la banane, et dont la bande de leurs turbans était du même jaune brûlant que les stries du ventre des guêpes; dans l'air chaud et lourd, la douceur et le parfum du sucre et de la cannelle et les odeurs de la mangue, des gelées de goyave et du lait frais des noix de coco...

Un an après son retour de la Martinique, encore tout gorgé de ces sensations voluptueuses, dont il promenait la hantise sous les gratte ciel de New-York ou dans « la ville des quakers » de Philadelphie, le *Harper's Magazine* lui offrait de partir pour le Japon, accompagné d'un artiste qui illustrerait ses articles. Il s'embarqua. Mais, en route, il apprit que l'illustrateur devait être payé deux fois plus que lui. Indigné, il rompit son contrat et débarqua à Yokohama presque aussi dénué que vingt ans plus tôt à New-York.

Tel était l'homme qui arrivait chez les Japonais à la fin de mai 1890. Il n'a point de patrie, mais il a souvent éprouvé le désir de partager les joies d'une grande communauté humaine. Il n'a point de famille; mais ses passions n'ont pas étouffé son besoin de tendresse familiale. Il n'a point

d'amour, mais ses instincts amoureux le portent de préférence vers les autres races que la race blanche. Il n'a point de religion, mais, sauf le christianisme qu'il redoute et déteste depuis son enfance, toutes les religions l'attirent et plus particulièrement les plus étranges. Non seulement il n'a aucun préjugé d'Européen, mais il nourrit contre la race anglo-saxonne et contre l'Amérique du Nord une rancune d'artiste mal compris et d'amateur forcené de pittoresque et de bizarrerie.

III

Ce qu'il rêvait, et plus encore, le Japon allait le lui donner. Les ennuis de l'arrivée, les embarras pécuniaires, l'attente d'une situation sans laquelle il aurait dû reprendre le chemin des Etats-Unis, l'hostilité des pasteurs américains, à qui le paganisme de cet intrus avait sans doute été signalé, toute l'amertume de ces premières tribulations s'évanouit, se volatilisa dans un air limpide et subtil qui l'enivrait comme un parfum. « Ce que je sens envers le Japon, dit-il, est indescriptible... La pauvre simple humanité y est divine. Rien en ce monde n'approche du charme naturel et naïf des Japonais... » Il aime leurs dieux, leurs coutumes, leurs chansons vibrantes d'oiseaux, leurs maisons, leurs superstitions, leurs défauts : « Je crois que leur art devance le nôtre comme l'art grec était supérieur aux premiers tâtonnements de l'art européen. C'est nous les barbares ! Je ne pense

pas seulement ces choses : j'en suis aussi sûr que de la mort. » Le passionné, qui a reçu le coup de foudre, ne croit pas plus ingénument à son amour : *J'en suis aussi sûr que de la mort!* Il n'immole pas plus allégrement la fierté de sa race : *C'est nous les barbares !* Quoi! rien ne l'a déçu, rien ne l'a heurté dans ce Japon si peu pittoresque au premier abord, avec ses fouillis de baraques d'une teinte noire et sale, et la laideur des visages et le comique des attitudes qui a tant frappé Loti et qu'il a si bien rendu ? Quel dieu, quel Bouddha lui en a dérobé les aspects médiocres ou rebutants? En tout cas, ce fut un dieu qui obtint du gouvernement japonais que ce nouveau venu fût nommé professeur d'anglais au collège de Matsué. Il n'eut point le temps de connaître Tokyo. On le dirigea presque immédiatement vers cette petite ville sur la côte occidentale, où les Européens ne s'aventuraient jamais.

Un chemin de fer tout récent la relie à Kyôto. C'est un voyage de douze heures à travers des vallées charmantes et le long d'une côte aux petites anses arrondies où des villages sommeillent derrière leurs barques tirées sur le sable. Les cimetières montent vers les bois. Des rangées de Bouddha en pierre grise regardent passer le train. Le nom des stations est écrit en caractères japonais et en lettres européennes, avec les noms des endroits dignes d'être visités : *Temple d'Amaterasu! Montagne de l'Ogre! Château fort!* Du temps de Lafcadio Hearn on voyageait en kuruma, et l'on mettait plusieurs jours ; et l'on s'arrêtait forcé-

ment à tous les temples fameux et à toutes les montagnes des Ogres. Le chemin de fer n'a pas encore transformé cette région peu commerçante, où la mer est trop mauvaise pour le cabotage. Et Matsué a conservé sa physionomie d'autrefois. C'est la ville sans âge, la pure ville japonaise telle qu'elle a été bâtie, brûlée, rebâtie, rebrûlée et rebâtie depuis des centaines d'années. Elle s'étend devant un cercle de montagnes qui semblent légèrement posées sur l'horizon, à l'embouchure d'une rivière, et au bord d'un grand lac dont les flots du rivage reflètent ses mille petits balcons de bois. Ses longues rues sont sinueuses et étroites ; quelques-unes ne sont habitées que par des dieux ; d'autres, par des marchands d'antiquités et d'autels domestiques. Des ponts en dos d'âne enjambent les canaux qui la sillonnent. Ses grands quartiers samuraïques se perdent sous la verdure. Mais dans son parc seigneurial, entouré de remparts et de douves fleuris il ne reste des bâtiments et des dépendances de son ancien château qu'une pagode à cinq étages.

Cette petite ville avait un caractère assez particulier. Ses daïmio, les Matsudana, dont le temple est encore visité chaque mois par les survivants de leurs derniers samuraï, étaient apparentés aux Tokugawa, et ils y avaient acclimaté l'étiquette de la cour shogunale et les arts d'agrément de Tokyo. On y jouait de la biwa ; on apprenait à y tordre élégamment la petite branche qui compose à elle seule un bouquet ; on y cultivait des arbres nains ; la mode de la cérémonie du thé y

avait répandu le goût des jolies porcelaines. Même aujourd'hui que tout a changé dans l'Empire, les gens de Matsué gardent les belles manières de jadis et une sorte de fantaisie délicate dont les jeux de lumière donnent à leur immuable politesse un air de spontanéité. Ils ont l'humeur insouciante et douce ; ils ne s'occupent point de politique ; leurs seules industries sont des industries d'art : ils taillent l'agate et le cristal ; ils font de la faïence, des laques et des dieux.

Aux environs de Matsué s'élèvent les temples les plus antiques du Shintoïsme, des temples de bois vides qui, dans leurs cours de galets, en l'absence des pelerins, sont comme des épaves à marée basse. Cette province d'Izumo est une terre sacrée entre toutes. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'on y soit plus fervent qu'ailleurs. Dans les endroits où affluent les pèlerinages, les indigènes ont une tendance à considérer les dieux comme leurs obligés. Cependant le va-et-vient des pèlerins crée une atmosphère religieuse assez forte ; et les légendes y sont aussi nombreuses que les lampes des dieux et des ancêtres qu'on allume le soir, partout.

J'ai longuement flâné dans Matsué. J'y suivais le fantôme de Lafcadio Hearn. Il me précédait sur la route montante qui mène à la pagode. C'était là qu'il errait souvent à la nuit tombée, en compagnie de sa petite femme silencieuse. Il me promenait de préférence le long de la rue des temples. Il y en avait un dont l'enclos était ombragé par un seul pin. Ses branches horizontales, appuyées sur des béquilles, donnaient l'impression d'un

vieux roi puissant que ses forces trahissent et que soutiennent de vils esclaves, mais qui n'en couvre pas moins d'une ombre jalouse son empire où dorment les morts. Les sanctuaires entre-bâillés resplendissaient. Leurs petites tables de laque et d'or, surchargées de vases indescriptibles, éveillaient l'idée d'une mystérieuse alchimie. Je n'avais jamais tant vu de Bouddha sculptés dans le granit. Furieux, rieurs, difformes, méditatifs, somnolents, relevant le menton d'un air de mépris ou tendant avec une mine facétieuse la rondeur ballonnée de leur panse, ils auraient formé une galerie d'un réalisme étonnant. Et la plupart avaient autour du cou des chapelets où, sur chaque grain, était collée une prière imprimée ou un papier blanc votif.

Comme Lafcadio Hearn, je fus, dès le lendemain de mon arrivée, présenté au préfet dans la même salle dont il avait franchi le seuil avec un battement de cœur. Mais ce haut fonctionnaire ne portait plus les riches vêtements de soie qui l'avaient impressionné. Il avait aussi perdu « son calme suprême de bouddha ». Il était très moderne, un peu agité. Quand je lui exprimai mon désir de visiter l'ancienne maison de Lafcadio Hearn, il parut très surpris et il pressa un bouton électrique. Un de ses secrétaires étant accouru, il lui demanda s'il connaissait la maison de... de... « De Lafcadio Hearn », lui soufflai-je. Il répéta : « De Lafcadio Hearn ». Le secrétaire sourit, se gratta l'oreille, disparut et ramena un de ses collègues qui, en effet, connaissait cette maison, louée maintenant à un employé de la préfecture. On téléphona, et il

fut répondu que je pourrais la visiter à deux heures. Elle était située derrière le parc du château, séparée de la route par un mur dont l'auvent de tuiles et la haute porte indiquaient une résidence de Samuraï. La dame du logis, une jolie femme, m'y accueillit avec un plaisir que je ne m'expliquai qu'au moment de partir, quand elle me présenta en rougissant un album tout neuf, où elle me pria d'inscrire mon nom. Depuis le coup de téléphone du préfet, elle savait qu'elle habitait une maison historique.

Des trois jardins, que Lafcadio Hearn nous a décrits, celui de l'étang et des *merveilleux* nénufars a disparu : on y a construit une maison. Je retrouvai dans les deux autres les rochers *énormes* de Lafcadio, mais qui, depuis son départ, étaient redevenus des rocailles, le prunier dont l'efflorescence était *prodigieuse* lorsqu'il le regardait, et le beau laurier aux feuilles lustrées comme du bronze. On n'y voyait plus les crapauds de bon augure, ni l'innombrable famille de serpents qui ne craignaient point le pas de l'homme; et la dame n'y avait pas encore entendu roucouler la colombe sauvage. Je n'en fus point étonné. La prédiction du poète s'était réalisée : « En vérité, avait-il dit, les plantes mêmes et les arbres et les rochers et les pierres, entreront au Nirvana. » Ils y étaient entrés avec lui. Seul le laurier demeurait intact, tel qu'il l'avait vu.

Ce fut dans cette maison qu'il vécut toute sa part de bonheur. Quelques semaines après son arrivée, il avait connu une jeune fille de vingt-

deux ans, Setsu Koizumi, qui appartenait à l'ancienne bourgeoisie armée ou, comme on dit plus noblement, à la caste militaire des *samuraï*. Ses parents, ruinés par la Révolution, étaient tombés dans la misère. Il y eut beaucoup d'histoires semblables, à cette époque-là, au Japon ; et bien des jeunes filles, qui avaient reçu une excellente éducation, durent accepter, par dévouement filial, une vie dont la seule pensée jadis eût paru à leurs mères plus dure que la mort. Les Koizumi se résignèrent à ce que leur fille allât vivre avec un étranger qui se chargerait d'elle et d'eux aussi. Les formalités du mariage japonais furent accomplies. Les deux époux vidèrent chacun les trois petites coupes d'eau-de-vie de riz. Ce fut aussi simple que la cruche cassée de la Esmeralda. Ni l'un ni l'autre ne se comprenait. Ils avaient recours à un dictionnaire ; mais ils arrivèrent à se composer un langage qui leur suffit. Lafcadio Hearn avait quarante ans : ce n'est point à cet âge qu'on apprend la langue japonaise. Sa femme aurait bien plus vite appris l'anglais. Il s'y opposa, tant il craignait de lui enlever un de ses plus grands attraits. Il voulait qu'elle restât l'image vivante de l'exotisme, de la nouveauté toujours nouvelle parce qu'elle garde toujours quelque chose d'énigmatique. Il avait ainsi dans sa maison, circulant autour de lui, prévenante, attentive, docile à ses moindres souhaits, une petite femme dont la parole lui produisait le même effet que le chant d'un oiseau. Il en était l'interprète et le devin. La pensée de cette jolie créature ne lui apparaissait

qu'à travers un voile qui pouvait devenir plus transparent de jour en jour, mais qui n'en restait pas moins un voile. Il n'en distinguait bien ni les contours ni les nuances : ce qui lui permettait de les imaginer. Cette langue inconnaissable, dont il ne devait jamais avoir que des aperçus légers et superficiels, maintenait dans leurs rapports le mystère qui peut naître de la profondeur d'un esprit ou d'une âme.

La jeune femme était intelligente. Elle sentit que ce qu'il avait aimé en elle, c'était le vieux Japon, et que les petites superstitions, les anciennes croyances, les rites et les usages domestiques, dont une autre peut-être se fût cachée devant un Européen, lui seraient ses meilleurs sortilèges. Elle introduisit dans la maison de l'étranger toute la bizarrerie de la religion populaire et la légende dorée du temps féodal. La difficulté de se faire comprendre l'en rendit forcément économe. Lorsqu'ils quittèrent Matsué pour aller à Kumamoto, puis à Kobé, puis à Tokyo, elle emporta son trésor qui paraissait inépuisable parce que ni l'un ni l'autre n'y pouvaient puiser à pleines mains.

Lafcadio Hearn, lui, jouissait de la vie. Il était enfin un homme considéré, presque considérable. Chaque semaine le journal de Matsué lui consacrait un article. Les reporters tenaient le public au courant de ce qu'il avait fait, de ce qu'il avait dit ; on savait à quel festival il avait assisté, quel temple il avait admiré, dans quel restaurant il avait dîné. Il était reçu au seuil des églises bouddhiques par des prêtres en habits magnifiques,

aussi beaux que les *daïmio* du passé. Quelle revanche sur son existence obscure et besogneuse des États-Unis! Personne ne le toise du haut de sa richesse. C'est même lui le riche, dans cette population si pauvre. Son traitement d'étranger fait de lui un grand seigneur parmi ses collègues qui sont à peu près payés comme nos facteurs ruraux. Il a bien quelques petites déceptions. Un jour on le mène à Yabasé : il se flattait d'être le premier Européen à y mettre le pied, quand il apprend qu'un affreux missionnaire y était venu avant lui. Un autre jour, à Otsuka, des paysans lui lancent du sable et de l'eau. Mais les autorités lui présentent d'humbles excuses. « D'ailleurs, nous dit-il, une foule occidentale aurait jeté des pierres et des œufs pourris. Et puis ces gens n'étaient pas animés de mauvaises intentions : ils désiraient seulement voir comment l'Européen se remuait... » On croirait entendre Gulliver !

Son ravissement le plonge dans une espèce de somnambulisme magique qui répand sur les choses et les êtres qui l'entourent un caractère d'irréalité. « Tout est tranquille ici, dira-t-il, rêveur, pâle, léger, brumeux, vaporeux, visionnaire. Les saisons mêmes ne sont plus que des choses faibles et spectrales. » Les paroles qu'il écoute sans les comprendre lui semblent des échos de l'au-delà. Il retrouve sur tous les visages le sourire divin du Bouddha. Les *geisha* lui apparaissent au milieu des fêtes « comme des fleurs humaines que l'on peut admirer et non toucher ». (Ce n'est vrai, et encore! que pour les étrangers, pour les barbares.)

Sa vision du Japon, qu'il nous donnera dans ses *Glimpses*, garde ce qui reste d'ombre et de buée légère dans les yeux du dormeur qui soulève ses paupières et ne distingue pas entre la réalité et son rêve.

Cependant ce somnambule a souvent une singulière lucidité. Il voit admirablement les détails. Sa myopie lui est d'autant plus avantageuse que le Japon est surtout exquis dans les détails et dans les menus symboles de la vie familière. Son Japon est un Japon littéralement observé à la loupe. Il penche sur les objets son œil énorme, armé d'un verre grossissant, comme un prodigieux appareil enregistreur. Il en note l'aspect ; il en cherche le sens. Il décrira par exemple les bouchons des vases de saké : leur forme de feu follet rappelle un joyau bouddhique, emblème de l'essence pure, et représente ainsi la pureté du vin et de l'âme du donateur. Ces détails précis et pittoresques, groupés avec amour, étincellent dans l'atmosphère vaporeuse que sa fantaisie a créée et en augmentent l'effet de mystère et de vérité.

Mais il est aussi guidé par ses ressentiments. Le Japon lui donne raison contre l'Amérique qu'il connaît et contre toute l'Europe, qu'il ne connaît pas. Depuis le XVIe siècle, les Européens se sont souvent écriés que le Japon, « c'était la maison à l'envers » ; et ils ajoutaient en riant : « C'est vraiment très curieux et très joli, une maison à l'envers ! » Lafcadio Hearn est le premier qui ait dit nettement, posément, avec tout ce qu'on peut mettre d'agressif dans un sourire : « Pardon, vous

vous trompez : c'est votre maison, à vous, qui est à l'envers. Le Japon est à l'endroit. » Notre vie est artificielle et compliquée; la vie japonaise, simple et naturelle. Nous nous agitons fiévreusement ; les Japonais ont le calme et la mesure. Les Américains n'estiment que la richesse; les Japonais honorent la pauvreté. Les Américains ne se soucient point de l'art ; au Japon, le plus pauvre paysan a plus de sens esthétique qu'un milliardaire de Cincinnati ; et il n'y a pas dans les plus pauvres ménages un objet que l'art n'ait modelé et qui ne signifie plus que sa valeur. Notre vie est une lutte organisée entre tous les individus reconnus égaux ; la vie japonaise est une hiérarchie de subordinations. Elle subordonne l'individu à la famille, la famille à la cité, et fonde ainsi son harmonie sur l'obéissance aux lois, aux mœurs, aux morts, aux dieux. L'émancipation de l'individu est l'essence même de la civilisation occidentale; le sacrifice de l'individu est l'essence même de la civilisation japonaise. Notre éducation favorise toutes les tendances à s'affranchir du passé; l'éducation japonaise les réprime. Aucune religion ne nous fait mieux sentir que le Shintoïsme combien nous dépendons de nos morts. Aucune religion, mieux que le Bouddhisme, ne nous apprend à maîtriser l'illusion tumultueuse de notre moi et à la courber, résignée et souriante, devant l'inévitable. Les images de Jizô bouddhique « sont assurément plus suaves que n'importe quelle image du Christ » ; et son sourire d'adolescent aux paupières baissées va plus loin dans l'inconnaissable que toutes les

religions et les philosophies occidentales. (Quoi ! même celle de Spencer ?) Il est assez piquant qu'un sauvage indépendant comme Lafcadio Hearn prenne parti contre l'individualisme ; qu'un cosmopolite n'attache de prix qu'aux sévères disciplines qui constituent la famille et la patrie ; que le plus personnel des artistes exalte éperdument l'oubli de soi-même.

Quant à ses généralisations sur la vie sociale japonaise, elles sont justes, dans la mesure où un Japonais, qui voudrait être désagréable à ses compatriotes et qui aurait compris que le christianisme est à la base de notre civilisation, en supposerait l'esprit absolument réalisé et ne verrait tel pays d'Europe ou d'Amérique qu'à travers l'ombre des cloîtres et la lumière mystique de la charité. De ce que tous les catholiques font le signe de croix, il ne s'ensuit pas qu'ils aspirent tous à être crucifiés. En somme, Lafcadio Hearn reprenait contre la civilisation occidentale, sous la forme la plus gracieuse, la moins déclamatoire, la protestation des J.-J. Rousseau et des Bernardin de Saint-Pierre. Le Japonais était pour lui l'homme de la nature, que sa civilisation n'a pas dépravé, parce qu'elle n'a été que le développement et le raffinement de ses profonds et divins instincts. Son opinion se modifiera bientôt ; mais il conservera toujours à la terre des dieux la gratitude du premier rêve qu'il y fit, comme on garde d'une femme passionnément aimée, même lorsqu'on a beaucoup souffert par elle, le souvenir reconnaissant d'une année ou de quelques mois d'un tel bonheur qu'aucune autre

n'était capable de vous en donner un pareil.

Et pendant ce temps, que pensaient de lui les Japonais ? Ce nouveau professeur ne ressemblait guère à l'aventurier brutal qui l'avait précédé. Il était doux, poli, ne gesticulait pas, ne criait pas, n'avait pas ces brusqueries qui déconcertent et qui froissent. Il se pliait gentiment aux habitudes japonaises ; il s'agenouillait, mangeait et fumait de petites pipes comme un Japonais. De vieilles gens m'ont dit qu'il reconnaissait tout de suite la valeur d'une statue et qu'un jour, devant un groupe de Bouddha, il n'en admira qu'un seul qui était d'un artiste très renommé. Il passait pour un savant. On n'ignorait pas qu'il écrivait dans les journaux de son pays. Il importait donc qu'on lui fît les honneurs de tout ce que la vieille province avait de curieux et de beau. Les Japonais s'entendent à griser leurs hôtes. Et il disait à ses élèves des choses étonnantes qui leur semblaient à la fois l'expression de la plus rare courtoisie et de la vérité. Il leur disait que la civilisation japonaise était la plus parfaite des civilisations ; leur monde, le meilleur des mondes ; leurs dieux, les plus divins des dieux. Et puisqu'il le pensait, il n'avait pas tort de le dire. Mais plus il le disait, plus les Japonais, intéressés à le croire, l'estimaient heureux d'être venu au Japon. Il ne se diminuait pas à leurs yeux ; mais il ne grandissait pas. Son mariage japonais n'augmentait pas non plus son prestige. On ne le blâmait point ; mais en général, les Japonais sont peu sensibles à ces sortes d'hommages rendus par les Européens aux femmes de

leur pays. Ils voyaient plutôt dans le mariage d'un étranger avec une de leurs compatriotes une marque de faiblesse ou de légèreté. Lafcadio Hearn ne pouvait percevoir ces nuances d'opinion dans la politesse attentive et même affectueuse dont il était l'objet. Quand, au bout d'un an, le dur climat le força de quitter Matsué, les notabilités lui offrirent un banquet magnifique ; ses collègues, de vieilles et splendides porcelaines ; et les étudiants, un beau sabre de l'époque féodale.

On l'avait nommé dans la grande île de Kiushu, à Kumamoto. Mais, avant d'y arriver, ses désillusions avaient commencé. Et d'abord, sa nature, sa triste nature d'Occidental, l'avait averti qu'elle se trouvait fort mal du régime et des usages japonais, si imprudemment adoptés. Il a beau écrire dans ses *Glimpses* : « Façonné depuis plus d'une année aux habitudes japonaises, je dois confesser que j'éprouve à l'heure actuelle une certaine gêne à me servir d'une chaise. » Il n'en était pas moins revenu à la chaise et à la table européennes. Pendant dix mois, il s'était nourri à la japonaise de riz, de poisson et de légumes. Mais les instincts féroces de ses ancêtres réclamèrent impérieusement du bœuf, du porc, de l'ale capiteuse et du café noir : et il fallut les contenter.

En même temps, son âme, sa pauvre âme d'Occidental, sentait qu'il lui manquait quelque chose dans cet air raréfié dont le trop d'oxygène finissait par lui donner l'impression du vide. C'est une admirable société que celle où personne ne lutte pour développer son individualité aux dépens

du voisin ; mais cette beauté se paie cher. « Jamais de grande inspiration ; jamais d'émotion profonde ni de profonde douleur ni de profonde joie ; jamais une vibration, et, comme les Français le disent mieux que nous, jamais *un frisson*. Le travail littéraire est ici sec, osseux, dur et mort. » Il s'est limité aux phrases les plus émouvantes de la vie japonaise : la religion et l'imagination populaires. Et pourtant il n'y trouve rien de semblable à ce que lui offrirait immédiatement un pays latin : « une émotion forte et vibrante ». D'où cela vient-il ? La différence de tout notre passé nous rend-elle la sympathie de l'âme impossible, ou psychologiquement les Japonais nous sont-ils inférieurs ? Il veut espérer que la première hypothèse est la bonne ; mais il n'en est pas sûr, il n'en est pas du tout sûr. J'ai relevé dans un de mes vieux cahiers de notes prises au Japon en 1898, et datées d'une auberge japonaise où je m'étais arrêté après un long voyage à travers les petites villes et les campagnes, cette phrase dont les aveux de Lafcadio Hearn m'ont éclairé le sens que j'avais perdu : « Je voudrais relire la Vie de Pascal ou le plus violent drame de Shakespeare. » Trop de gentillesses ! Trop de sourires ! Trop d'effacement des personnalités ! On devine bien sous tant de jolis reflets une matière dure et rugueuse. Mais comment y pénétrer ? Les traits glissent sur cette laque brillante...

La ville de Kumamoto lui déplut et le dépaysa. Elle était vaste, décousue, laide, sans rues pittoresques, sans magasins de curiosités, remplie

de soldats. Elle était pourtant tout aussi japonaise que Matsué ; mais c'était un autre vieux Japon. Il n'y a pas de ville où j'aie rencontré jadis une plus grande hostilité à l'égard des Européens. Lafcadio Hearn s'y blessa à la fierté de la nature japonaise dépouillée des mille ornements de sa politesse et appauvrie de son sens esthétique. Le Bouddhisme n'y avait point policé les esprits : les vertus militaires ne s'y paraient d'aucune grâce. L'homme, qui allait bientôt écrire que l'absence d'œuvres charitables dans le Japon d'autrefois prouvait que la bonté mutuelle les y avait rendues inutiles, ne pouvait cependant faire un pas hors de Kumamoto sans y croiser des lépreux que, de temps immémorial, on laissait crever sur le bord de la route. Mais il semble qu'il en veuille d'autant plus à la civilisation occidentale qu'il se désenchante davantage de son nouveau pays. Je ne sais pas si, parmi les griefs qu'il nourrit contre elle, le plus grave ne sera pas un jour de l'avoir précipité dans l'amour du Japon.

A Kumamoto, il s'aperçoit que, plus il va, moins il connaît les Japonais. Il désespère de jamais les comprendre et s'enferme avec ses livres. Au collège, personne ne lui parle. Ses collègues s'écartent de lui. Pendant leur déjeuner qu'il ne partage pas, il monte sur une petite colline et s'assied, dans un vieux cimetière, près d'un Bouddha, dont le nez et les mains sont couverts de mousse. Ce Bouddha n'a cure ni de la chimie, ni de la géométrie, ni de la damnable langue anglaise, ni des maudits livres de clergymen,

comme le *Silas Marner* de George Eliot. Cependant, les paupières mi-closes, il regarde au-dessous de lui l'affreuse maison de briques où l'on apprend toutes ces choses-là ; et il la regarde « en souriant du pathétique sourire de ceux qui reçoivent une injure et qui ne peuvent la rendre ».

Autour de Lafcadio les superstitions n'avaient plus la même douceur ailée que dans l'air pur de Matsué. Sous le ciel ardent du Kiushu, leurs yeux sont souvent cruels et leurs mains lourdes. Une de ses lettres nous raconte une histoire qui vient de se passer aux environs de la ville. Un paysan était allé consulter un astrologue au sujet de sa mère devenue aveugle. L'astrologue lui répondit qu'elle recouvrerait la vue, si elle mangeait un foie humain fraîchement tiré d'un corps jeune. Le paysan retourna chez lui en pleurant. Sa femme lui dit : « Nous avons un fils. Il est beau. Vous pourrez trouver une femme aussi bonne et même meilleure que moi ; mais vous ne pourrez pas avoir un autre fils pareil. Tuez-moi et donnez mon foie à votre honorée mère. » Ils s'embrassèrent. Le mari la tua d'un coup de sabre, arracha son foie et le mit à cuire. Mais, aux cris de l'enfant, les voisins et la police accoururent. Devant le tribunal. le paysan avoua ce qu'il avait fait et cita pour se justifier des histoires empruntées à des livres bouddhiques. Les juges, émus jusqu'aux larmes, ne le condamnèrent qu'à neuf ans de prison. « Et cela se passe, s'écrie Lafcadio Hearn, à quelques milles de l'endroit où l'on enseigne le calcul intégral, la trigonométrie et Herbert Spen-

cer ! Cependant ni la science, ni la religion occidentale n'inspirèrent jamais une pareille idolâtrie filiale à un fils et surtout à une bru ! » Au fond, et bien qu'à son avis l'astrologue méritât la mort, il admire encore. Mais quelques autres exemples de cruauté, commandés par la superstition ou par le fanatisme du point d'honneur, lui ont fait toucher dans la nature japonaise « l'argile primitive dure comme du fer, pétrie peut-être de tout le tempérament ardent du Mongol et de toute la souplesse dangereuse du Malais ». Et cela, il n'a pu s'empêcher de l'écrire dans son livre *Ce qui vient de l'Orient*. Mais d'ordinaire il réserve à ses correspondants intimes la confidence de ses déceptions et de ses impatiences.

Ses livres n'en sont pas moins sincères. Seulement, il ne travaille bien que lorsque sa sensibilité a été froissée. « J'ai besoin, dira-t-il, du mordant d'un acide. » C'est à ses rancunes contre la société américaine que le Japon dut les couleurs les plus flatteuses dont il le peignit. Son dégoût des fonctionnaires japonais en redingote idéalisa les anciens *samuraï*. L'*odium theologicum* dont, à tort ou à raison, il se croyait poursuivi par les missionnaires protestants, lui dicta ses plus belles rêveries sur le bouddhisme. Tout ce qui le choquait et l'exaspérait à Kumamoto lui embellit son séjour de Matsué. Il considérait lui-même comme un peu morbide cette nécessité d'un aiguillon douloureux. Mais son œuvre ne trahit aucun état maladif. Les mouvements impétueux de son cœur se ralentissent à mesure qu'il écrit. Ses sensations

désordonnées s'équilibrent. Son âme trouble se clarifie. L'art est vraiment pour lui une délivrance et une purification. Ce fut dans cette ville haïssable de Kumamoto qu'il fit le meilleur de son œuvre. Il n'avait pas épuisé son sujet; mais il en avait exprimé l'essentiel. Et il songeait à repartir pour les tropiques, pour les Philippines ou les îles sauvages de Bornéo et de Sumatra.

A ce moment un fils lui naquit. Naguère, dans un cimetière de Matsué, il avait rencontré une petite fille japonaise aux cheveux blonds « L'âme d'une autre race, la mienne peut-être, se dit-il, me guette à travers ses yeux de fleur bleue. » Et il pensa : « Sang mêlé, mieux eût valu pour toi la mort, sang mêlé, pauvre et jolie ! » Mais lorsqu'on lui mit dans les bras un petit garçon aux yeux noirs et qui lui parut, malgré son nez aquilin, plus japonais qu'occidental, un petit garçon héritier de cette antique caste militaire dont il admirait les vertus, il oublia sa rencontre du cimetière de Matsué ; il remercia la Puissance inconnaissable de lui avoir accordé une aussi grande faveur ; et, comme tous les sentiments très vifs qu'il éprouvait, le sentiment de la paternité lui devint aussitôt quelque chose de délicieusement fantastique. « On invoqua autour du berceau les tendres divinités bouddhiques qui aiment les petits enfants, sauf une, celle qui les aime seulement quand ils sont morts et qui joue avec eux à de petits jeux fantômes dans le royaume des ombres. » Il se promit de faire de son fils un bon petit bouddhiste qui n'irait pas à l'église entendre

de stupides sermons, qui ne serait pas perpétuellement tourmenté par des conventions absurdes, et qui aurait enfin ce qu'il n'avait jamais eu, lui, dans son enfance, une liberté physique naturelle.

Mais la venue de cet enfant, le premier de ses quatre enfants, compliquait sa situation. « Désirez-vous qu'il soit Européen? lui dit-on. Faites-le enregistrer à votre nom. Désirez-vous qu'il soit Japonais? Faites-le enregistrer au nom de sa mère. » Son mariage ne comptait pas plus aux yeux des Japonais qu'aux yeux des Européens; et du moment qu'il ne voulait à aucun prix que sa femme sortît de la communauté japonaise et que son fils fût Anglais, il n'avait qu'à suivre ce dernier conseil. « Mais, répondait-il, tout s'arrangerait si je me faisais citoyen japonais, c'est-à-dire si je me faisais adopter par les parents de ma femme. — En effet, seulement, votre naturalisation vous enlèverait le bénéfice de votre qualité d'étranger. Les fonctionnaires étrangers sont payés au moins deux fois plus que les fonctionnaires indigènes. » Le Japon ne manifestait aucun désir de le recevoir comme fils adoptif; et fidèle à l'esprit de sa civilisation, que Lafcadio Hearn avait victorieusement opposée à la civilisation occidentale, il le prévint que les droits de citoyen japonais qu'on lui octroierait, — comme, à cette époque, le droit de voyager dans tout l'Empire sans passeport, — entraîneraient un certain nombre de pénibles obligations dont la première serait de s'accommoder du traitement des professeurs japonais. Se persuada-t-il que l'adoption lui ouvrirait

l'intimité de ce peuple? Mais aucune formalité juridique n'était capable de changer la couleur et la forme de son visage. Fut-il séduit par le paradoxe fantastique d'une adoption où aucun Européen ne l'avait précédé? Cédait-il à l'ambition secrète de son cœur d'avoir une vraie famille, légalement reconnue, dans une vraie patrie? Obéissait-il encore à son aversion de l'Occident, et ce dépouillement de sa nationalité n'était-il pas comme un suprême défi qu'il lui lançait? Il est possible que tous ces mobiles soient entrés dans sa décision.

Il la prit à Kobé. Fatigué de l'enseignement et de Kumamoto, il y était venu tâter du journalisme. Mais la vie de ce port ouvert lui était insupportable. Les voix européennes lui déchiraient les oreilles. Les Japonais, dont la politesse et la moralité s'étaient élimées au frottement des colons étrangers, lui paraissaient « plus vils que les apaches du Far West ». Les petits enfants japonais, héritiers d'une courtoisie millénaire, l'insultaient quand il pénétrait dans la vieille ville. Décidément le vieux Japon était bien mort. Alors à quoi bon écrire sur des choses qui ont cessé d'exister? L'étrange destinée de cet homme le conduisait ainsi à se faire naturaliser citoyen d'un pays qui était pour lui aussi enseveli dans la nuit des siècles que Ninive et Babylone. Il n'en persiste pas moins dans sa détestation de l'Occident. « J'espère voir, dira-t-il après la guerre sino-japonaise, un Orient uni et fortement allié contre notre cruelle civilisation occidentale... J'y

aurai un peu aidé comme professeur, comme écrivain, comme journaliste. »

Mais le journalisme lui pesait. Quelques amis, et surtout M. Basil Chamberlain, professeur de philologie japonaise à l'Université de Tokyo, s'employèrent à l'en retirer ; et le gouvernement japonais écouta leur requête avec bienveillance. Le succès des *Glimpses* en Amérique et en Angleterre avait éveillé son attention. Il contre-balançait heureusement celui de *Madame Chrysanthème*, dont la popularité vexait les Japonais et qu'ils ne nous ont jamais entièrement pardonné, faute d'avoir pris ce livre comme on doit le prendre. C'est une exquise fantaisie, où il n'y a pas un trait, pas une nuance qui ne soient exacts. Lafcadio Hearn m'avouait lui-même qu'il se sentait incapable d'atteindre « cette légère puissance de touche » ; et il ne perdait aucune occasion de témoigner son enthousiasme pour une œuvre qui révélait chez son auteur un système nerveux d'une incroyable sensibilité. Mais ce n'est qu'une fantaisie. Loti n'a pas eu la prétention de nous peindre le vrai Japon, et son esprit, qui se joue à la surface des choses, ne s'est point glissé dans les sinuosités de l'âme japonaise. Convenons d'ailleurs qu'au moment où les Japonais travaillaient à s'égaler aux nations européennes, il leur était dur qu'un livre de génie répandît à travers le monde l'image d'un peuple de Lilliputiens cocasses et simiesques. Au contraire, les ouvrages de Lafcadio Hearn nous montraient un peuple d'artistes religieux formés par leur religion aux

plus hautes vertus sociales. L'impression de mystère qui s'en dégageait nous préparait à toutes les surprises. Et son incomparable *Essai sur le sourire japonais* forçait notre admiration pour eux. Le gouvernement pensa qu'après avoir étudié le vieux Japon dans la vieille province d'Izumo, il se consacrerait désormais à l'étude du Japon moderne et révolutionnaire. Et il le nomma en 1896 professeur de littérature anglaise à l'Université impériale, avec des appointements d'étranger, de douze mille francs par an. Le gouvernement japonais comptait sans son hôte.

Le Japon de Tokyo, à demi européanisé, révolta Lafcadio Hearn comme la trahison d'un ami. Tout allait si rapidement dans ce pays si longtemps immobile que chaque jour enlevait à ce qu'il avait écrit un peu de sa fraîcheur et de sa vérité. Ses livres vieillissaient plus vite que lui : il le croyait du moins, et il en était inconsolable. Il ne pouvait feuilleter ses *Glimpses* sans crier de douleur. L'Occident, qu'il avait fui et renié, avait traversé les mers et le ressaisissait sous mille formes odieuses. D'ordinaire nous reprochons à nos naturalisés d'ignorer ou de dédaigner nos traditions et de ne pas comprendre que la France qui leur a fait l'honneur de les accepter au nombre de ses fils exige d'eux le respect de son passé. Mais voici un naturalisé d'un nouveau genre ! Il ne chérit que le passé de sa patrie d'adoption, et juste au moment où l'intérêt supérieur de cette patrie commande à ses citoyens de ne pas s'absorber dans la contemplation et le regret de

ce qui fut et de regarder résolument l'avenir.

Quand on rapproche de ses lettres de Tokyo le récit qu'il avait fait naguère de sa vie de professeur à Matsué et même à Kumamoto, on reste confondu de sa force d'illusion et de son ignorance des réalités. Il écrivait dans les *Glimpses* : « Au Japon, c'est l'élève qui, le plus souvent, expulse le maître. » Mais, comme il était en pleine ferveur d'enthousiasme, il ajoutait : « On a prétendu que les étudiants abusaient de ce pouvoir : ces allégations ont été émises par des résidents européens profondément imbus de l'impérieuse discipline britannique. » Aujourd'hui, il se plaint de leur humeur autoritaire et de leur insolence, et il les accuse de terroriser les professeurs étrangers. Je n'ai jamais entendu dire que les étudiants japonais eussent terrorisé d'autres professeurs que des professeurs « coulés ». Mais je sais, — et Lafcadio Hearn aurait dû le savoir encore mieux que moi, — qu'ils sont si fiers et si avantageux qu'aucun maître n'oserait leur assigner des places par ordre de mérite. Il serait impossible d'instituer dans leurs collèges notre système d'émulation. Pas un élève, fille ou garçon, n'accepterait d'être relégué à un rang inférieur. Je crois même que l'humiliation commencerait au second, qui se considérerait comme insulté par le premier. Ces jeunes bouddhistes font évidemment le plus grand cas des apparences. D'ailleurs, les étudiants de Tokyo ajoutent à ces défauts communs une indépendance d'allures souvent peu courtoise. Mais Lafcadio Hearn s'imagi-

nait ingénument qu'ils n'étaient ainsi qu'à son égard et parce qu'ils voyaient toujours en lui un étranger. Il demeurait attaché à l'illusion d'une intimité entre élèves et maîtres japonais dont il serait à jamais exclu. Et il se trompait. Cette intimité existait peut-être du temps que le maître était un *samuraï* et tenait son autorité de ses deux sabres et de son désintéressement. Mais aujourd'hui, le professeur n'a aucune familiarité avec ses élèves. Il doit être calme, froid, distant, ne point laisser deviner ce qui se passe en lui ; et sa réserve hautaine impose l'idée de sa supériorité. Faute de s'en être rendu compte, quelques professeurs étrangers ont été perdus dans l'opinion de leurs élèves par leur bonhomie, leurs gestes, leurs éclats de voix, leurs sautes d'humeur. La timidité naturelle de Lafcadio Hearn ne l'exposait pas à tomber dans ces travers : mais on sentait trop que c'était de la timidité. « Il faut, disait-il mélancoliquement, que je sois avec mes élèves désagréable et que je les tienne à distance. »

Il y réussissait beaucoup mieux avec ses collègues. Il les soupçonnait de le mépriser. Quelques-uns d'entre eux crachaient bruyamment sur son passage, des docteurs de Heidelberg et aussi des Japonais! Il subodore partout l'intrigue et la cabale. Les Européens lui semblent vivre dans une espèce de panique. On s'épie du coin de l'œil ; on se dit des riens « comme des gens qui attendent une catastrophe ou qui font du bruit pour éloigner les fantômes ». Une parole plus précise produit l'effet d'une explosion : le groupe des cau-

seurs se disperse épouvanté... Ses lettres rendent parfois le son troublant des *Rêveries d'un Promeneur solitaire*. On m'a montré dans le beau jardin de l'Université, autour du lac, le sentier ombragé d'arbres tordus et obstrué de pierres divines, où il faisait les cent pas entre deux cours, le front penché, l'œil défiant, toujours seul.

Cependant un de ses collègues avait trouvé grâce devant lui : le Français chargé du cours de littérature française. Et ce Français était un prêtre, c'est-à-dire pour Lafcadio Hearn, un jésuite, car un prêtre catholique ne peut être qu'un jésuite. En réalité, il n'y avait alors aucun jésuite au Japon, et le prêtre dont il s'agit, M. Émile Heck, est un Marianite du Collège de l'Étoile du Matin. Le jour où on les présenta l'un à l'autre, Lafcadio Hearn entrevit « une barbe qui lui parut énorme, majestueuse, noire comme l'enfer, un petit œil aigu et brillant, caressant et diabolique », et il bredouilla lamentablement, ayant eu de tout temps une peur sacrée des jésuites. M. Heck est un excellent homme, très intelligent et très cordial, et dont le bon rire ne recouvre pas les profondeurs d'infernale ironie que Lafcadio Hearn crut y distinguer.

Il m'a raconté l'origine de la sympathie que l'étrange solitaire avait conçue pour lui. Elle était venue simplement de ce que M. Heck considérait que les Japonais étaient un peuple religieux. Une pareille opinion d'un prêtre catholique renversait toutes ses idées. Il connaissait si mal cette religion qu'il avait sans cesse poursuivie à tra-

vers son éloge du bouddhisme ! S'il avait fréquenté nos missionnaires, il aurait été étonné de trouver chez la plupart d'entre eux un amour du Japon plus fort que le sien, parce qu'il est plus raisonnable, et une pénétration plus vive des âmes japonaises, parce que la lumière dont ils se servent n'est point exposée aux souffles capricieux de leur imagination, et que les impulsions de leur sensibilité ne risquent pas à chaque instant de fausser l'instrument d'analyse qu'une vieille expérience du cœur humain a mis entre leurs mains. Il aurait su encore que ce qu'ils craignent le plus, ce ne sont jamais les croyances, même les plus extravagantes où l'âme égarée satisfait naïvement son besoin d'expliquer les mystères de notre destinée, mais l'inhumaine et morne indifférence à ces mystères.

Ses rapides entretiens avec M. Heck le firent réfléchir : « Je commence à croire, écrivait-il, qu'une grande partie de l'éducation ecclésiastique, méchante et cruelle comme je l'imaginais autrefois, est fondée sur la meilleure expérience de l'homme dans la civilisation. » Et il s'aperçut un jour que les seuls collègues, dont le commerce ne lui déplaisait pas, quelle que fût leur nationalité, étaient catholiques. « N'est-ce pas, se demanda-t-il, le sentiment latin qui survit dans le catholicisme et qui humanise païennement tout ce qu'il touche ? » Et maintenant ce ne sont plus les pays des Tropiques qui l'attirent ni les îles sauvages, c'est la France, c'est l'Italie...

Sa situation, sa famille, sa gloire l'enchaînaient au Japon. *Shikata ga nai :* il n'y avait plus rien à

faire ! « J'essaie de rester dans l'atmosphère du vieux Japon. » Il essaya d'oublier les hommes au milieu des histoires de fantômes. Quand il revient à l'humanité, c'est à la pauvre humanité des campagnes et des faubourgs où les enfants chantent les chansons d'autrefois, où la vie pénible s'entoure, comme d'un halo, des plus douces superstitions bouddhiques. Dans sa solitude qui s'épaissit chaque jour, il se crée un cercle merveilleux de revenants, d'arbres-fées, d'apparitions, de réincarnations, d'ombres funèbres et de courtoisies spectrales.

Les seuls êtres réels qui y pénètrent sont les insectes que l'antique Orient a toujours associés aux fantômes et aux démons. Il est là, sa loupe à la main, arrêté sur un de ces petits êtres qui le remplissaient d'une admiration voisine de la terreur. Le fantastique, dont il a été l'infatigable pèlerin, il le tenait enfin sous son œil unique, que la curiosité dilatait encore ; il le possédait dans ces atomes, « dans leurs yeux aux myriades de facettes, dans leurs oreilles imperceptibles qui entendent mieux que les nôtres, dans leurs organes musicaux qui produisent des mélodies de fées, dans leurs pieds fantômes qui marchent sur les eaux, dans leurs lèvres qui sont des mains, dans leurs cornes qui sont des yeux, dans leurs langues qui sont des vrilles, dans leurs bouches multiples et diaboliques[1] ». Il nous peint ces monstres microscopiques avec un éclat qui fait

1. *Kottô*, traduction de Joseph de Smet. (*Mercure de France.*)

pâlir ses évocations d'anciennes *geisha*, et de déesses bouddhiques. A mesure que la matière qu'il traite s'amenuise, son art se rapproche de la perfection. Les pages que lui ont inspirées les insectes ont une grâce pathétique. Leur monde est pour lui un monde d'énigmes désespérantes, mais moins désespérantes que celle de sa destinée !

Il avait acheté, dans une cage minuscule, un de ces grillons que les Japonais appellent alouettes de l'herbe, et dont le chant donne aux citadins l'impression de la campagne et des nuits en plein air. Chaque soir cette âme infinitésimale s'éveillait, et toute la chambre vibrait d'une musique d'elfe. Mais la bonne oublia de renouveler la tranche d'aubergine dont vivait le petit musicien. Le trille s'éteignit. L'alouette mourut. Et cependant elle avait chanté jusqu'à la mort, une mort atroce, car elle avait dévoré ses propres pattes. Et Lafcadio Hearn s'écrie : « Peut-être après tout n'est-ce pas la pire des destinées pour qui a reçu le don fatal. Il est des grillons humains qui, pour continuer à chanter, dévorent leur propre cœur. »

Il se dévorait le cœur dans sa cage japonaise. Si du moins, comme les Stevenson et les Kipling, il avait pu s'élever au-dessus des circonstances ! S'il avait pu faire un roman, un simple petit roman qui lui survécût ! Mais il ignore tout de la réalité. « Je ne sais que mes sensations et mes livres. » Il demande à son ami, son seul ami américain, M. Mac Donald, de lui fournir des sujets d'histoires entre Européens et Japonais dans les ports ouverts, car il vit en dehors du monde, et le vrai Japon, il le

sent bien, « se cache d'un dangereux bavard comme Lafcadio Hearn ». Mais quel sujet Mac Donald aurait-il pu lui fournir qui valût son histoire ?

Les recueils d'essais et de légendes qu'il publiait régulièrement depuis qu'il était à Tokyo avaient désappointé les Japonais. Sa persistance à s'attarder dans les fantasmagories des âges périmés dissimulait mal une condamnation tacite de la société nouvelle. Cet étranger, devenu, au mépris du bon sens, un de leurs compatriotes, leur semblait plus réactionnaire que les *samuraï* du lendemain de la Restauration. Ils retrouvaient en lui un état d'esprit qui avait failli compromettre les progrès du Japon moderne. Et le malheur voulait qu'il fût écouté de l'Amérique, de l'Angleterre, du monde entier. Il aimait le Japon assurément, mais d'un amour qui ne s'adressait qu'aux choses d'autrefois. Il n'aimait du Japon que l'époque romantique des Tokugawa dont il avait contemplé le mirage rétrospectif dans un ancien milieu provincial.

— Que penseriez-vous, me disait un professeur de l'Université de Kyôto, d'un étranger qui n'admirerait chez vous que le Moyen âge ou la Renaissance ? Que penseraient les Anglais d'un étranger qui porterait le deuil d'Élisabeth et qui pleurerait sur la mort de Shakespeare ?

Et cet ancien élève de Lafcadio Hearn me disait encore :

— Son œuvre nous a fait du mal en ce sens que ceux qui l'ont lue et qui sont venus ensuite nous rendre visite ont été déçus et se sont écriés

que le Japon était fini. Ils parlent de notre décadence morale. Ils nous en veulent de ne pas avoir su adapter immédiatement ce que nous avons pris à l'Europe ou de ne pas être restés ce que nous étions avec nos drôleries. Ils n'ont aucune indulgence pour ce qui est, à nos yeux, une question de vie ou de mort. Notre tâche est ardue. Jamais peuple n'a été mis en demeure de résoudre en moins de temps de plus graves problèmes. Et, pendant que nous nous y évertuons, ces étrangers nous chantent aux oreilles : « Ah ! que vous étiez beaux et jolis autrefois ! Qu'avez-vous fait de vos deux sabres? » Mais s'ils avaient vécu dans ce fantastique autrefois, ils nous auraient accusés de barbarie. Lafcadio Hearn, qui n'était point *samuraï*, aurait couru le risque extraordinairement bizarre, non pas d'être abordé par un fantôme, mais d'être coupé en deux par un *samuraï* impatient d'essayer son sabre.

Cette opinion fut celle du gouvernement japonais. On aurait pu lui répondre ce que je répondis à mon interlocuteur :

— Que vous importent des jérémiades de touristes ? Vous avez affirmé votre force et prouvé votre puissance. Un jour viendra où vous serez heureux de retrouver dans la mémoire occidentale une image incomplète peut-être, mais harmonieuse et idéalisée, de votre antique civilisation. Ce seront les livres de Lafcadio Hearn qui l'y auront déposée. Craignez alors que, ce jour-là, on ne vous reproche d'avoir été ingrats envers un grand artiste qui avait ingénument abdiqué entre

vos mains le droit d'être défendu par l'ambassadeur de son ancienne patrie.

Personne ne parla ainsi au gouvernement japonais. La naturalisation de Lafcadio Hearn l'avait soustrait à la protection des Européens. Je crois cependant que le mécontentement causé par ses derniers livres n'aurait point suffi à provoquer les mesures qu'on prit à son égard. L'hostilité de ses collègues fut plus décisive. « Comment! disaient-ils, voici un homme qui s'est fait Japonais et qui touche un traitement d'Européen? Il a les mêmes privilèges que nous et n'est point soumis aux mêmes inconvénients? » Lafcadio Hearn se crut la victime d'une machination politico-religieuse. Il est possible que les pasteurs anglo-saxons aient intrigué contre lui. Mais l'argument de ses collègues et ennemis était sans réplique. L'Université ne le congédia point. Elle refusa seulement de lui accorder une année de congé avec traitement, comme il y avait droit en qualité d'Européen, et elle offrit à M. Koizumi un nouvel engagement aux conditions ordinaires des professeurs japonais. Il objecta qu'il avait besoin de gagner davantage : on lui répondit qu'étant Japonais, il devait se contenter de la vie japonaise. Ses étudiants, volontiers frondeurs, protestèrent. Il les apaisa et se retira très dignement, le cœur ulcéré. La chaire que le comte Okuma s'empressa de mettre à sa disposition dans son Université libre n'adoucit point son ressentiment. Sur ces entrefaites, l'Université américaine de Cornell, qui lui avait proposé une série de conférences, les

lui laissa pour compte. L'Occident et l'Orient semblaient s'appliquer d'un commun accord à le mortifier. L'année suivante, le 26 septembre 1904, il mourait subitement. On l'enterra dans un cimetière bouddhique désaffecté.

IV

Lisez maintenant son livre posthume et testamentaire, *Le Japon*, composé des conférences qu'il destinait à l'Université de Cornell; et songez à ses lettres intimes : tout le tragique intérieur de son existence vous apparaîtra. Il ne conviendra jamais qu'il a embelli l'ancienne civilisation japonaise, lui qui avoue à ses correspondants qu'il ne peut même plus supporter la vue de ses premiers ouvrages. Il demeure le prisonnier du songe qui lui valut la gloire. Et pourtant il ne saurait absolument se taire sur ses désenchantements. Mais que de peine il se donne, et que de petites erreurs il commet pour en attribuer la cause à des influences étrangères! De quelles précautions. dans « l'horrible Tokyo » où il écrit et où chaque jour la vie meurtrit son rêve, il entoure ses critiques ou plutôt ses craintes de l'avenir! Avec quelle éloquence il conjure ce Japon, qui lui est maintenant si dur, de résister au péril blanc dont le menacent aussi bien « la redoutable amitié de l'Angleterre que la terrible inimitié de la Russie », aussi bien la civilisation industrielle de l'Amérique que les religions de l'Europe! Il invoque

le témoignage de son cher et vénéré Spencer; il supplie le gouvernement de s'opposer autant que possible aux unions entre Européens et Japonaises et de continuer à exclure les fils d'étrangers, même naturalisés, des hauts postes de la bureaucratie, de l'armée et de la marine! Il dénonce l'effrayant danger qui menacerait le Japon, le jour où les politiciens autoriseraient ces étrangers à posséder des terres. Et je ne dis pas qu'il ait tort! Je ne dis pas que son livre ne soit plein de remarques justes et profondes. Nul mieux que lui n'a mis en évidence la contradiction du vieil état social où la liberté individuelle n'existait pas et de la nouvelle civilisation industrielle où elle devient une nécessité. « Le Japon, malgré des inégalités énormes, écrit-il, devra lutter contre des sociétés plus plastiques et plus puissantes, mais il lui faudra lutter aussi et beaucoup plus, contre la puissance de son passé fantomatique. » Mais alors, pourquoi s'est-il appliqué à rendre ce passé encore plus prestigieux et à en exagérer la beauté? D'ailleurs, jusqu'ici, les événements n'ont point confirmé son pessimisme. Et, d'un bout à l'autre de ce livre, revient la note décourageante que les Européens et les Japonais ne peuvent pas s'entendre. Cet homme, qui avait passé quatorze ans de sa vie à étudier l'âme japonaise et qui ne se flattait plus de la comprendre, aboutissait ainsi à la même conclusion qu'un certain nombre de résidents européens dont il abominait l'esprit superficiel.

Il n'y a point de pays où les membres des colo-

nies étrangères n'en disent autant des indigènes. Cela signifie qu'entre gens d'éducation et de nationalité différentes, les sujets de malentendus sont nombreux et qu'on n'arrive guère à se pénétrer complètement. L'homme n'est point chez lui partout dans l'humanité. Sa destinée est de vivre au milieu des siens, et ce n'est pas ce qu'elle a de plur dur. Quant à croire que les Japonais sont particulièrement inintelligibles et séparés de nous par des abîmes d'incompréhension fatale, cette idée ne me paraît pas seulement mauvaise à propager, elle me paraît fausse. Les plus belles histoires de Lafcadio Hearn la démentent, puisqu'elles émeuvent notre sympathie. Mais il se plaisait à élargir un mystère dont l'artiste jouissait et dont souffrait l'homme. Il aurait voulu que cette étrangeté, qui avait permis à son génie de donner toute sa mesure, lui fût comme une habitation confortable. L'exotisme peut fournir une carrière littéraire; il ne constitue le fond de la vie que lorsqu'il se présente sous la forme d'une tâche ardue, d'une mission, d'un dévouement, d'un sacrifice; et il s'appelle alors l'amour de l'humanité. Les missionnaires bouddhistes qui conquirent le Japon, et pour lesquels Lafcadio Hearn n'avait que de l'admiration, ne firent point d'exotisme. Nos missionnaires chrétiens, qu'il détestait, n'en font pas non plus. Ils ne recherchent point les images rares ou les sensations neuves; ils ne sont pas en quête d'un *frisson* nouveau; et ils savent trop l'énigme qu'est l'homme pour juger que l'énigme japonaise en soit une bien extraordinaire. Lafcadio Hearn, lui, jugea

les Japonais délicieux, tant qu'ils s'accordaient à sa vision fantastique. Dès qu'ils s'en écartèrent, plutôt que de reconnaître qu'il avait exagéré leur singularité, il préféra les déclarer incompréhensibles.

Il les avait trop aimés contre les Européens ; et il supprimait même dix siècles de leur histoire pour ne voir en eux qu'un peuple « dominé par l'altruisme au point de perdre ses aptitudes à la conquête et à la ruse ». Mais, lorsqu'il eut à souffrir du caractère que leur avait forgé leur vieille féodalité, il les accusa tout bas de dégénérer et il accusa tout haut la civilisation occidentale de les pervertir. Je doute qu'il les ait aimés pour eux-mêmes. « On se sent mal à l'aise, écrivait-il à un ami, dans la compagnie d'un Japonais cultivé, quand on y reste plus d'une heure. Le charme des formalités passé, l'homme devient de glace, s'éloigne de vous, se perd au loin. » Et il se réfugiait parmi les humbles, les paysans, les artisans, les pêcheurs, non pas, comme il le croyait, qu'ils fussent plus Japonais, mais parce qu'ils étaient plus près de la nature, plus simples, et qu'ils excitaient davantage sa fantaisie. Le Japonais cultivé est plus profondément Japonais que l'homme des rizières qui ressemble, sauf dans ses petites superstitions, à tous les paysans du monde. Mais le Japonais cultivé se prêtait moins à son idéalisation et lui faisait trop sentir sa qualité d'étranger.

Et le Japon comprenait aussi qu'il n'était pour son fils adoptif qu'une matière d'art. C'est précisément ce que le Japon ne veut pas être. Nul pays

ne s'enorgueillit plus de son passé ; mais il n'admet pas qu'on l'exalte aux dépens de son présent. Il lui déplaît qu'un étranger s'inquiète du relâchement de ses traditions. Ce relâchement n'existe d'ailleurs que dans l'imagination de ceux qui refont son histoire à leur guise et qui considèrent que les traditions d'un peuple sont des formes fixes et non des formes plastiques. Lafcadio Hearn a bien montré, et en plus d'un endroit, la souplesse des traditions japonaises. Mais l'idée générale de ses ouvrages n'en est pas moins que le Japon merveilleux est mort. Le Japon vivant s'estime encore plus merveilleux ; et il a peu de goût pour la chanson des fossoyeurs. « A quoi bon pleurer, dit un de ses proverbes, sur des ruines que recouvre une moisson abondante ? » Sa rudesse à l'égard de Lafcadio Hearn est très significative de son nouvel état d'esprit. Vingt ans auparavant, l'Université l'eût gardé jusqu'à sa mort, et eût peut-être élevé un petit temple à l'Esprit de cette alouette de l'herbe occidentale, dont le chant pur fera si longtemps vibrer les âmes. Aujourd'hui, le Japon n'a plus besoin qu'on intéresse le public étranger par des évocations romantiques de son époque féodale et n'est plus d'âge à recevoir les conseils des philosophes ou des pédagogues européens. Il faut en prendre son parti.

QUATRIÈME PARTIE

DE TOKYO A SÉOUL

CHAPITRE PREMIER

L'UNANIMITÉ JAPONAISE

Au printemps 1914, le peuple japonais n'avait pas encore perdu l'habitude d'être pauvre. S'il ne l'était pas plus qu'il y a quinze ans, il se plaignait davantage. Depuis la guerre russe, tout avait doublé et même triplé de valeur. Et il en accusait son gouvernement. Il avait fait pendant l'hiver beaucoup de politique. Il n'estimait pas plus ses députés qu'au temps où je l'avais connu et où les propriétaires de Tokyo refusaient souvent de louer leurs maisons à ces parasites éphémères et suspects. Mais il n'en était pas moins fier de les avoir, et il espérait que son Parlement le débarrasserait du gouvernement des clans que la Restauration impériale avait portés et maintenus constamment au pouvoir. Il aspirait au gouvernement des partis sans bien savoir ce que ces partis pourraient repré-

senter. Le scandale des pots de vin, que les corrupteurs allemands avaient déchaîné, lui avait fourni l'occasion de manifester bruyamment son aversion pour les dernières survivances de son ancienne féodalité. Il s'était offert des journées d'émeutes, d'où les clans étaient sortis, sinon ruinés, du moins très affaiblis. Mais, lorsque les cerisiers fleurirent, le peuple japonais s'était calmé. J'assistai à l'épilogue de cette tumultueuse affaire. L'Allemand et ses complices essayaient vainement de se débarbouiller dans leur mare sous les yeux des juges et au milieu de l'indifférence générale.

La vie était redevenue aussi tranquille que jadis. Une vie pauvre, mais imprévoyante, et où l'on trouve toujours assez d'argent pour s'amuser. Il n'y a pas de quartier si misérable dont les petits enfants ne tirent un *sen* de leur ceinture lorsque passe le marchand de friandises. Une vie douce, bien qu'elle recouvre de la dureté et de la brutalité ; mais elle n'est vraiment brutale et dure que dans les rapports d'homme à femme ; et toute sa douceur s'étend sur les relations sociales. Je connais un vieux missionnaire qui était resté vingt ans sans revenir en France. Il y revint, et, pendant son séjour, il ne cessait de répéter : « Comme vous êtes âpres ici ! Comme vous faites tous sonner haut ce qui vous est dû ! Comme vous y tenez ! » L'Amérique qu'il traversa en retournant au Japon l'épouvanta. Il ne respira que rentré dans son quartier de Tokyo au milieu de ces païens qui lui avaient pourtant rendu sa tâche si ingrate, mais qui n'avaient pas toujours le mot de droits à la bouche et qui ne

s'envoyaient jamais l'huissier. Là, le locataire devait à son propriétaire ; le petit artisan à son marchand de riz ; le petit marchand de riz au marchand en gros. Cependant, personne n'était chassé de son taudis ; personne ne mourait de faim. Le créancier ne voyait autour de lui que des yeux qui lui disaient que ce serait mal de poursuivre. Il ne s'étonnait ni ne se fâchait de rencontrer son débiteur dans les lieux de plaisir. N'avait-il pas, lui aussi, ses créanciers? Et ne fallait-il pas admettre une sorte de prescription courtoise pour les dettes? Il n'est pas extraordinaire qu'au bout de deux ou trois ans, un débiteur extrêmement poli vous glisse en douceur qu'il croirait manquer gravement à l'amitié s'il vous reparlait de la somme que vous lui avez prêtée. *Shikata ga nai* : il n'y a rien à faire. C'est le *Nitchevo* des Russes, moins cordial, car au Japon les bonnes manières remplacent la cordialité. Mais il vaut mieux qu'on s'aime moins et qu'on se supporte davantage. J'entends des Européens qui s'affligent un peu comiquement que les Japonais s'appliquent trop à leur ressembler et aussi des Japonais qui le déplorent en souriant et en hochant la tête. Le comte Okuma, lorsque j'eus l'honneur de le revoir, se plaignit du contraste entre les progrès matériels du Japon et le fléchissement de la morale publique. Cependant, je ne constate aucun changement dans ce qu'on me raconte et dans ce que je peux saisir de la vie des gens dont l'intimité est ouverte à tous les regards et à tous les vents. Au printemps 1914, le peuple japonais vivait comme à la fin du XIX[e] siècle.

Le fléchissement moral est peut-être plus sensible à mesure qu'on s'élève dans la société. Encore faut-il bien se garder de prendre pour des vices nouveaux ce qui n'est que la forme nouvelle de vices invétérés. J'avais été très frappé de voir jadis avec quelle rapidité les vieilles tendances anarchiques du peuple japonais, si longtemps engourdies sous le gouvernement shogunal, se ranimaient dans les veines de son jeune parlementarisme. Les victoires sur les champs de bataille de la Mandchourie les ont fait retomber en langueur. L'anarchie ne menace que les peuples vaincus. C'est ce qui nous explique que dans un pays en guerre les ennemis de l'ordre social, sans aller jusqu'à souhaiter positivement la défaite, ne désirent pas la victoire. Le Japon n'a jamais eu à lutter contre ces ennemis-là. Les émeutes de Tokyo ont prouvé de quelle violence la foule japonaise était capable. Mais, uniquement provoquées par la vénalité de certains milieux politiques, elles n'avaient aucun caractère révolutionnaire, et elles étaient peu de chose à côté des insurrections d'autrefois.

Quant à la vénalité, ceux-là seuls, qui ne connaissent de l'ancien Japon que ses décors romantiques, ignorent qu'elle a sévi de tout temps et que les grands samuraï des daïmiates ou de la cour du Shogun mordaient souvent à la grappe d'un aussi bel appétit que les fonctionnaires les plus compromis des ministères modernes. Seulement, le peuple se taisait, et les enfants ne les poursuivaient pas dans les rues comme ils le faisaient hier, quand ils les voyaient passer en voiture et qu'ils leur

criaient : *Pots de vin volants!* Assurément, le pouvoir de l'argent a grandi sur les ruines de la société féodale comme en France sur celles de l'ancien régime. Mais l'institution monarchique et tout ce qui subsiste encore du respect des vieilles hiérarchies l'ont peut-être plus limité que chez nous. Bien que le développement de l'industrie ait été prodigieux, — songez qu'en 1878 le commerce extérieur, exportation et importation, n'atteignait pas cent cinquante millions de francs et qu'en 1913, il dépassait trois milliards, — on ne peut pas encore parler de ploutocratie japonaise ni de socialisme japonais.

J'avoue que, sur la question du socialisme, mes prévisions se sont trompées. Dès 1890, les idées de l'Allemand Karl Marx avaient pénétré au Japon. En 1897, des *trade-unions* s'étaient déjà formées, et les ouvriers de la *Nippon Railway* avaient inauguré les grèves pour obtenir le relèvement des salaires. Je pensais que, dans sa hâte presque vertigineuse à rattraper l'Europe, le Japon éprouverait bientôt les mêmes difficultés intérieures que nous et devrait résoudre les mêmes conflits. J'étais d'autant plus porté à le croire que sa grande industrie m'avait laissé d'effrayantes images de la misère humaine et que, s'il y avait un pays où la condition des prolétaires justifiât toutes les revendications socialistes, c'était bien celui dont je voyais les manufactures et les usines peuplées de femmes débilitées et d'enfants épuisés par l'insomnie. Mais j'avais compté sans la rigueur du gouvernement qui a coupé court aux propagandes, et surtout

sans l'impossibilité de s'organiser où leur pauvreté, leur paresse, leur résignation orientale et leur humeur nomade maintiennent les ouvriers japonais.

On retrouve au Japon les mêmes abus qu'autrefois, les mêmes qu'en Europe au commencement du XIXe siècle, et encore aggravés : journées de douze, treize, quatorze et quinze heures ; salaires dérisoires malgré les augmentations successives, puisque seuls les maçons et les couvreurs en tuiles arrivent à gagner un yen (2 fr. 50) par jour et qu'on a calculé que l'ouvrier le plus économe pouvait à peine économiser deux francs par mois ; travail de nuit pour les femmes et pour les enfants, et pour des enfants de dix ans ! une immoralité profonde, et tous les ravages de la phtisie et de la tuberculose. La loi promulguée en 1911, qui fixe à douze heures la journée ouvrière et qui défend d'embaucher des enfants au-dessous de douze ans, cette loi qui détermine la responsabilité des patrons, a rencontré une telle hostilité chez les chefs d'industrie et une telle indifférence chez les ouvriers qu'on a décrété que ses principales dispositions, et les plus humaines, ne seraient applicables que quinze ans après sa mise en vigueur.

Mais, il faut bien le dire, ce mal inconnu des âges précédents ne s'attaque qu'à une très petite partie du corps social, et l'accroissement continuel de la race en rend les effets presque insensibles. Les neuf cent mille ouvriers du Japon, dont plus de cinq cent mille sont des femmes, se sentent comme perdus au milieu d'une population qui s'élève à cinquante-deux millions. Et de tous ces

ouvriers, combien y en a-t-il qui restent ouvriers dans le même établissement et dans la même industrie ? Les enquêtes établissent que les patrons ne les gardent en moyenne qu'un an et demi ou deux. C'est un perpétuel va-et-vient qui ne permettrait à aucune de leurs associations de résister, si même ces associations n'étaient point illégales. Les corporations patronales, les seules que la loi reconnaisse, n'ont devant elles que des nuages errants de poussière d'hommes. Aussi les grèves minières qui, depuis 1907, nécessitèrent à plusieurs reprises l'intervention de la troupe et qui s'accompagnèrent de pillages, d'incendies, de bombes et de dynamite, ont-elles toujours été rapidement vaincues et sans profit pour la cause du prolétariat. On découvrit en 1910 un complot contre la vie de l'Empereur où une trentaine de socialistes furent impliqués. Les Japonais qui m'en parlèrent prétendaient que la police en avait exagéré l'importance et que, devant le nombre des condamnations à mort, l'opinion publique en avait jugé la répression excessive.

La vérité est que le socialisme n'a fait aucun progrès apparent au Japon. Le drapeau rouge promené en 1907 dans les rues de Tokyo n'a pas eu plus de succès que les bannières de l'Armée du Salut qui s'y déployèrent la même année sous la conduite du général Booth, fraîchement débarqué à Yokohama. Mais il est à craindre que la sévérité impitoyable de la police et que l'inhumanité des industriels, — qui, d'ailleurs, ne sont pas beaucoup plus inhumains que les anciens samuraï à l'égard des gens du peuple, — ne suscitent de temps en temps chez

les travailleurs les plus pressurés des explosions de nihilisme.

Si tant d'usines et presque toutes les filatures ne recrutaient la majeure partie de leur personnel parmi les femmes et les enfants, ces explosions se seraient déjà produites, car l'ouvrier japonais, apathique et irascible, a de longues passivités entrecoupées de fureurs malaises. Son travail ne l'attache ni ne l'intéresse, sauf quand le patriotisme le lui commande. Il n'y apporte pas ce désir du bien qu'on admire dans l'œuvre des petits artisans, qui ne dépendent que d'eux-mêmes. Mais il manifeste envers ses patrons une susceptibilité analogue à celle des élèves et des étudiants envers leurs maîtres. Il vous quitte à la première observation qui blesse son amour-propre. Il accepte plus volontiers le salaire insuffisant que le reproche mérité.

Comme je visitais, la veille d'une fête, une grande institution, la directrice me fit remarquer un ouvrier chargé de pavoiser la salle que nous traversions. Il y était déjà depuis plus d'une heure, et n'avait suspendu qu'une seule guirlande. Cependant la besogne pressait. Elle s'approcha et lui dit en souriant : « Votre adresse est vraiment merveilleuse ; et vous allez très vite. Mais si vous alliez encore un peu plus vite (bien que cela me paraisse impossible), nous vous en serions extrêmement reconnaissants. » L'homme se cassa en deux, et sa figure renfrognée s'éclaira du plus aimable sourire : « Maintenant, me dit-elle, il y a des chances pour qu'il termine sa tâche avant la nuit. Si je m'étais étonnée de sa fainéantise, il m'aurait plantée là. » Elle avait

raison : il l'eût fait par une sorte d'orgueil atavique dont les mœurs ont toujours tenu compte et qu'en dehors des cadres administratifs et militaires, l'esprit moderne et la liberté politique ont encore renforcé.

Il serait très paradoxal de soutenir que les idées européennes n'ont pas modifié l'âme japonaise. Mais chaque jour me persuade que leur influence a été plus extérieure qu'intime et s'est plus exercée dans le domaine des affaires que dans celui des sentiments. Je m'aperçois qu'on ne les accueille plus sans discernement, qu'on ne les traite plus comme des hôtesses royales. On leur mesure la place et on les soumet au régime du pays. Je m'aperçois aussi qu'elles n'ont point commis tous les dégâts dont on les croyait susceptibles, ni accompli tout le bien qu'on en espérait. Elles ont laissé à peu près intacte l'organisation de la famille. Les enfants ne se sont point affranchis d'une obéissance filiale qui est poussée très loin. Les cas d'émancipation qu'on vous cite ne sont rien auprès des innombrables exemples d'une soumission exagérée en ce sens qu'elle n'est ni raisonnable ni sentimentale, mais seulement imposée par la tradition. On continue d'admirer ce modèle des fils qui, sur le point de sortir et ne voulant contrarier ni son père convaincu qu'il allait pleuvoir ni sa mère persuadée qu'il ferait beau, chaussa son pied gauche d'un socque de pluie et son pied droit d'une sandale de temps sec. A vrai dire, il ne satisfaisait ni l'un ni l'autre, mais il se montrait respectueux de l'un et de l'autre. Comme cette obéissance filiale, qui ne

se fonde ni sur la raison ni sur l'affection, est un héritage des siècles, les théories et les coutumes européennes mettront très longtemps à l'ébranler. D'ailleurs, les parents japonais sont si indulgents que souvent les ordres qu'ils donnent à leurs enfants ne sont que la forme impérative de leur empressement à les contenter.

Il n'y a guère qu'un point où ils soient intransigeants, c'est le mariage. On ne reconnaît pas à la fille le droit de choisir son mari ; on ne le reconnaît pas plus à la jeune femme divorcée ou répudiée qui est rentrée dans sa famille et que sa famille est impatiente de repasser à un nouveau maître. Le féminisme est resté aussi stationnaire que le socialisme. Sa manifestation la plus importante jusqu'ici a été de pétitionner près du premier ministre pour que le jour de naissance de l'Impératrice fût fêté comme celui de l'Empereur. Le luxe féminin a augmenté, et le nombre des bijoux, mais plutôt dans la classe moyenne que dans la haute société où la discrétion est toujours de rigueur et qui se sent surveillée. Après la guerre, la femme et la fille de l'amiral Togo avaient acheté des robes qu'un grand magasin vendait enrichies de perles et d'une poussière de diamants : les journaux leur rappelèrent rudement la simplicité du héros.

Il semble pourtant que les jeunes filles aient acquis plus d'indépendance ou du moins que leur allure soit plus libre, plus dégagée. Les écolières et les étudiantes ont adopté les bottines européennes qui changent presque complètement leur façon de se tenir et de marcher. Elles posent délibérément

le pied sur la terre et n'ont plus la démarche un peu cagneuse des *geta* que l'on traîne. Elles ont abandonné les amples manches du kimono et la large ceinture, l'*obi*, dont le nœud en forme de coussin voûtait leur dos. Leur kimono a maintenant les manches serrées aux poignets; et elles portent le *hakama* des hommes, ce pantalon de soie pareil à une jupe, qu'elles ont transformé en une véritable jupe fendue sur les côtés et retenue par une étroite ceinture. Ce costume féminin légèrement viril, et que la chaussure européanise, est un des plus gracieux qu'on puisse imaginer.

A l'École normale supérieure des filles, j'ai assisté aux leçons de gymnastique, les seules, en somme, où il soit difficile de faire illusion. J'ai vu ces jeunes filles, tout en gris et la culotte bouffante, plier les jarrets, se redresser, courir, sauter par-dessus les barres fixes. Ces exercices leur donneront infailliblement une tout autre élégance que l'élégance traditionnelle. Mais l'esprit suivra-t-il le corps? Se libérera-t-il, comme lui, des anciennes contraintes et des anciens agenouillements? Il y faudra peut-être des siècles. Parmi les quelques milliers d'étudiantes, les quelques douzaines d'affranchies ou de rebelles ne persuaderont pas aisément aux hommes qu'elles sont leurs égales, car ils estiment presque tous que le culte de la femme, tel qu'on le pratique en Europe, contribue à énerver les vertus militaires. Elles ne le persuaderont pas même à leurs autres sœurs. La femme japonaise demeure convaincue de son infériorité. Je tiens d'un Européen, qui a vécu très longtemps

dans le milieu de la petite bourgeoisie et des artisans, qu'au moment de la catastrophe du *Titanic* les Japonaises n'admirèrent aucunement que des hommes se fussent sacrifiés au salut des femmes et des enfants : « Comment, disaient-elles, ne sauverait-on pas d'abord les hommes dont la vie importe bien davantage à l'État ? »

Mais ce que j'ai cru remarquer chez de jeunes Japonais, plus curieux des idées occidentales qu'ils ne le seront lorsqu'ils auront été embrigadés dans les fonctions administratives et que l'âge et les honneurs les auront durcis, c'est une inquiétude toute nouvelle de ce que nous appelions naguère « l'éternel féminin » Ils commencent à se demander ce qui se passe dans le cœur de cette subalterne toujours silencieuse que le mariage attache aux pas de l'homme. Qu'il ordonne, critique, menace, gronde : elle se tait. Elle se tait par obéissance, par amour, par dépit, par crainte, par colère : son silence énigmatique signifie tout ce que l'on veut. Elle supporte sans rien dire les injures et quelquefois même les coups. Si malheureuse qu'elle soit, elle ne s'adresse jamais aux lois, elle ne réclame jamais le divorce. Ce n'est point la législation moderne, ce sont les anciennes coutumes qui règlent sa conduite. Mais que pense-t-elle ? Quelle est sa vie intérieure ? Le jeune homme qui me parlait dans ce sens, un soir que nous avions dîné ensemble, n'aurait certainement pas parlé ainsi devant d'autres Japonais. Il s'exprimait très aisément dans notre langue, bien qu'il n'eût pas encore quitté le Japon ; il connaissait notre

littérature ; et, par son intelligence comme par sa franchise, il me paraissait très au-dessus de la moyenne. Son appréhension de la femme, la curiosité psychologique qu'elle éveillait en lui, son secret désir de trouver en elle une vraie compagne, ne sont peut-être pas aussi exceptionnels qu'il l'était lui-même, car il les avait soupçonnés chez quelques-uns de ses camarades qui auraient rougi d'en faire l'aveu.

Mais ce ne sont là que des anticipations d'un avenir sans doute assez lointain. Pas plus que deux ou trois socialistes, qui se présentent aux élections et qui d'ailleurs sont battus, ne constituent un parti et n'actionnent la politique sociale de l'Empire, un petit groupe de femmes émancipées et de jeunes gens ouverts à des sentiments nouveaux ne transforment la société. Je ne veux pas dire que ces ferments ne la travaillent pas. Je constate seulement que, depuis une quinzaine d'années, l'évolution morale du Japon a été beaucoup plus lente et, tout compte fait, beaucoup plus sage. Progressistes et conservateurs ne luttent que pour la forme. Les premiers fouettent leur cheval, mais ils ont mis des freins à leurs roues ; les autres ne mettent pas les freins, mais ils ne fouettent pas la bête. Les plus audacieux en théories se conduisent dans leur vie privée comme de vieux Japonais. Les plus rétifs aux influences étrangères ne craignent pas d'en prendre ce qui leur semble utile à l'intérêt du pays. Et quels que soient les changements qui vont s'accomplissant dans les esprits et les mœurs, l'étranger les perçoit d'au-

tant moins qu'il est plus impressionné de l'unanimité avec laquelle tout le Japon s'applique à réaliser ses ambitions nationales.

L'unanimité ! Je ne pense pas que jamais peuple en ait donné plus fortement la sensation. Il y avait à ce moment, au grand parc d'Ueno, une Exposition exclusivement japonaise, dont la mort de l'Impératrice douairière avait compromis le succès. On y perdait beaucoup d'argent, ceux qui en avaient presque autant que ceux qui n'en avaient pas. C'était une Exposition malheureuse. et pourtant charmante.

Pavillons, galeries, musées, restaurants, théâtres, tout y était calqué sur le plan des Expositions européennes. Mais on ne remarquait plus cette imitation tant elle paraissait naturelle. Des étrangers qui n'auraient rien su du Japon y auraient plus appris en une semaine que jadis pendant un séjour de six mois à Tokyo ou à Yokohama. On leur eût enseigné le folklore en leur expliquant les réclames qui, presque toutes, utilisaient les vieilles légendes. Ils auraient passé en revue les héroïnes de l'histoire et les divinités populaires devant les vitrines des parfumeurs où des poupées artistiques les figuraient : la dernière en date, la comtesse Nogi, y paraissait en deuil de l'Empereur, avec de larges pantalons jaunes et des voiles noirs. La galerie des modes et ses personnages de cire les auraient initiés non seulement à la toilette féminine, mais aux usages du monde. Ils auraient pénétré dans l'intimité infranchissable des familles de la haute société, le jour d'un mariage. Ils auraient vu les

petites tables où sont posés le plat de carpes traditionnel, le riz, le sapin, le bambou et les statuettes de la Baucis et du Philémon japonais. L'Intermédiaire, sans laquelle aucun mariage ne peut se conclure, apporte, en les tenant à la hauteur de ses yeux, le plateau de laque et les coupes nuptiales ; et la mariée, le front ceint d'un bandeau blanc, s'avance sous ses quatre robes de soie blanche brochée d'argent et d'or. Les quatre robes valent environ douze cent cinquante francs. La mode européenne a suspendu au cou de la jeune femme un collier d'or et glissé un portefeuille dans sa ceinture.

Plus loin, les promeneurs admiraient un pavillon mis en vente pour la bagatelle de cinquante mille francs. Il était tout en bois de mûrier et d'un mûrier qui avait au moins huit cents ans d'existence. On y montait par deux marches, deux pierres non taillées, étrangement belles. Sa véranda était spacieuse ; ses murs délicatement ajourés ; ses nattes, fines et claires ; et le *tokonoma*, la petite alcôve surélevée d'un pied et réservée aux objets d'art, avait une pureté de lignes et une richesse de veines incomparables. Ce pavillon reproduisait exactement le style de la période de Nara. Dès le VIIIe siècle, la maison japonaise avait atteint la perfection. Mais, en fait de meubles, elle ne connaissait que des tables minuscules, de petites commodes, des coussins, des matelas. Lorsque le mobilier européen arriva, on dut pour le recevoir recourir à l'architecture européenne. Il opprimait les chambres japonaises. On est enfin parvenu à

tout concilier. J'en ai trouvé un exemple exposé au Pavillon de Formose, parce que les meubles étaient faits d'une des plus belles essences de cette île. La chambre avait été élargie ; son plafond exhaussé ; le *tokonoma* s'élevait à hauteur d'appui ; les nattes plus minces étaient tendues comme un tapis, et les pieds de nos lourdes tables ne les creusaient plus. Simples détails, mais très caractéristiques. Et j'en pourrais citer bien d'autres !

Plus loin encore, c'étaient des instruments agricoles et des machineries modernes fabriqués au Japon, dont un spécialiste européen me faisait observer l'adaptation ingénieuse aux besoins du pays. On sentait partout l'effort unanime d'un peuple qui veut s'affranchir des produits de la main-d'œuvre étrangère et sauvegarder l'originalité de sa vieille civilisation dans les nouveaux cadres qu'il lui a imposés. Vitrines européennes et modes japonaises ; chambre japonaise assez large et assez haute pour hospitaliser des meubles européens ; outils d'Europe rendus plus maniables aux travailleurs du Japon ; et, à côté des derniers perfectionnements de la science, la vie japonaise d'il y a mille ans, si naturelle et si raffinée qu'elle n'a rien d'archaïque : tel est le souvenir que m'ont laissé cette Exposition et la nouvelle société japonaise.

CHAPITRE II

L'ÉTERNEL JAPON

Cette même impression d'unanimité, je l'ai eue dans mes voyages à l'intérieur. J'admirai ce peuple bien gouverné et ces gens qui savent se gouverner eux-mêmes. Dans les gares la foule ne fait aucun bruit. Les trains arrivent et repartent à l'heure exacte sur les grandes lignes comme sur les lignes les moins fréquentées. L'Européen a cessé d'être un objet de curiosité. On ne l'interroge plus ; on ne cherche plus à savoir d'où il vient, où il va, ni pourquoi il y va. Il semble même qu'on ait peur de lui manifester un intérêt qu'il pourrait prendre pour un aveu d'infériorité. Cependant, là où je suis allé, à Matsué, par exemple, sur la côte occidentale, on ne rencontre guère d'étrangers. Lorsque j'en revins, je fus obligé de m'arrêter à la pointe du jour dans une petite station et d'y attendre pendant une heure le train de Kyôto. Je sortis de la gare, et je me dirigeai vers une maison de thé, encore ou déjà éclairée. Des femmes circulaient au milieu d'hommes endormis dont quelques-uns se réveillèrent. On me

servit ce que je demandai, et personne ne fit attention à moi. Il n'en était pas de même jadis, où mon entrée dans une auberge réunissait toute la maisonnée, y provoquait d'intarissables commentaires. Le peuple japonais a toujours l'air d'obéir à un mot d'ordre. Autrefois il agissait comme si on lui avait dit : « Regardez bien les étrangers : voyez comme ils sont faits ; tâchez d'imiter ce qu'ils ont de bon et de surprendre leurs faiblesses. » Maintenant il se comporte comme si on lui disait : « Vous n'avez plus rien à apprendre d'eux : laissez-les vous regarder ; et que leur présence ne vous dérange pas. »

C'est le seul changement que je constatai à mesure que je m'éloignais de Tokyo et que je descendais à travers le Japon central si pittoresque et si paisible. Derrière la façade de la nouvelle civilisation, je retrouvai les mêmes plaisirs, le même sentiment artistique, le même tour d'imagination, le même goût des riens ingénieux qu'autrefois. Et tout cela dans une nature ravissante : des flots où s'allongent et se rengorgent des îles sombres et nacrées ; des vallons lumineux comme des coquillages de mer ; des lacs si transparents que le nuage se mire dans leur lit de sable et y caresse les grandes herbes penchées ; sur les hauteurs, des cimetières pétillant de gaieté ; et parfois, mais rarement, — car la Révolution n'en a guère laissé debout, — un de ces châteaux forts aux tourelles blanches, aux cascades de toits fantasques, qui s'élancent d'un soubassement de rocs, hardis, pimpants, aussi fragiles que des architectures de rêve ..



Kyôto est restée la ville, la grande ville d'une laideur ensorcelante au pied de ses collines et de ses forêts dont les belles eaux du lac Biwa entretiennent la verdure par les plus brûlants étés. Et l'été de 1914 en était un! Ses habitants ont toujours la même élégance un peu lasse, la même indulgence à l'égard de la vie, la même absence d'enthousiasme pour les questions qui agitent les gens de Tokyo. Pendant la guerre russe comme pendant la guerre chinoise, ils étaient de tous les Japonais ceux qui en accueillaient les nouvelles et les victoires avec le plus de tranquillité. On ne s'étonne de rien dans cette ville des dieux.

Elle a très peu sacrifié au goût de la bâtisse européenne. Quelques banques et quelques magasins dans des rues, que les lignes de tramway ont forcé d'élargir, représentent médiocrement notre architecture, avec deux grands hôtels où le service est aussi exécrable que celui des auberges et des vieilles hôtelleries est excellent. Le domestique japonais répugne à servir l'Européen, surtout l'Européen de passage, qui n'a ni la politesse ni le prestige nécessaires pour stimuler son indolence.

Chaque soir ramène au centre de la ville une fête qui remplit ses rues du pétillement doré des étalages et du tintamarre des cinémas et des théâtres. Près des parades de foire éclatantes de lumière, les petites chapelles allument dans la pénombre leur lampe ou leur lumignon. Sur les

bords de la rivière si souvent desséchée. et qu'un orage récent avait transformée en un cours d'eau presque torrentiel, les balcons et les terrasses des restaurants regorgeaient d'une foule bariolée dont les milliers d'éventails palpitaient dans l'air tiède.

Mais voulez-vous avoir une sensation du vieux Japon? Tournez le dos à ces restaurants illuminés et à ces dédales de boutiques où les colifichets, que les femmes se mettent dans les cheveux, étincellent comme nos accessoires de cotillon. Regardez cette longue, longue rue étroite et rectiligne aux maisons basses, toutes pareilles. Sous chaque auvent un globe électrique, au lieu de l'ancienne lanterne, éclaire des treillages de bois et une entrée où pend jusqu'à terre un rideau formé de trois bandes d'étoffe noire. Lorsque la brise les soulève, on aperçoit de petites chambres claires comme des plateaux dorés, un jardin au bord de la rivière et des gens à demi nus qui font frire du poisson. Il en sort des servantes affairées et quelquefois une jeune dame très peinte, en vêtements de soie sombre, que suit une duègne très grave. L'indéfinissable odeur de la sauce à la fois fade et piquante qu'on nomme *choyu* et un léger parfum de musc se mêlent à l'air qu'on respire dans cette rue du silence habitée par des danseuses. Elle est telle qu'elle a toujours été. Toute la poésie de la vie romanesque japonaise y est enclose. Ce sont là les sombres colombiers de ses Grâces et de ses Ris. Quand on l'a vue, l'image en demeure associée à tous les airs de shamisen

qu'on a entendus, à tout le romantisme amoureux du théâtre populaire. Tant que l'étranger n'en a pas senti le charme, il n'a pas compris ce qu'est l'âme de volupté grêle et raffinée de l'Extrême-Orient.

Et voulez-vous une autre sensation aussi forte? Voici dans un des quartiers les plus misérables, au milieu d'une cour brûlante, un temple magnifique. Toute l'ombre, chassée par le soleil, semble y refluer et se fond en douceur moelleuse avec la splendeur des laques d'or. La lampe allumée devant l'autel symbolise l'illumination bouddhique qui dissipe les ténèbres de nos illusions. Le temple est vide; mais, sur un des côtés, un bonze, qui a peut-être cent ans, est accroupi comme un Bouddha, les jambes nues et tout le corps immobile, sauf la main qui tient l'éventail et qui l'agite pour chasser les mouches.

Une rue de danseuses; un vieux prêtre qui s'évente; des collines où, à chaque pas, le sanctuaire d'un temple vermoulu brille comme un rayon de miel au creux d'un arbre mort : voilà l'éternel Kyôto. Ses plaisirs et ses innombrables dieux en font une des grandes cités de l'Extrême-Orient et du monde.

*
* *

Les Japonais n'ont pas notre notion du temps. Leur habitude de compter par *nengô*, c'est-à-dire par règne d'empereur, chaque règne formant une ère, fractionne le parcours des siècles et les

empêche d'en embrasser l'immensité. Leur imagination n'y saisit jamais qu'une portion restreinte pareille aux autres et qu'elle place sur le même plan. Le passé ne déroule point sous leurs yeux ses profondes perspectives. Les événements, proches ou lointains, s'en détachent dans une lumière uniforme comme ces chrysanthèmes et ces cryptomérias que leurs artistes peignent sur les cloisons des palais et qui ne composent ni un jardin ni une forêt. Cinquante ans ou cinq cents ans, c'est tout un pour eux. Ils restent dans l'imprécision, même lorsqu'ils sont exacts. Quand ils vous disent : « Telle chose eut lieu la sixième année de tel *nengô* », cela ne représente à leur esprit rien de plus, rien de moins, que si cette chose avait eu lieu la semaine dernière. Leur chronologie est essentiellement bouddhique. Elle abolit l'illusion de la durée.

Je le sens très vivement dans cette vieille ville de Kyôto dont toutes les beautés paraissent à la fois très anciennes et très éphémères. Ses trésors ne se défendent pas comme les nôtres par des murs et des remparts de pierre. Les constructions qui les abritent, légères ou caduques, ont presque toujours un caractère provisoire. Parmi les temples suspendus dans les bois au flanc des collines, les uns ne sont que de simples ermitages qu'on a rebâtis depuis des siècles, identiques. Les richesses étincelantes des autres, ouvertes au passant sous la garde de prêtres invisibles, peuvent dater d'hier : elles exhalent une mélancolie de brûle-parfums qui depuis des siècles brûleraient

dans la solitude. Ne demandez pas leur âge. Ces objets de vénération n'en ont point. Les *nengô*, qui les déposent sur ces rives, ne sont que les frissons à peine successifs de la même grande vague éternelle. Mais ne vous étonnez pas que les Japonais soient peut-être le peuple qui aime le plus la Rêverie. Tous leurs temples semblent élevés à cette divinité dont les fidèles vivent penchés hors du temps.

*
* *

Le Japon est encore un pays d'anachorètes. On rencontre parfois sur les hauteurs une petite cabane isolée. La sagesse qui y habite s'est exprimée, il y a cinq ou six cents ans, dans la prose du bonze Reunin qui me paraît d'une poésie si charmante que j'essaie de la traduire en vers :

L'herbe de la montagne a recouvert mes pas,
Et j'ai construit ma hutte où l'homme ne vient pas.
A l'est, j'ai mis ma table et mon lit de fougère :
Au nord, près d'une harpe et sur une étagère
Mes livres enfermés dans leur boîte en cuir noir ;
Au sud, derrière un store une natte où m'asseoir ;
A l'ouest, ta sainte image, ô Bouddha : la lumière
Du couchant la traverse et mêle à ma prière
Ton sourire immuable et son dernier rayon :
Divine paix du cœur où meurt l'Illusion !
Mon jardin me fournit des herbes, des racines,
Et, si j'en ai besoin, des simples. Les glycines
Fleurissent au printemps son enclos de bambou.
L'été, le cri mélancolique du coucou
Nous invite à gravir le dur sentier qui mène
A l'autre vie. Et tout ce que la vie humaine

A d'insignifiance et d'irréalité,
La cigale des jours d'automne l'a chanté.
L'hiver, la neige tombe, épaissit, s'amoncelle...
Puissent tous nos péchés disparaître comme elle !

*
* *

Une des poésies japonaises les plus courtes et les plus japonaises que je connaisse est un *haïkou* de dix-sept syllabes : et je crois que je ne reverrai jamais un beau clair de lune sans y songer. Traduite en français, elle donne presque exactement ces deux vers :

Ah ! quelle lune et quelle nuit !
L'aveugle que tu heurtes rit.

Je l'ai entendue un soir que je dînais dans une auberge avec des Japonais. Nous avions vu monter au-dessus du lac et du toit retroussé d'un temple, d'abord baveuse et brouillée, la lune qui, peu à peu s'arrondissant, était devenue merveilleusement nette et luisante. Quand elle atteignit le haut du ciel, les derniers nuages du jour avaient disparu ; et tout brilla, les eaux du lac, les angles dorés du temple, les nattes où nous étions assis, la route et les maisons aux fenêtres de papier grenu, tout, sauf une rangée de vieux pins dont les branches fantasques faisaient sur l'horizon d'admirables dessins à l'encre de Chine. Un aveugle passa en jouant de la flûte. Et ce fut alors qu'un de mes compagnons me cita ce *haïkou*. Vous en devinez le sens : « Comment marcher par une si belle nuit sans regarder le ciel ? Tu rencontres un aveugle ; tu le

heurtes. Ne crains pas qu'il se fâche. Il rit au contraire de ta distraction. La splendeur de la soirée est telle qu'il la sent, et qu'il se réjouit et qu'il t'en félicite du fond de ses ténèbres. Et il comprend que tu t'en ailles, oublieux de la terre et des aveugles, le nez en l'air. »



Un vieux dicton nous assure qu'on ne peut toucher ni à un charbon ardent ni à un bonze en colère. Mais les bonzes colériques n'iront pas au Paradis comme en témoigne l'histoire du prêtre Michinori. Michinori régnait jadis sur un grand monastère. Il s'était voué depuis sa première jeunesse à l'étude et à la contemplation des manuscrits sacrés. Il avait déjà lu au moins six mille volumes de *sutras* bouddhiques. Personne n'était plus honoré que lui. Ses disciples ne marchaient qu'à sept pieds de distance du Maître pour ne point fouler son ombre. Et le Ciel lui avait donné comme séjour terrestre, près de Kyôto, les pentes ombragées d'érables du mont Hiei-zan d'où l'on découvre, dans toute sa gloire, le lac qui a la forme et porte le nom de la noble guitare appelée *Biwa*.

Cependant Michinori n'était point heureux. L'homme ne l'est jamais quand les passions, selon le mot populaire, s'attachent à sa nuque. Et il en avait une terrible : la colère. Une réponse hésitante, un livre changé de place, un peu de poussière sur les nattes, un grain de riz écrasé, un rien

le mettait en fureur. Sa figure congestionnée ressemblait alors à la face d'Emma O, le dieu des Enfers. Positivement le diable faisait rage en lui. Il tombait à coups de poing sur ses disciples, à coups de pied sur ses serviteurs. Dans ces moments-là, la lune d'automne pouvait se lever au-dessus des bois d'Ichiyama, où elle est plus charmante qu'ailleurs : il était aveugle. La cloche du temple de Miidera pouvait avertir au loin les voyageurs qu'il ne leur restait plus qu'une heure de jour : ses sons d'une douceur unique lui produisaient le même effet que le vent d'est aux oreilles d'un cheval. Quand sa colère était passée, il en déplorait les violences avec des larmes aux yeux. Puis il retournait à ses livres ; et l'idée qu'il était le plus savant des hommes lui faisait bientôt oublier qu'il n'en était pas le plus sage.

Et voici qu'une nuit il fut transporté en rêve sur une montagne encore plus belle que le mont Hiei-zan, et baignée d'une nappe de lumière près de laquelle les eaux limpides et ensoleillées du lac Biwa n'eussent été qu'un miroir terni. Les temples de bois y étaient remplacés par des palais d'or, dont les cours étaient pavées de pierres précieuses. Un personnage vénérable s'approcha de lui : « Vous êtes ici, lui dit-il, dans la région du Paradis où vivent les Bienheureux. » Et Michinori vit un de ces palais se transformer en une librairie merveilleuse où étincelaient des rangées de livres sacrés. Comme il s'en étonnait : « Ce sont, lui dit son hôte, tous les livres que vous avez lus et médités depuis votre jeunesse. Ils vous ont assuré une

place inviolable au Paradis. » Et Michinori exulta.

Mais tout à coup des flammes jaillirent de la terre, grandirent démesurément, se rejoignirent et enveloppèrent la librairie d'un tourbillon rouge, où l'on entendait crépiter les parchemins comme une forêt de bambous sous le pied des éléphants de guerre. « Que signifie cet incendie? » s'écria le nouveau Bienheureux. Son hôte lui répondit d'une voix calme : « Le feu que vous voyez est celui de vos colères. Il va consumer toute la science accumulée dans ces milliers de livres. » Michinori se réveilla; et, prosterné devant le Bouddha, il le remercia longuement de lui avoir envoyé ce rêve. Et jamais plus une parole irritée ne tomba de sa bouche.

Je me suis rappelé cette histoire qu'un journal anglais de Tokyo avait publiée sous la signature d'un Japonais, lorsque ma promenade au mont Hiei-zan me conduisit dans une auberge où un touriste européen, à la tête carrée, tempêtait contre l'aubergiste qui lui servait de la bière tiède, car les Japonais ne savent pas faire rafraîchir la bière, et ils la boivent au mois de juillet presque à la même température que leur thé. Le sourire des servantes l'exaspéra. Il se leva, et partit en jetant grossièrement sa monnaie sur la table. Aucun terme ne pourrait rendre le mélange de dédain et de pitié que je lisais sur ces lèvres japonaises. C'était ainsi que devaient sourire les disciples et les serviteurs de ce Michinori quand ils baissaient la tête sous ses injures et sous ses coups. Autant les Japonais comprennent et respectent l'orgueil dans ses attitudes

hautaines et drapées de silence, autant ils méprisent ses manifestations impulsives. Tout emportement leur paraît une aliénation. Un grand nombre d'histoires et de paraboles bouddhiques leur prouvent, comme celle de Michinori, que les plus beaux dons de l'intelligence, les plus riches acquisitions du savoir ne sont d'aucun prix sans la maîtrise de soi-même.

* * *

Voici une autre histoire encore plus bouddhique, mais qui n'a rien de symbolique ni de légendaire. Je la cueille dans les *Mélanges Japonais* qui l'ont traduite des journaux de 1910 Un instituteur avait une fille admirablement douée. Elle mourut dans sa troisième année d'École supérieure. Au moment de l'ensevelir, il lui traça sous la plante du pied le caractère chinois qui signifie *Lettres* ou *Lettré ;* et, soucieux avant tout que l'esprit de sa fille ne fût point perdu pour ce monde, il supplia les dieux de l'y faire renaître. A quelque temps de là, un journal lui tomba sous les yeux où il lut que, dans la préfecture de Gifu, la femme d'un certain Hyôsuki avait mis au jour un fils qui portait imprimé sous son pied le même caractère que la morte. Il écrivit aux parents du nouveau-né ; et, après leur réponse, il ne douta pas que sa fille fût revenue. Il prit aussitôt le train et alla voir l'enfant.

J'ignore la suite de l'histoire. Mais ce qui m'a intéressé, c'est qu'aucun des Japonais à qui j'en

ai parlé n'a montré le moindre scepticisme. Ils ne s'étonnaient pas de cette réincarnation qui leur paraissait naturelle. Ils s'étonnaient seulement du signe tangible dont elle s'accompagnait et qui, celui-là, était plus rare. Tant est profonde au Japon l'idée que toute naissance n'est qu'une renaissance ; que nos morts sont nous et que nous sommes eux; et que les générations sont liées ainsi les unes aux autres par une solidarité mystique qui est l'essence même de la vie.

*
* *

Un matin, je suis allé visiter, aux portes de la ville, la *Maison du Navire Solitaire*. Elle est ainsi nommée parce que l'endroit, vu de haut, ressemble à un navire ou parce qu'il y a dans l'idée de navire une idée de salut et que cette maison renferme des trésors et un sanctuaire. On y vénère le souvenir de Sen-no-Rikyû qui, au XVI[e] siècle, importa de la Chine la cérémonie du thé; et l'on y garde des objets d'art sacrés. Nous passons devant un temple délabré que le sourire de son Bouddha remplit d'une mélancolique douceur, et nous suivons un sentier dallé à travers un sous-bois. Il aboutit à un petit pont en pierre posé jadis sur un ruisseau par le célèbre Kobori qui fut l'initiateur des jardins japonais et de l'art des bouquets. Des deux côtés s'élèvent, au milieu des pins, des lanternes de granit et du chant des cigales, les habitations des prêtres. De jeunes bonzes, en kimono bleu, la tête ceinte d'un bandeau de la même étoffe,

transportaient des pierres et nous saluèrent en souriant de leur belle et tranquille figure.

La maison s'ouvre sur le jardin et sur la forêt. Au-dessus de la porte est encadrée une inscription chinoise, un modèle d'écriture. Le pinceau fermement appuyé, et que le bras seul conduit, a commencé son trait rapide si noir et si plein qu'en descendant l'encre épuisée a fait des traînées grises ; mais elle s'est reformée à l'extrémité du trait qui s'achève aussi plein et aussi noir. Sur les cloisons de papier, des artistes ont peint à l'encre de Chine des cavaliers, des sages aux longues barbiches, des bêtes d'une vie extraordinaire. Les deux trésors qu'on nous montre sont : le premier, un kakemono encadré de broderies où l'artiste a tracé d'un seul coup de pinceau une circonférence dont on jurerait qu'elle a été faite au compas ; le second, une de ces tasses venues de Corée et qu'on nomme pour cette raison *Korai-ido*, une tasse en terre grisâtre, craquelée, dont les rugosités ressemblent à des incrustations de coquillages. Ce kakemono et cette poterie sont d'un prix inestimable, surtout aux yeux de la secte de Zen à laquelle appartiennent ces bonzes. Elle professe que la valeur absolue n'existe pas, que les moindres objets peuvent manifester le génie humain et contribuer à l'harmonie du monde. Cette théorie, les Japonais en étaient presque tous pénétrés. Et j'y vois un des principes de leur force et de leur grandeur. Quelle que soit la condition où la fortune t'a placé, si humble en apparence que te semble la tâche, tu dois t'en acquitter avec l'amour de la perfection : sois sûr

qu'aucun de tes efforts n'est indifférent au bon ordre de l'univers.

Les prêtres qui nous avaient reçus nous offrirent un thé préparé selon les rites et que nous bûmes selon les rites dans une vieille tasse de terre montée sur un piédestal de bois noir. Notre visite se termina au cimetière, devant la tombe de Rikyû. On raconte que, condamné à s'ouvrir le ventre, il le fit dans un pavillon réservé à la cérémonie du thé, après l'avoir tranquillement et minutieusement accomplie. Quand on colle l'oreille à sa pierre tombale, on entend, paraît-il, un bruit d'eau qui bout. Nous fîmes l'expérience ; et l'un de nous, un Russe, assura qu'il avait perçu un léger murmure ; mais les Russes ont l'oreille, comme l'âme, orientale.

*
* *

J'ai dîné chez un *daïmio* moderne. Les *daïmio* modernes, ce sont les grands industriels. M. Inabata en est un. Il a beaucoup voyagé ; il parle admirablement notre langue ; et ses deux filles ont achevé leur éducation en France. Il habite un quartier de maisons seigneuriales et de temples bouddhiques. Le dîner était servi dans son jardin, un jardin « luxueusement brodé de pierres et d'eaux courantes », comme le dit, en quatre caractères magnifiques, un calligraphe qui a inauguré l'album de notre hôte. La table était européenne. Mais le décor réunissait tous les attraits des jardins japonais. Les perspectives en étaient savamment ména-

gées. D'étroits sentiers surplombaient les allées creuses. Des amours de petits ponts s'arrondissaient au-dessus des ruisseaux. L'étang avait la forme d'une calebasse. Un lion chinois, la patte sur une boule de bronze, semblait guetter de ses gros yeux et de sa gueule furibonde les grandes libellules qui l'avaient effleuré tout le jour. Chaque arbre différemment contourné était une œuvre d'artiste aussi remarquable que les statues des Bouddha qui, çà et là, se dressaient sur des socles de pierre.

Une cloche et le madrier mobile qui lui servait de battant étaient suspendus sous un auvent solitaire, où l'on avait accroché une vieille planche illustrée de deux caractères chinois. L'un voulait dire : *trou*; l'autre : *petite souris*. On s'était longtemps creusé la tête pour en deviner le sens et l'on y avait renoncé, quand un réfugié du Céleste Empire, qui passait par là, en donna l'explication. Il connaissait tous ses classiques et se rappelait avoir lu chez l'un d'eux qu'un jeune homme, rentré dans son village après avoir achevé ses études, compara la science de son maître à un ruisseau et la sienne à la goutte d'eau que boit une petite souris par le trou qu'elle a fait. *Trou* et *petite souris* évoquent l'idée de la modestie ; et ces deux caractères signifient *Habitation de la Modestie* ou plus simplement *Retraite*, *Ermitage*.

Ce beau jardin où, à la tombée de la nuit, notre hôte fit allumer, selon la mode antique, des torchères de bois résineux, me remettait en mémoire les jardins de la Renaissance italienne et les dîners

offerts par de riches banquiers à des dilettantes et à des humanistes qui mêlaient aux plaisirs de la table et de la musique ceux de l'érudition et qui, « sous la rose », se réjouissaient d'avoir éclairci le mystère d'une inscription grecque ou latine. Je ne compare pas les deux civilisations, mais l'humanisme du Japon a quelques traits communs avec l'humanisme du *Quattrocento*. La Chine a été pour lui ce qu'Athènes et Rome ont été pour l'autre. Il s'est développé au milieu de raffinements artistiques presque analogues, et, avec moins de force et d'éclat, il a souvent abouti à la même stérilité précieuse, aux mêmes amusements puérils. Le génie japonais, si réaliste et si souple, aime les devinettes et se plaît aux menus jeux d'esprit.

A propos de cette inscription chinoise, un des invités nous a raconté une autre histoire de souris, encore plus amusante. Il faut savoir, pour la comprendre, que les Japonais portent imprimés à leur vêtement de dessus des *mon*, c'est-à-dire de petits écussons larges comme une pièce de deux francs. Ils en portent cinq : un dans le dos, un sur chaque épaule, un sur chaque bras. Ce sont leurs armoiries. Un jour, notre compagnon remarqua un Japonais très distingué qui ne portait que quatre *mon*. Celui du bras droit manquait. Il s'étonnait de cet oubli ; mais il ne s'en étonna plus, et il rit de bon cœur quand, ce grave personnage ayant enlevé son vêtement, il aperçut à l'envers de la place même où le *mon* devait se trouver, le dessin de deux souris qui l'emportaient en fuyant.

Peut-être n'était-ce pas là seulement une de ces

ingéniosités dont les Japonais aiment à vous surprendre. Ils attachent quelquefois à l'imperfection volontaire une idée superstitieuse. Ils rompent la symétrie ou l'harmonie pour conjurer le mauvais sort. Cette manche sans *mon* rappelait à un de mes amis les deux riches colonnes du temple de Nikko, dont l'une a été placée la tête en bas afin de ne point exciter la jalousie des dieux.

*
* *

J'ai rencontré à Kyôto le phénomène vivant le plus rare, le plus étrange qu'il soit donné à un homme de mon pays de rencontrer au Japon : un voyageur de commerce français. C'est un jeune homme intelligent, très réservé, d'une éducation parfaite et tel enfin que, si nous en avions beaucoup comme lui dans cet Extrême-Orient, nos produits y feraient meilleure figure. Mais il nous en faudrait beaucoup! Ce qui l'étonne le plus au Japon, c'est la façon dont on y traite les affaires : la lenteur des entretiens, tous les méandres de formalités et de cérémonies que l'on doit suivre sans impatience avant d'arriver à une conclusion. En effet ce peuple, dont la rapidité d'assimilation nous déconcerte, a gardé dans sa vie ordinaire l'horreur de tout ce qui est brusque et direct; il aime les sinuosités, les flâneries autour de la question à débattre ; il ne conçoit les contrats et les marchés qu'accompagnés de plaisirs.

Un grand commerçant de Kobé, M. H..., m'avait prié de l'avertir de mon passage dans sa ville dont

il désirait me faire les honneurs. Je le trouvai à la gare, un sac de voyage à la main. « Une affaire urgente m'appelle dans l'île d'Awaji, me dit-il ; et j'espère que vous ne refuserez pas d'y venir avec moi. Mais il faut partir immédiatement. » Nous n'eûmes que le temps de gagner l'embarcadère.

La légende veut que cette île d'Awaji soit née la première des îles qui composent l'archipel japonais. Les poètes la chantèrent. Un empereur y fut exilé. On dit que l'eau de ses sources est divinement pure. Elle a des temples où, même au cœur de l'hiver, les pèlerinages affluent. Et, de fait, notre vapeur portait encore plus de pèlerins que de ballots.

C'est une traversée de deux heures. Les bourgs et les villages, dont le chapelet ininterrompu prolonge au bord de la mer les derniers faubourgs de Kobé, s'étaient à peine effacés à nos yeux que les côtes d'Awaji semblaient nous en renvoyer le mirage. Les crêtes des collines promenaient sous le bleu du ciel des processions de pins fantasques. A mesure que nous approchions, de tous les ports et de toutes les criques, le chant des élèves dans les écoles primaires nous arrivait sur le tremplin des vagues. Le sable des grèves, ombragé de gros arbres au feuillage noir, était tendu de filets étincelants, et l'on y voyait, en longues rangées, ces poissons séchés dont les formes ont si souvent inspiré l'art fantastique des Japonais.

Aussitôt débarqués à Sumoto, la capitale de l'île, mon hôte me mena visiter une filature de coton, une très ancienne poterie, et quelques coins de

paysages historiques. Puis, à l'heure du dîner, nous revînmes vers l'hôtel par de grandes allées de cryptomérias où, malgré les menaces d'un ciel qui s'était tout à coup assombri, des pèlerins, assis sur des couvertures rouges, mangeaient leurs saucisses de riz. Je craignais que ma présence et son désir de m'être agréable n'eussent distrait M. H... de ses occupations; il me rassura : « C'est ce soir que nous conclurons notre affaire, me dit-il ; et voici mes invités. »

A ce moment, du haut de la rue, le directeur de la filature, celui de la poterie et deux autres notables descendaient lentement ; et du bas de la rue montaient trois *geisha*, dont les édifices de cheveux, lustrés à l'essence de camélia, scintillaient aux rayons obliques du soleil comme sous une résille de perles fines. Les deux groupes entrèrent à l'hôtel quelques instants après nous.

S'agissait-il d'un emprunt, d'une société en commandite, d'une invention à exploiter, d'une ruine à conjurer ? Je l'ignore ; mais cela se fit dans la manière habituelle au vieux Japon, avec du *saké*, de la musique, des chants, des danses et des politesses aussi cérémonieuses que si les convives, qui s'étaient rencontrés une heure plus tôt, ne s'étaient pas vus depuis dix ans ou se voyaient pour la première fois.

Je m'esquivai entre deux danses. Les servantes n'avaient pas refermé les portes à coulisse de ma chambre que la tempête éclata. Je ne m'étais pas encore trouvé à pareille fête dans une maison japonaise. Tous les ais craquaient. Des paquets d'eau

s'écrasaient aux devantures. Mais les *shamisen* s'exaspéraient. Au-dessous de moi, dans les chambres voisines, partout, les démons de la musique japonaise, de petits démons grêles aux griffes aiguës, sautillaient, bondissaient, s'écorchaient, précipitaient leurs cavalcades de sons aigres. Des voix extraordinaires miaulaient. Des trémolos se dandinaient au ras du plancher, puis, tout à coup, se déroulaient, s'étiraient, montaient, à vous faire écarquiller les yeux, jusqu'aux poutres du plafond et s'y rompaient dans un couac. Les coups secs des pipes, que les fumeurs débourrent en frappant les braseros, semblaient battre la mesure. Parfois on eût dit que les vents et les shamisen, les danses et les flots s'arrêtaient d'un commun accord, essoufflés. Des portes jouaient dans leurs rainures ; de petits rires légers vêtus de soie couraient le long de corridors, suivis de gros rires qui marchaient en pantoufles. Et soudain l'orage, la pluie, les miaulements, la musique, toute la bacchanale recommençait. Je désespérais que l'affaire de M. H... fût jamais conclue.

Quand je me réveillai, le soleil n'avait pas l'air de se douter que la tempête avait fait rage pendant la nuit. Les pins sortaient de l'orgie des vents, aussi brillants que les hôtes japonais de leur courte folie. L'île resplendissait comme au jour de miracle où la déesse Izanami l'enfanta sur les eaux... Tous nos convives, l'hôtelier, l'hôtelière, les servantes, nous escortèrent jusqu'au pont du navire. Et M. H... me dit : « Je suis très content de mon voyage. Nous avons réglé l'affaire. Et elle était grave. »

*
* *

Un vieil ami japonais m'apporte souvent, pour m'en faire la lecture, des romans populaires. Ce sont toujours des aventures héroïques, des intrigues de palais, des combats prodigieux, des amours où la femme s'égale à l'homme par son mépris de la vie, des suicides. Un beau suicide, une belle mort, offre au public japonais un dénouement aussi agréable qu'à nous un mariage d'amour et la récompense de la vertu. Mon ami m'a lu *le Casque parfumé*, qui, publié après la guerre russe, a obtenu un des plus grands succès. Les événements historiques qu'il raconte ont eu pour théâtre le château d'Osaka dont on voit encore les puissantes assises de pierre. Et la scène, d'où est tiré le nom de l'ouvrage, se passe entre un célèbre guerrier du XVIIe siècle, Kimura, et sa jeune femme, Shirotai.

Kimura va se battre et sait qu'il ne reviendra pas. Shirotai lui prépare la coupe de l'adieu. Cette coupe très primitive, nommé *kawaraké*, qui sert aussi dans les cérémonies religieuses, est faite d'une terre dont les pores absorberaient très vite le liquide qu'on y verse : du *saké* et, plus souvent, de l'eau claire. Je suppose qu'on l'a choisie aussi poreuse pour signifier que le temps presse et qu'il faut se hâter de la vider. La jeune femme la remplit, sans qu'une larme mouille ses paupières. Pourtant elle ne se fait aucune illusion, car son mari lui a recommandé de parfumer son casque, et elle n'ignore pas ce que cela veut dire. Quand un bon

samuraï était décidé à mourir sur le champ de bataille, il tenait à ce que son casque embaumât le musc, afin qu'on reconnût sa noblesse et que le parfum rendît moins âcre au vainqueur l'odeur de sa tête coupée.

Mon vieil ami aimait beaucoup la fierté des anciens samuraï et cette espèce de courtoisie posthume, à la fois précieuse et chevaleresque. Il me disait qu'au moment de la guerre contre les Russes, il n'y avait point de maison japonaise, riche ou pauvre, dont le fils mobilisé n'eût bu avec ses parents dans la coupe traditionnelle des adieux, que l'on se passe à tour de rôle. Mais il ajoutait qu'on ne faisait plus usage des parfums, parce que ce n'était pas la mode aujourd'hui de présenter des têtes coupées au général victorieux, et aussi parce que tous les soldats japonais se sentaient maintenant assez grands seigneurs pour qu'aucun d'eux ne prétendît paraître de plus noble race que les autres.

« Et puis, reprenait-il en souriant, il ne faudrait pas croire que tous nos guerriers d'autrefois valussent ce Kimura ! Le plus beau de son histoire, c'est qu'elle exprime l'idéal japonais et que notre peuple en a toujours compris la beauté. »

*
* *

« J'ai le sentiment d'avoir vécu dans un tourbillon », nous disait le professeur de littérature anglaise à l'Université de Kyôto, M. Ueda, pendant qu'agenouillé sur les nattes de son cabinet de travail, il nous versait l'éternelle petite tasse de thé

devant l'immuable petit jardin japonais. Et j'admirais qu'on pût parler de vie tourbillonnante dans la paix de ce décor qui n'a pas bougé depuis des siècles.

« Oui, reprit-il, dans un tourbillon ! Le Japon moderne, vous le savez, a traversé trois périodes : l'une qui va jusqu'à l'avènement de notre constitution (1889) ; l'autre, jusqu'à la guerre russe ; la troisième, jusqu'au jour où nous sommes. Dans la première on s'européanisait par goût de la nouveauté, avec enthousiasme. Dans la seconde, l'enthousiasme était tombé, l'esprit pratique s'était ressaisi ; on ne s'européanisait plus que par instinct de conservation. Et maintenant nous essayons de sauver du passé tout ce qui peut être sauvé. J'ai suivi le mouvement. Je suis né à Tokyo, du temps que Tokyo se nommait encore Yedo. On passait dans ma famille pour être très avancé. Mon grand-père et mon père avaient voyagé en Europe. Ma tante, qui m'enseigna l'anglais, était allée aux États Unis. Nous considérions Yedo comme le centre de la civilisation japonaise et les gens du sud, ces traditionalistes opiniâtres, comme des barbares. Voilà d'où je suis parti. Aujourd'hui, je suis résolument conservateur... J'ai subi pendant un certain temps l'influence de la philosophie allemande. Mais les abstractions m'en ont dégoûté, et, plus encore, les présomptions mystiques et les incertitudes. L'étude de la littérature anglaise m'a conduit à la littérature française que j'ai trouvée au moins égale. Et quand, à mon tour, j'ai fait mon voyage en Europe, c'est

votre pays, je vous le dis sincèrement, qui m'a paru le plus civilisé... Je ne comprends pas tout dans votre littérature contemporaine. Vous avez des écrivains bien obscurs ou bien subtils! Mais il en est un dont les ouvrages éveillent en moi de nombreux échos : c'est Maurice Barrès, l'auteur des *Déracinés*... Je me propose d'écrire un livre qui serait intitulé : *De mes années d'École à mes années d'Enseignement*. Je voudrais y retracer mon évolution. Je l'écrirai, comme depuis huit ans j'écris mes ouvrages, en langue vulgaire. La langue noble s'en va. Je désirais que ma fille parlât le beau langage d'autrefois. Mais l'école où elle est défait chaque jour le travail que j'avais fait. Je n'imiterai pas mon collègue, le professeur de chinois, qui n'était point retourné à Tokyo pendant dix ans, et qui en revient inconsolable de n'y avoir pas revu le vieux pont Nihonbashi. Les petites plaintes, que nous arrache la disparition des objets devenus pour nous significatifs d'un pays ou d'une époque, n'offrent aucun intérêt. On les a entendues depuis le commencement du monde. Il faut se résigner à ce que rien ne soit immortel. Il faut se dire aussi que les choses qui s'accomplissent sous nos yeux et par nos soins obtiendront plus tard leur tribut de regrets, quand elles s'en iront après avoir parlé à beaucoup d'âmes. Cette résignation nous est peut-être plus facile à Kyôto, où les changements sont moins sensibles. Mais tous nos changements, je les envisage avec le plus grand optimisme. »

M. Ueda s'exprimait en français. Il parlait très

lentement, cherchant ses mots, mais finissant toujours par les trouver. Il préférait se donner cette peine plutôt que d'avoir recours à un interprète, parce qu'il était encore plus à l'aise, me disait-il, dans une langue étrangère, quand il s'agissait d'idées... Jadis, j'avais connu à Kyôto des Japonais qui, eux aussi, avaient voyagé en Europe et qui avaient étudié nos livres. Ils pensaient au fond d'eux-mêmes comme M. Ueda; mais en ce temps-là ils ne parlaient de l'Occident qu'avec une déférence de disciples. Ils ne manifestaient point l'indépendance d'esprit de ce professeur encore jeune, très intelligent, très élégant dans son costume japonais, et qui ne faisait en somme que me traduire, sous une forme atténuée et courtoise, le sentiment de l'élite du Japon.



Parmi les nombreuses sectes religieuses, il en est une qui voit s'accroître chaque jour la foule de ses fidèles. Ils dépassent trois millions. C'est une secte qui se rattache au Shintoïsme et qu'on appelle le *Tenrikyo*. Tout près d'ici, entre Kyôto et Nara, au centre même des traditions religieuses, elle est née de l'âme inspirée d'une pauvre femme, O Miki, morte en 1888 à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Son père, un paysan, bien que fervent bouddhiste, ne voulut point qu'elle entrât, comme elle le désirait, dans un couvent bouddhique, car les mœurs y étaient abominables : et il la maria dès sa treizième année.

Elle n'eut d'enfant que dix ans plus tard, et elle

en eut trois, deux filles et un garçon. Une de ses voisines, qui ne pouvait nourrir son dernier né, le lui confia. L'enfant ayant été atteint de la variole noire, Miki, tremblant de « perdre la face » s'il venait à mourir, fit vœu d'aller cent fois de suite, pieds nus, au temple. Chaque nuit, secrètement, elle s'y rendait et suppliait toutes les divinités, bouddhistes ou shintoïstes, de sauver l'enfant étranger, dussent-elles lui prendre la vie de ses propres enfants et la sienne. Le petit malade fut sauvé, et les deux filles de Miki moururent.

Son mari était dur pour elle ; il la trompait ouvertement avec une servante. Elle ne se plaignait point et redoublait de bonté envers sa rivale qu'elle coiffait et parait de ses propres mains. Celle-ci voulut l'empoisonner. Miki lui pardonna; et la femme, troublée jusqu'au fond de l'âme, s'enfuit. Elle commença vers l'âge de quarante ans à prophétiser. Son mari en conçut une telle honte qu'il menaça de la tuer. Elle eut alors un mouvement de désespoir. Au moment de se jeter dans un étang, il lui sembla que ses pieds s'enracinaient au sol et qu'une voix lui commandait de vivre. Elle continua donc de remplir sa tâche quotidienne, d'écouter les dieux, et de soigner les pauvres et les mendiants au milieu des injures et des quolibets.

Quand son mari mourut, le bien qu'il lui laissa fut rapidement dissipé en aumônes. Elle touchait à la soixantaine. Son fils ruiné s'était fait marchand de légumes; et elle se loua comme ouvrière dans une filature. Mais déjà des fidèles s'étaient groupés autour d'elle. Un thaumaturge irrité de cette con-

currence arriva dans sa maison, le sabre haut. Elle le désarma et le convertit. Des prêtres shintoïstes se convertirent eux-mêmes. Alors les pouvoirs publics intervinrent. On la mit en prison ; puis on la relâcha ; puis on la reprit. Pendant vingt ans, elle eut à souffrir de la justice des hommes. Mais la persécution lui amenait de nouveaux disciples, et elle convertissait ses geôliers. Un jour vint où le Bureau des Cultes décida d'examiner la doctrine qu'elle enseignait : il la trouva fort belle. Les tribunaux n'eurent plus rien à faire avec la vieille femme ; et elle mourut. Aujourd'hui, elle possède son mausolée au flanc d'une montagne, comme un grand de la terre.

Que disait O Miki ? Elle disait que les innombrables dieux ne sont que les manifestations d'un Dieu unique, le Dieu de la Raison céleste. Ce Dieu n'a pas créé le seul Japon : il a créé tout l'univers. Mais il a commencé par le Japon. Et de même la doctrine du salut n'est pas limitée aux seuls Japonais. Mais c'est au Japon qu'il appartient de la propager et de régénérer tous les hommes. Le Japon porte un signe de sa mission divine : cette lignée d'empereurs qui, depuis les premiers jours du monde, règnent par la volonté de Dieu. Quant à sa doctrine morale, empruntée au bouddhisme, elle ressemble singulièrement à celle de la *Science Chrétienne*. Miki a devancé l'américaine Mme Eddy, car tout son enseignement se résume en ceci qu'il faut éviter les souillures. Jusqu'à présent, disait-elle, on ignorait la vraie cause des maladies. Elles viennent toutes de notre cœur si difficile à comprendre et dont nous expions les impuretés par autant

de souffrances [1]. Les cérémonies et les emblèmes de *Tenrikyo* ne se distinguent pas de ceux du shintoïsme. Les offrandes au Dieu de la Raison céleste sont les mêmes : des herbes marines, du riz, des fruits, une eau limpide. On danse, aux sons des tambourins et des cymbales, les mêmes danses rituelles, hommage à la divinité et délivrance pour le cœur. Ces formes religieuses s'harmonisent à la nature brillante du Japon central et à la grâce de ses horizons.

Mais la nouveauté de ce shintoïsme, rajeuni par une femme et développé par des disciples plus instruits qu'elle, c'est son ardeur de prosélytisme et l'orgueil messianique dont il se colore. Chaque matin et chaque soir, le croyant demande au Dieu de la Raison céleste de protéger son empereur, « le seul vrai prince du monde » et « de répandre sa religion au loin et au large ». Le grand rôle politique, que ses hommes d'État et son armée ont assuré au Japon, se double dans la pensée des trois millions de fidèles du Tenrikyo d'une mission providentielle.

D'ailleurs, le lendemain de la guerre russe avait vu se produire une crise d'illuminisme. Des prophètes surgirent de l'ivresse des victoires. Et la plupart de ces prophètes appartenaient au monde de l'enseignement; et, shintoïstes ou bouddhistes, ils avaient certainement quelques lueurs des idées chrétiennes. L'un se proclamait *L'Être absolu;* l'autre, *Le Messager de la Vérité* et *Le Fils de*

1. La même doctrine se trouve dans une autre secte shintoïste fondée par un inspiré nommé Kurozimi (1780-1890). M. Duthu l'a étudié dans les *Mélanges Japonais* de 1908 et L. Balet a étudié le *Tenrikyo* dans les *Mélanges* de 1909.

Dieu; un autre, *Le Propagateur de l'Amour désintéressé;* un autre, *Le Promoteur de la Religion mathématique* Ils parurent un instant sur la scène, puis ils rentrèrent dans l'ombre.

Mais la religion d'O Miki ne fit que se développer. Les paysans que j'ai rencontrés apportant leurs offrandes au temple de *Tenrikyo* pensent comme les intellectuels de Tokyo, comme le pasteur Ebina qui écrivait que le Japon « deviendrait le royaume de Dieu »; comme M. Tubuchi Yùsô, professeur à l'Université de Waseda, publiciste et romancier, qui s'écriait dans un discours à ses étudiants : « En Europe, que voyons-nous? Les opinions les plus diverses, les principes les plus contradictoires, les religions les plus variées se partagent les cœurs... Nous sommes en regard des pays d'Europe comme une armée en face d'une autre; et il n'est pas douteux que la victoire nous revienne, car nous sommes les mieux doués[1]. » Et c'est pourquoi, avant de quitter le Japon, je me suis arrêté un instant devant la figure de cette femme qui, dans un pays où la femme compte si peu, a exercé une action assez forte. Son mysticisme populaire s'accorde avec le rêve ambitieux des plus hautes classes. Une poésie du XII[e] siècle disait : « *Dans la capitale, pavée de pierres précieuses, les maisons des grands et celles des petits sont les unes près des autres, et les tuiles de leurs toits se touchent.* »

1. Cité par les *Mélanges Japonais* (1905). On multiplierait des citations semblables.

CHAPITRE III

EN CORÉE

Vous arrivez au déclin du jour à Shimonoseki, tout saturé de la grâce des campagnes et des grèves japonaises. Le lendemain matin vous débarquez à Fusan, dans un paysage tourmenté. Des montagnes se ramifient à perte de vue, déchirées de crevasses jaunes, hérissées de rocs noirs. A peine, de temps en temps, un pin tordu vous rappelle les sites japonais. Les bourgs et les hameaux, rares et tassés, sont de la même couleur que les rocs et la terre. On aperçoit sur les routes des silhouettes bizarres, caricaturales. Dans les vallées, les rizières n'ont plus la belle ordonnance des rizières japonaises. Des paysans s'y enfoncent jusqu'au cou pour trouver un peu de fraîcheur. Leur tête et leur barbiche pleureuse émergent au milieu d'herbes sales comme un fruit aquatique avec ses racines. Vers une heure, vous êtes à Taïku, une ville de cinquante mille âmes qui ressemble à un immense village nègre; et le soir vous pouvez entrer à Séoul, capitale du *Chosen*. C'est le nom que les Japonais donnent à la Corée. Il signifie *Matin*

calme. La Corée n'est plus qu'une calme province japonaise. Au sortir de sa longue léthargie, le Japon avait retrouvé le souvenir cuisant de ses anciennes expéditions manquées et son désir de revanche. Ce qu'il n'avait pu faire pendant des siècles, quarante ans d'européanisme lui ont permis de l'accomplir. Le 29 août 1910, les Coréens lurent, les larmes aux yeux, affichées sur leurs murs, l'abdication de leur dernier souverain, qui remettait son pays entre les mains de l'empereur du Japon, et la proclamation du général gouverneur Terauchi qui déclarait que désormais les deux peuples seraient frères et que son gouvernement assurerait des retraites aux vieux lettrés et des récompenses aux fils pieux et aux femmes vertueuses... Le spectacle de la Corée est peut-être un des plus hétéroclites du monde; mais c'est un de ceux où se manifestent le mieux *la force romaine* du Japon et le rôle dont sa civilisation rajeunie s'est emparé en Extrême-Orient. La Corée fut jadis son éducatrice. Il est en train de lui rendre ses bienfaits.

Les Coréens vous affirment gravement, — car ils n'ont pas le sourire, — qu'on ne sait au Japon ni se loger, ni se vêtir, ni manger. Là dessus, ils habitent des taudis enfumés ; ils s'habillent en dépit du bon sens; et ils mangent du chien avec voracité. On se demande tout d'abord quelle sorte d'éducation ils ont bien pu donner aux Japonais! Je ne connais rien de plus pitoyable qu'une ville coréenne comme Taïku. Ce n'est qu'un ramassis de huttes dont les toits en paille, rarement en

tuiles, dépassent à peine le mur de leur enclos. Il y en a de si étroites et de si délabrées, qu'elles vous font penser à celle du roman coréen où, la nuit, les pieds de son propriétaire sortaient dans la cour pendant que sa tête prenait le frais dans le jardin. La fumée de la cuisine se répand par des tuyaux sous leur plancher qu'elle traverse et qu'elle enduit d'une patine noire. L'hiver, elle asphyxie les Coréens; et, dès le mois de juin, elle les force de coucher dehors. Dans la cour, de grandes jarres de terre brune représentent la richesse de la famille en légumes et en riz. Mais on me dit que, de temps immémorial, les Coréens se sont imposé par prudence toutes les apparences de la pauvreté. Leurs collecteurs d'impôts montaient sur une hauteur et notaient les maisons qui s'élevaient un peu plus haut que les autres. Malheur aux propriétaires! Ils n'avaient qu'à se laisser saigner, sous peine de voir ces mandarins déterrer dans leur passé ou dans celui de leurs ancêtres un délit ou un crime pour lequel les lois n'admettaient aucune prescription. Ce système administratif n'encourageait pas l'architecture. C'était à qui se ferait le plus humble et le plus sordide. Quand on arrive au quartier japonais, la moindre maison, pourvu qu'elle soit vraiment japonaise, vous paraît une demeure habitée par les dieux.

Séoul, dans sa vallée, le vieux Séoul coréen, ne vaudrait pas mieux que Taïku ; mais il a ses portes monumentales et ses palais. Au-dessus de toutes les misérables cabanes, leurs beaux toits recourbés

s'allongent dans l'air bleu comme des galères sur une mer immobile. Aucun faîte de temple ne leur dispute la sérénité du ciel. Les dieux, pas plus que les hommes, n'avaient le droit de lever la tête devant les rois de la Corée; et les habitations autour d'eux rentraient sous terre. Cependant le dernier de leurs descendants, qui ceignit la couronne impériale, joue en ce moment au billard sous les yeux d'un fonctionnaire japonais. Il y jouait du moins lorsque je parcourus, dans son Palais de l'Est, les salles meublées à l'européenne, les seules qui soient ouvertes au visiteur. Je ne sais d'où vient le billard; mais les fauteuils du grand salon viennent de France; les tapis, d'Angleterre; l'horloge, d'Amérique; les poêles, d'Allemagne. Ceux-là, de l'avis même des Coréens, sont déshonorants. Il y a bien des bronzes, mais importés de la Chine et des paravents, mais importés du Japon. Le génie coréen s'est réfugié dans le parc à demi sauvage et dans les jolis kiosques peints, silencieusement enchantés au bord de leur étang.

Il hante surtout le vaste Palais du Nord, qui fut la résidence royale et qui s'étend au pied d'une abrupte montagne. Ce palais commence à tomber en ruines; et les Japonais achèveront bientôt de le démolir. Chaque fois que j'y allai, je croisai des ouvriers chargés de ses débris. A l'entrée, deux tigres de pierre, deux bêtes fantastiques, qui devaient protéger l'auguste enceinte, demeurent intacts, comme les superstitions survivent à ceux qu'elles ont trahis. Les portes aux étranges toitures hérissées de fétiches, les terrasses et leurs

balustrades de granit, les charpentes des édifices à la fois massives et délicates, composent une architecture d'origine chinoise, mais dont la sobre harmonie paraît être purement coréenne. La salle du Trône, qui s'élève dans la seconde cour, est splendide. Ses colonnes de bois rouge, ses dragons et ses phénix d'or, ses caissons que le pinceau a finement brodés, en illuminent la pénombre. Du haut de son estrade, toutes portes ouvertes, le regard du roi pouvait s'étendre sur l'immense avenue qui mène au palais, l'avenue des ministères, où les maisons se reculent et s'inclinent jusqu'à terre comme pour laisser la route libre aux hommages. Aucune ville de l'Extrême-Orient ne m'avait encore offert une aussi noble perspective. Plus loin, la salle des fêtes, dont le plafond est soutenu par des colonnes de granit rose, s'avance au milieu d'un étang fleuri de lotus. Mais les habitations des dames de la cour, les chambres où les eunuques gardaient les concubines, ont pour la plupart disparu. De toute cette petite ville inextricable et mystérieuse, qui logeait trois mille personnes, il ne reste que des pavillons dont les fenêtres et les portes vertes ont un air de persiennes fermées. L'herbe envahit les cours ; la forêt a repris les bosquets et les jardins. Ce passé récent va bientôt rejoindre dans la mémoire des hommes les plus anciens passés. Il n'était pas sans grandeur ; et sa magnificence contraste avec la laideur et la médiocrité qui l'entourent.

Le type coréen est en général supérieur au type japonais. L'homme est plus grand, plus large

d'épaules ; il a les traits plus réguliers, les yeux plus fins et plus vifs. Et l'on peut préférer à la figure allongée de la Japonaise aristocratique celle de la jolie Coréenne, qui doit avoir la rondeur et la blancheur dorée de la lune. Il est vrai que je n'en ai guère rencontré qu'une qui répondît à cet idéal. Elle était portée sur les épaules de deux hommes, dans une espèce de boîte carrée noire et recouverte d'un toit de papier huilé. J'eus à peine le temps d'admirer son visage ambré, délicieusement joufflu, et ses yeux tendres. Mais on est moins frappé des qualités physiques de cette race que des singularités comiques de son accoutrement.

Dans ce pays de boue, dans ces maisons enfumées et crasseuses, les gens ont l'amour paradoxal du blanc et des couleurs fragiles, qui jurent encore avec la manière dont ils s'en affublent. Une Japonaise, en kimono sombre, au milieu des Coréennes lourdement empaquetées et ballonnées, vous paraît vêtue de grâce. A côté des geisha toujours si élégantes, si attentives à vous plaire, les petites danseuses coréennes, les cheveux lisses partagés sur le front et des bagues de jade aux doigts, ont la démarche empruntée d'adolescentes qui auraient mis les jupes de leur mere. L'expression de leur figure poupine hésite entre l'étonnement et l'ennui. Pendant que leurs maris les accompagnent sur le flageolet et le tambourin, elles chantent, négligemment assises, sans gestes, les paupières closes, avec de longs trémolos dans la voix ; et les danses qu'elles font, moins symboliques et plus agitées que les danses japonaises, sont indiciblement pué-

riles. Mais enfin cette puérilité a quelquefois son charme. Je suis allé aux portes de Séoul visiter une petite bonzerie de nonnes, où, le dimanche, les citadins viennent se rafraîchir et collationner. L'endroit est agréable : et la chapelle des Bouddha dorés, remarquablement propre, si on la compare aux huttes qui forment le monastère. Je cherchais les bonzesses : « Vous les avez à vos pieds », me dit mon compagnon. Grosses, taillées à la serpe, enveloppées de torchons, elles dormaient à poings fermés sur des nattes couvertes de suie, près de leurs marmites mal récurées : je les avais prises pour des hommes. Dans le peuple, à la campagne et souvent à la ville, les femmes laissent pendre, entre un boléro trop court et le tablier qui leur sert de jupe, leurs seins nus et flasques. De loin, vous diriez des marchandes de gourdes. Celles de Taïku portent des chapeaux extravagants où je les ai vues s'asseoir. Elles disparaissaient à moitié dans ces conques.

Seuls, les hommes en deuil en pourraient faire autant. Ils se coiffent jusqu'aux épaules d'une énorme cloche de paille. Elle retranche du reste des humains le fils coupable de n'avoir pas su empêcher ses parents de mourir. On s'écarte de l'infortuné qui ne voit plus rien du monde extérieur. C'était grâce à ce monument isolateur que jadis nos missionnaires circulaient dans les villes coréennes où les guettaient la torture et la mort. Mais, en temps ordinaire, les Coréens, perdus dans l'ampleur de leurs vêtements, se posent sur la tête un couvre-chef aux bords plats, dont la forme,

étroite et ronde, en baguettes de bambou et en toile de crin, tient à la fois du garde-manger et de la cage d'insectes. Quelque chose y frétille : c'est le chignon, ou le bout du bonnet relevé comme un chignon, de l'homme marié, de l'homme qui a le droit de prendre la parole dans l'assemblée des autres hommes. Un cordon, très simple ou orné d'ambre, attaché sous le menton, le maintient en équilibre. Mais c'est un équilibre instable ; et le Coréen marié a toujours l'air de traverser la vie publique avec l'unique souci de garder son chapeau droit. Quand il pleut, il le recouvre d'un haut éteignoir de papier huilé, qui ajoute encore à la solennité de sa démarche.

On imagine l'aspect que donnent aux rues coréennes ces femmes dont les seins ballottent, et ces paquets ambulants de voiles blancs ou d'un bleu tendre, et tous ces chapeaux et tous ces badauds qui les portent comme s'ils portaient le Saint-Sacrement. L'oisiveté y est bruyante. Le Coréen a le verbe haut et criard. Quand deux voisins se font des politesses, le quartier en est assourdi. Les ouvriers et les campagnards se défatiguent à qui criera le plus fort. Vous entendez un fracas de voix discordantes : ce sont des joueurs d'échecs accroupis sur le seuil d'une échoppe et des passants arrêtés qui marquent les coups. Mais voici un rassemblement plus silencieux. Un homme, qui en oublie l'équilibre de son chapeau, et dont le chignon bat furieusement les parois de sa cage, tire un chien par une corde. L'animal, les pattes écartées et raidies, se laisse étrangler. La

foule est grave ; les têtes s'allongent et couvent de regards affamés ce rôti récalcitrant de noces ou de funérailles. Quand on connaît l'appétit des Coréens, on ne s'étonne pas qu'ils froncent leur peu de sourcils devant la frugalité japonaise. Leur estomac, entraîné de bonne heure, atteint une extraordinaire élasticité. Il n'est pas rare de voir, au fond d'une boutique, une mère bourrer son enfant de riz, et de temps en temps, du dos de la cuiller, lui frapper sur le ventre pour s'assurer si la petite outre est bien tendue.

Ce peuple n'est pourtant pas un peuple méprisable. Les palais qu'il a édifiés le prouvent, et le Musée que les Japonais viennent d'ouvrir, et la *Bibliographie Coréenne*, que M. Maurice Courant publia en 1894. Les Japonais ont trouvé dans les anciens tombeaux des miroirs de bronze, des ornements d'or, des bijoux de jade, des éventails et surtout ces porcelaines craquelées, si délicatement nuancées ou d'une blancheur exquise, dont les Coréens ont laissé le secret s'éteindre et qu'au Japon les maisons seigneuriales et les temples bouddhiques conservent comme des trésors. Ils ont commencé une galerie de peintures, la plupart du XVIIe et du XVIIIe siècle, dont la beauté nous saisit. Les peintres japonais ne nous avaient pas habitués à cette vivacité de couleurs, à cette largeur du coup de pinceau, à cette science de la perspective. Je me rappelle un petit chat grimpé dans un arbre, où des oiseaux s'effarent, et tournant vers sa mère des yeux féroces. La mère, au pied de l'arbre, lève le cou pour le suivre et l'en-

courager. On ne voit que le mouvement de son cou tendu et la ligne rose de sa gueule. Mais quelle expression d'orgueil maternel et de joie meurtrière !

Comme la Corée a eu ses architectes, ses porcelainiers, ses peintres, elle a eu ses poètes. Je sais bien que la poésie en Extrême-Orient n'est qu'un exercice à la portée de tous les lettrés et dont nos anciens centons de vers latins donneraient une idée assez exacte. Elle n'en reflète pas moins un peu du génie de chaque nation. Impressionniste et elliptique chez les Japonais, elle ressemble beaucoup plus chez les Coréens à la poésie occidentale, par ses développements, son tendre coloris, ses rêves, sa mélancolie sensuelle. Elle vous transporte dans la plus fabuleuse des Corées, où de beaux jeunes gens, que la flamme d'amour empêche de dormir, montent sur des chevaux blancs harnachés d'or. L'odeur des fleurs nocturnes pénètre leurs vêtements. La lune éclaire les campagnes et les jardins. Dans une maison peinte, une jeune femme, en robe rose et en corsage vert, épie le cavalier à travers la mousseline de soie qui remplace au printemps le papier des fenêtres. Il la rejoint ; leurs deux êtres « se confondent comme le nuage et la pluie ». Et ils se séparent avec des larmes et des baisers. Et un océan cruel roule ses flots entre eux, un océan qui refuse de porter les navires... A chaque instant, dans cette poésie, revient l'invitation ronsardienne à l'amour et le respect des symboles vivants de la tendresse. « *O chasseur qui, le fusil sur l'épaule, descends de*

la verte montagne, chasse tous les oiseaux et tous les gibiers, le loup, le tigre, le cerf, le lièvre et le lapin. Mais ne tire pas cette oie sauvage qui a perdu son compagnon et qui crie en volant dans la clarté lunaire! » Souvent aussi la sensibilité fait place à un humour qui nous surprend encore plus. La Chanson des Tasseurs de terre, dont M. Courant nous dit qu'elle fut écrite sous la dictée d'ouvriers coréens, a des parties excellentes : « *Lorsque nos parents nous ont élevés, — heï heï y ri! — ils nous ont fait apprendre les caractères chinois avec l'espoir que nous deviendrions plus tard des fonctionnaires. Mais nous n'avions point d'aptitudes, et nous n'avons point profité de ces leçons, — heï heï y ri! — de sorte que nous sommes devenus des tasseurs de terre... Là-bas, dans un pavillon au milieu des saules, les archers et les danseuses s'amusent et font de la musique. Cependant, la tête enveloppée de nos mouchoirs, nous soulevons nos lourds bâtons, nous secouons nos reins et nous tassons la terre... Mais quoi? les fleurs de nénuphars, mouillées par la pluie, sont aussi jolies que les trois mille servantes royales quand elles se baignent!...* »

Quand je passais devant les cabanes coréennes, où les gens disputent aux punaises et aux cancrelats une natte en lambeaux, je songeais à toutes ces romances amoureuses et à ces chansons narquoises qui s'en échappent. Et je songeais aussi aux histoires sentimentales et fantastiques du roman populaire, dont les titres flamboient ou tintent si bizarrement sous les toits de ces taudis :

La Femme de Jade, *La Sonnette d'Or*, *Les Songes de la Licorne*, *La Rencontre merveilleuse de l'Iris de Jade*, *l'Aventure des Deux Dragons vus en rêve*. Mais je songeais surtout que ce peuple avait devancé tous les autres dans l'art de l'imprimerie, et qu'en 1403 son Roi faisait fondre d'un coup trois cent mille caractères de cuivre, jugeant que les planches gravées s'usaient trop vite et ne pouvaient reproduire tous les livres de l'univers. Les siècles n'ont pas même jauni les feuilles en écorce de mûrier qui en reçurent les premières empreintes. En ce temps-là, le pays du *Matin Calme* semblait annoncer une radieuse journée. Il n'a pas tenu ses promesses.

Le peuple coréen a été la victime de l'isolement dans sa péninsule montagneuse et pauvre, et du confucianisme qu'il tira de la Chine, mais dont il se fit la plus étroite et la plus desséchante des religions. La doctrine confucéenne séduisait son esprit spéculatif, car il était plus idéaliste que ses deux rudes voisins, le Japonais et le Chinois. Son bouddhisme, qu'il avait transmis au Japon, achevait de se corrompre, quand elle s'introduisit chez lui. Elle bannit, dès qu'elle le put, les Bouddha de la capitale et les réduisit à se sauver au fond des montagnes. Désormais les Lettrés ne se souvinrent de leur existence que pour aller prendre leur villégiature dans des monastères où les bonzes leur servaient d'hôteliers et de domestiques. Et la Corée tomba sous l'administration de ses intellectuels. « La religion des Lettrés, dit Voltaire, est admirable. Point de superstitions ; point de

légendes absurdes : point de ces dogmes qui insultent à la raison et à la nature et auxquels les bonzes donnent mille noms différents puisqu'ils n'en ont aucun. Le culte le plus simple leur a paru le meilleur depuis plus de quarante siècles. Ils sont ce que nous pensons qu'étaient Seth, Enoch et Noé : ils se contentent d'adorer un Dieu avec tous les sages de la terre, tandis qu'en Europe on se partage entre Thomas et Bonaventure, entre Calvin et Luther, entre Jansénius et Molina. » Voltaire se faisait des illusions sur la Chine et sur le genre humain ; et il est regrettable que Candide n'ait point abordé en Corée. Il y aurait vu que la religion des Lettrés était aussi intolérante que celle des Inquisiteurs. Elle proscrivit les livres bouddhiques et jusqu'aux termes mêmes dont usaient les bouddhistes chinois. Elle déposa les monarques soupçonnés de sympathie pour l'ancien culte. Elle s'appuya sur la noblesse qui avait adopté ses enseignements ; et elle considéra le peuple comme un troupeau vil. Le résultat ? Vous en avez l'emblème dans le chapeau de deuil des Coréens. Depuis cinq cents ans la Corée a été coiffée de cette cloche pneumatique. On est stupéfait, en feuilletant la *Bibliographie Coréenne*, de l'énormité du fatras que le confucianisme a produit et qui ne pèse pas, au regard de l'esprit humain, ce que pèse une ombre. Si l'on mettait le feu à la montagne d'ouvrages que les intellectuels coréens ont écrits sur la piété filiale et sur la coiffure virile, sur la modestie et sur les rites de bon augure, sur la fidélité au souverain et sur la liturgie des funé-

railles ou des mariages, sur les sacrifices aux ancêtres et sur les formules épistolaires, on n'y perdrait pas plus qu'à brûler un vieux stock de lanternes chinoises.

Le principe confucéen est que le geste du corps doit régler la pensée ; et ses efforts n'aboutissent qu'à substituer aux pensées les gestes du corps. La vertu, c'est de s'acquitter exactement de toutes les prescriptions les plus minutieuses ; le crime, c'est d'en oublier une. Le moindre manquement à l'étiquette, une particule omise ou modifiée quand on s'adresse aux mandarins, vous déshonore ou vous rend passible des tribunaux. C'est un dur régime, mais qui a bien ses avantages, hélas ! Il vous facilite l'accomplissement de tous les devoirs puisqu'il les ramène tous à des attitudes. Il délivre l'âme de ses obligations les plus pénibles à force de les extérioriser. Il donne à l'homme, qui s'y soumet strictement, une certitude morale analogue au sentiment de la vérité absolue que donnent les mathématiques aux mathématiciens. Ce pharisaïsme enflait la nation coréenne d'une vanité encore plus démesurée que son ignorance et qui lui tenait lieu de patriotisme. Non seulement, il n'utilisait pas ses qualités natives, mais il les frappait de stérilité ou les tournait contre l'intérêt public. Le culte de la famille paralysait l'individu ; son attachement aux morts et son respect de la tradition lui interdisaient toute initiative, toute curiosité de la science et du monde ; l'obéissance aux lois de l'hospitalité engraissait le parasitisme. Et les innombrables écoles confucéennes n'enseignaient ni la

franchise ni l'humanité. Il ne faut pas se fier à la douceur des yeux coréens. Fourbe, versatile, le Coréen a un fond de sauvagerie terrible. Sa cruauté n'a pas de peine à rompre le mince filet de soie dorée dont l'enveloppe son éducation formaliste. Les femmes sont plus vindicatives qu'au Japon. On en voit qui s'empoisonnent pour déchaîner sur l'homme dont elles veulent se venger l'esprit malfaisant qui sortira de leur tombe. Nulle part le peuple n'a été plus pressuré par sa caste nobiliaire. La justice des mandarins a laissé des souvenirs de vénalité et de tortures inimaginables.

Enfin, la sagesse de Confucius ne mettait ni les Lettrés ni personne à l'abri des superstitions. Ce n'était point une économie d'avoir exilé les bonzes : les sorciers pullulaient. On ne vivait ni ne mourait sans eux. L'enfant naissait au son du tambourin des sorcières ; le malade suait sa fièvre au bruit de leurs danses. Les tireurs d'horoscope décidaient des mariages. Les géomanciens choisissaient l'emplacement des sépultures. Ils le choisiraient encore, si les Japonais n'avaient « scandaleusement » établi des cimetières communs. Dans l'enceinte même de Séoul, où le Bouddha n'avait pas le droit d'entrer, sur le haut du Name San, la Montagne du Sud, escaladée par les remparts, des magiciennes tiennent boutique de sorts et de conjurations. Elles ont une espèce de chapelle dont les murs sont barbouillés de trognes grimaçantes. Quelques bols qui traînent sur l'autel vide, des chapeaux rouges suspendus à des patères, un tambour posé dans un coin, sont les accessoires de

leur sabbat. Le jour où je grimpais à ce mont de Walpurgis coréen, ces dames sorcières étaient aux champs. Je n'en vis qu'une très vieille, probablement à la retraite, qui décortiquait du riz et dont la tête ne semblait tenir à ses épaules que par des ressorts tendus, à peine revêtus de chair.

De cette hauteur diabolique, on aperçoit toute la ville et le désordre des montagnes. Au Japon, il y a des affinités entre la nature et l'homme. On dirait qu'ils se sont modelés l'un sur l'autre. L'homme a pris un peu de la grâce des choses ; la nature a pris un peu de son âme. Mais ici, dans ce pays grand et farouche, les hommes, qui semblaient nés pour l'indépendance et qui avaient reçu de beaux dons en partage, se sont comme à plaisir rapetissé l'esprit ; et tout en restant les plus incultes des hommes par leurs superstitions, ils en sont devenus les plus artificiels par leurs conventions.

*
* *

On m'a montré, dans le Palais du Nord, sous un bois de pins, l'étang au bord duquel, le 8 octobre 1895, à la pointe du jour, les meurtriers de la Reine brûlèrent son cadavre. C'était une petite femme mince, à la figure tachée de rousseur, plate et longue comme celle de tous les Mine qui sont d'origine chinoise. On vantait son intelligence et sa connaissance des classiques. Aussi dévouée aux intérêts de la Chine qu'hostile à l'influence japonaise, elle exerçait sur son mari l'ascendant d'un esprit fort. Elle avait déjà failli être assassinée en 1882

dans une révolte de soldats coréens, peut-être fomentée par son beau-père, le Régent, qui la détestait. Mais un de ses fidèles l'avait emportée sur son dos. On laissa courir le bruit de sa mort ; et, après un ou deux mois de silence, elle rentra triomphalement au Palais. Depuis, elle prenait ses précautions. Tous les soirs on lui préparait, dans divers pavillons, une dizaine de chambres ; et personne ne savait où elle avait dormi, car chaque lit était défait et portait l'empreinte d'un corps. Du reste, ni le Roi ni la Reine ne se couchaient avant qu'il fît clair. C'était la nuit que le Roi donnait ses audiences et que la Reine variait ses divertissements. Il lui en fallait toujours un. On lui avait construit, à l'extrémité du parc, une petite maison européenne où elle appelait des danseuses et des musiciennes.

Cependant les Japonais établis à Séoul exploitaient les dissensions de la famille royale et luttaient contre les Russes. Mais impatients d'organiser avant de conquérir, las de se heurter aux intrigues de la Reine, encouragés par son impopularité et par les ressentiments de son beau-père, ils avaient résolu de la supprimer. Des soldats coréens s'en seraient chargés, si le ministre plénipotentiaire japonais, un fanatique imbécile nommé Miura, n'avait été assez maladroit pour compromettre dans ce mauvais coup l'uniforme de son pays.

La nuit du 7 au 8 octobre, la Reine s'était promenée dans ses jardins et avait longuement contemplé la lune. Comme le jour se levait et comme

elle se disposait à rentrer, une fusillade éclata à la porte du Palais. Aussitôt elle changea de vêtements ; elle enleva son manteau rouge et sa couronne de perles dont la plus grosse luisait sur son front, et, en femme qui avait tout prévu, elle se lava la figure, car elle était la seule à la Cour qui eût le droit de se farder. Ainsi déguisée en simple fille du Palais, elle se réfugia dans un débarras avec quelques-unes de ses suivantes et la princesse royale. Les meurtriers, Japonais et Coréens, couraient d'un pavillon à l'autre, le nez haut, comme des chiens en quête. Ils ne l'auraient point trouvée, si cette ennemie du Japon ne s'était prise d'affection pour les deux petites filles d'un Japonais marié à une Coréenne. Ces deux petites métisses, qui avaient grandi au Palais, en connaissaient toutes les caches. Elles indiquèrent la porte derrière laquelle les pauvres femmes retenaient leur souffle. Ils la forcèrent. L'un d'eux saisit la princesse, la porta dans une autre pièce, l'y déposa et lui dit : « Je vous prie de nous excuser. » Elle entendit à ce moment la Reine crier qu'elle n'était pas la Reine, et n'entendit plus rien qu'un cri de terreur. Tel est le récit que m'a fait un Coréen, dont j'ai tout lieu de croire qu'en dehors des acteurs ou des témoins du drame, nul n'est mieux renseigné.

La mort de la Reine précipita l'agonie du royaume. Cette agonie avait commencé vingt ans auparavant, du jour où la Corée dut renouer avec le Japon et, par crainte du Japon, s'ouvrir aux Européens. L'antique royaume, qui se flattait de compter trois mille ans d'existence, ne pouvait

survivre à cet afflux de vie nouvelle. Et, si longtemps immobilisé dans son orgueil, il ne retrouva le mouvement que pour se déchirer lui-même. Ses ministres le grugent et le trahissent. Les révolutions de palais et les émeutes l'ensanglantent. La Russie et le Japon se le disputent. Le Roi n'avait qu'une idée, celle de ne pas mourir, et, pour ne pas mourir, il achetait des maisons et faisait construire. Les sorciers lui avaient découvert, magiquement parlant, une figure de ver à soie. Et comme le ver à soie cesse de vivre en même temps que de filer, il était persuadé que, tant qu'il bâtirait, il n'aurait point à craindre la mort. Le fait est qu'il vit toujours et qu'il continue de bâtir. Mais ce bâtisseur fut surtout un fossoyeur ; et, de tout ce qu'il a bâti, rien ne sera plus durable que le tombeau de sa royauté.

L'assassinat de la Reine l'avait épouvanté. Le lendemain, on extorqua à quelques-uns de ses ministres un décret qui la condamnait et qui la déclarait déchue de sa dignité et « devenue une femme du commun » (du commun des morts !) Le *Journal officiel* l'inséra, mais sans la signature du Roi. « Coupez ma main, aurait-il dit à son père, à ses ministres et à Miura, et si cette main coupée peut signer le décret, j'y consens ; mais, tant qu'elle adhérera à mon corps, elle ne signera pas. » Ce fut un de ses rares sursauts d'énergie. Le malheureux n'avait personne à qui se fier : son père travaillait contre lui ; son fils était un faible d'esprit; ses meilleurs ministres le quittaient avec insolence. Le ministre des Finances démission-

nait bruyamment et faisait apposer à la porte du ministère une affiche où on lisait : « Tant que la Mère du Royaume ne sera pas vengée, comment le sujet du Roi supporterait-il de rester sur la scène du monde ? » Le Roi ne voyait plus de salut que dans le secours des nations européennes. Il appelait autour de lui les représentants de la Russie, de la France, de l'Amérique, de l'Angleterre. Il faisait aussi bon marché du protocole qu'un naufragé de sa boîte à chapeau. Il leur serrait les mains. Il les implorait : « Me sauverez-vous ? » — « Sire, lui disait l'un, coupez-vous les cheveux. Donnez cet exemple à vos sujets. Tant qu'ils garderont cette chevelure luxuriante qui remonte à l'origine du monde, votre pays ne réalisera aucun progrès. Votre faiblesse est dans vos cheveux. » — « Sire, lui disait l'autre, vous ne sortirez de difficulté qu'en créant beaucoup d'écoles industrielles et une Ecole des Langues étrangères. » — Et le troisième lui disait : « Soyez démocrate, Sire. L'avenir est aux idées démocratiques. » — Et le quatrième : « Sire, il importe avant tout que vous ayez recours aux capitaux étrangers. Accordez-moi la concession d'une mine ou d'une voie ferrée. »

Un jour qu'une échauffourée avait éclaté au Palais, il se sauva, tête nue, dans la chaise à porteurs d'une ancienne concubine. Sa mère, la femme du Régent, qui s'était faite secrètement catholique, envoya demander à l'évêque, Mgr Mutel, ce qu'était devenu son fils. Il s'était réfugié à la Légation russe qui se remplit, du soir au lende-

main, de chapeliers, de policiers, de ministres coréens, de soldats et d'eunuques. Les Russes prenaient un air de triomphe ; les Japonais passaient leur dépit sur le dos de la foule, et, selon l'expression coréenne, jetaient à pleines poignées du sable dans la marmite où les Coréens faisaient cuire leur riz. Cependant, la Reine avait été réhabilitée, sa mort annoncée et un deuil public de trois ans prescrit à sons de trompe. Puis on décida la translation au Nouveau Palais de ses cendres et d'un petit os de son genou, le seul reste authentique que des serviteurs eussent recueilli. La veille de la cérémonie, parmi les curieux qui, des fenêtres de la Légation, suivaient les préparatifs. on aperçut le Roi. une jumelle à la main. Un an après, on fit enfin ses funérailles. Son tombeau est tout près de la ville, dans un bois de pins. Au pied du tertre funéraire, l'autel des sacrifices, table de marbre posée sur quatre boules de granit, est gardé par des tigres et des moutons de pierre et par des statues de généraux, casqués et cuirassés, dont les épaules remontent jusqu'à leurs oreilles et qui tiennent leur large épée devant leurs jambes trop courtes. Ce fut là que le 22 novembre 1897 le corps diplomatique assista, toute la nuit, selon les rites, aux dernières funérailles royales de la Corée.

Sur ces entrefaites, le Roi avait, à la grande joie de son peuple, quitté la Légation russe et s'était installé dans le Nouveau Palais. Il s'y était même décerné le titre d'Empereur ; et toutes les musiques coréennes avaient célébré l'indépendance de l'Em-

pire. Mais les uns pensaient que la Corée serait bientôt russe ; les autres, japonaise ; et l'active propagande des pasteurs américains faisait naître des Clubs et des Sociétés secrètes qui prévoyaient déjà l'avènement d'une république. Les idées étrangères rompaient décidément le barrage. Des cours d'anglais et de français étaient organisés ; et le gouvernement jugea bon d'y adjoindre une école de russe. Voulez-vous savoir comment les rudiments de la langue de Tolstoï pénétrèrent en Corée? Cela vous donnera un aperçu des bouffonneries qui se jouaient à côté du drame.

Le gouvernement coréen avait député quelques ambassadeurs à Vladivostok, chargés de lui ramener un professeur. Le voyage était long et fort peu plaisant. Un soir, les ambassadeurs couchèrent dans une exploitation agricole où travaillaient des Coréens et apprirent que le maître était un capitaine russe nommé Birukoff. La famille de ce Birukoff l'avait envoyé en Sibérie à cause de ses fredaines et pour le guérir d'une soif immodérée. Les ambassadeurs, qui n'avaient aucune envie de visiter Vladivostok, se font présenter au capitaine et lui demandent si par hasard il ne consentirait pas à venir enseigner le russe aux sujets de Sa Majesté l'Empereur de Corée. Birukoff aimait le changement beaucoup plus que l'agriculture. Il accepte; et l'ambassade s'en retourne à Séoul avec son mandarin russe. La porte de l'Est fermait alors à neuf heures et demie ; mais il y avait, en dehors, des auberges pour ceux qui arrivaient trop tard. La petite troupe, devancée par le soir, y emmena Biru-

koff, et on fit la fête toute la nuit. Le matin, le gouvernement fut averti que l'oiseau rare avait été capturé. « Soignez-le bien ! » dit-il. Et la fête continua tout le jour. Le crépuscule était tombé, quand on se décida à franchir la porte de la ville. Les jambes de Birukoff flageolaient, et celles des ambassadeurs n'étaient guère plus solides. Aucun d'eux n'avait songé à lui préparer un gîte. Ils le menèrent d'abord à un hôtel japonais. Mais, comme il refusa de quitter ses bottes et qu'elles menaçaient toutes les nattes de la maison, les Japonais le mirent dehors. Les ambassadeurs pensèrent qu'il serait moins dépaysé chez des compatriotes, c'est-à-dire chez des Européens. La maison des Anglicans était tout près. Ils frappèrent. On ouvrit. Ils poussèrent Birukoff dans la cour, et s'en allèrent. Au bruit qu'un homme extraordinaire était entré, le Révérend accourut. Birukoff lui demanda en russe où il se trouvait. Le Révérend, frappé de stupeur, crut qu'il parlait français et appela aussitôt une diaconesse, sœur Norah, qui savait notre langue. Birukoff lui répondit en français qu'il était Russe, quand le diable y serait. « Vous êtes surtout, lui dit-elle, dans un état qui chrétiennement nous oblige à vous garder cette nuit. Tenez-vous tranquille et couchez-vous. » On le conduisit dans un pavillon isolé où il y avait un lit et une lumière. Une demi-heure après, Birukoff avait mis le feu à son lit. L'alarme était donnée. Les domestiques coréens éteignirent l'incendie avec des seaux d'eau qui commencèrent à le dégriser. Et il s'endormit sur ses draps trempés. Le lendemain, dès

la première heure, le Révérend informa le ministre de Russie qu'il avait hospitalisé un marin russe fort intempérant et qui avait failli les incendier. Or, les jours précédents la police coréenne avait eu à se plaindre des marins de la Légation. Le ministre furieux appela le commandant : « Vous avez encore, lui dit-il, un homme qui a fait des siennes la nuit dernière. Il a mis le feu à la maison des Anglicans. Je voudrais savoir, monsieur, quand ces scandales cesseront ? » Le commandant fait sonner le branle-bas. Les cent cinquante marins du détachement comparaissent. On les compte ; on les recompte. Ils étaient tous là. On en dépêche quatre pour s'assurer de l'individu. Ils trouvèrent Birukoff toujours avec ses bottes, en train d'ouvrir les yeux à la lumière. Ils l'amenèrent devant le ministre : « Qui êtes-vous ? — Je suis le professeur de russe au service de Sa Majesté l'Empereur de Corée. » Ce fut ainsi que l'enseignement de la langue russe entra dans Séoul.

Mais bien des choses y entrèrent ou en sortirent qui étaient moins drôles. J'ai eu entre les mains le journal manuscrit de Mgr Mutel, un des témoins que ses fonctions, son dévouement aux âmes, son expérience de la langue et son intelligence des mœurs ont le plus mêlé à cette période de l'histoire coréenne. Il n'y a pas d'histoire plus lamentable. Trahisons, assassinats, complots, insurrections, un pillage effréné, une curée dont les Coréens eux-mêmes ont donné le signal ; aucun patriotisme dans cette nation moribonde, que les nations étrangères regardent mourir et dont elles tâchent de

capter les dernières volontés. Les Russes victorieux n'eussent fait qu'ajouter à son anarchie. Leur défaite la livra définitivement aux Japonais. En 1905, ils imposaient leur protectorat. L'Empereur eut alors une inspiration, mais qui ne lui venait pas de ses sorciers : il s'adressa au Tribunal de la Haye. Le prince Ito et le général Hasegawa se chargèrent de la réponse. Le soir du 19 juillet 1907, ils se présentèrent au palais et, appuyés par les ministres coréens, ils le forcèrent d'abdiquer en faveur de son pauvre fils, le joueur de billard. Le 31 juillet, ses soldats furent désarmés et reçurent chacun cent *yen*. Mais une des six casernes de Séoul résista ; et trois ou quatre cents braves se firent massacrer pour l'honneur de leur pays. Trois ans plus tard, et sans qu'on eût besoin d'insister, le nouveau souverain résignait ses pouvoirs à l'empereur du Japon.

*
* *

Quelques années de domination japonaise, et cette Corée n'est plus reconnaissable. Elle est devenue aussi paisible qu'une île du Japon. Les Japonais ont commencé par la délivrer des bandits et des voleurs qui l'infestaient depuis des siècles. Les petites villes, les bourgs, les hameaux dorment tranquillement sous la protection d'une police toujours éveillée; et Séoul est purgé des bandes de filous que la Sûreté coréenne laissait opérer tout à leur aise, sans doute parce qu'elle y trouvait son profit. Autrefois, il ne se passait point

de nuit où, dans le plus pauvre village, quelque malheureux ne constatât à son réveil qu'il pouvait être encore plus malheureux que la veille. On avait perdu l'habitude de porter plainte, car les doléances n'arrivaient que très difficilement à se frayer un passage à travers la foule des satellites du mandarin. Aussi les progrès de la moralité publique se manifestent-ils par le nombre croissant des procès et des condamnations. L'idée du droit se répand : la confiance dans les tribunaux se fortifie ; et le silence craintif du dévalisé ne sauve plus le dévaliseur.

Débarrassé de ses bandits, le peuple l'est également de ses nobles et surtout des nobles de Séoul que les mandarins eux-mêmes redoutaient. C'était la caste la plus orgueilleuse du monde, et la plus cynique. Ses gueux innombrables ne vivaient que de parasitisme et de brigandage. Leur demeure était inviolable ; et, quand ils passaient à cheval sur une route, les autres cavaliers descendaient de leur monture. Un vieux missionnaire des temps héroïques me racontait que jadis, lorsqu'il voyageait à l'intérieur du pays, il n'avait pas de meilleure sauvegarde que de se donner pour un noble de la capitale. Dans les campagnes, ce titre lui assurait la même sécurité que le chapeau de deuil dans les villes. Il écartait de lui les importuns et les gendarmes. Un jour qu'il entrait dans la cour d'une auberge, les chrétiens qui l'escortaient se rencontrèrent nez à nez avec les satellites d'un mandarin. Ceux ci demandèrent aux porteurs de sa litière qui était dedans : « Un noble de Séoul »,

répondirent-ils. A ces mots magiques, toute la gendarmerie détala. Quelques jours auparavant, le mandarin de l'endroit avait ordonné à un de ses satellites d'arrêter pour vol l'esclave d'un noble. Le noble avait fait saisir le satellite et l'avait renvoyé au mandarin les yeux crevés. Et le mandarin n'avait rien osé dire. Mais il dut prendre sa revanche sur ses administrés.

Plus de nobles! Plus de mandarins! Les premiers temps d'un si beau régime parurent fort étranges aux Coréens. Ils n'avaient pas imaginé qu'on pût vivre sans être tondu. Ils en éprouvèrent la même sorte de malaise que nous produisent les grands troubles atmosphériques. Il est vrai que les aventuriers japonais, accourus au lendemain de l'annexion comme des mouches autour d'une blessure, réintroduisirent bientôt dans leur vie l'élément de terreur qui semblait leur manquer. Tout au moins, ils leur épargnèrent une transition trop brusque entre la rudesse de l'ancien régime et la douceur du nouveau. Mais le gouvernement abrégea cette période de transition. Les aventuriers disparurent, et les Coréens s'accoutumèrent enfin au train d'une existence normale. On vous dira que l'administration japonaise n'est pas parfaite, que ses levées d'impôts ne se font pas toujours selon les principes de la justice ; que ses fonctionnaires grappillent ; que sa police, défiante à l'excès, multiplie les règlements et les restrictions. Mais que sont ces vexations à côté de l'arbitraire et des violences dont le peuple a souffert pendant si longtemps ? La vérité est que, de jour

en jour, il regrette moins l'ancien régime et que son patriotisme n'est pas assez intransigeant pour qu'il préfère la tyrannie de ses nobles et de ses mandarins indigènes aux petites rigueurs administratives et aux malversations intermittentes des fonctionnaires étrangers. D'ailleurs, la police japonaise fait vivre un certain nombre de Coréens dont elle rétribue les services. Les Coréens ont un penchant irrésistible à la délation. Il n'y eut jamais de complot dont plusieurs conjurés ne luttèrent à qui le dénoncerait le premier.

L'ordre assuré, les Japonais ont entrepris de nettoyer ce vieux pays appesanti sous sa crasse, et que ravageaient le typhus, la petite vérole et le choléra. Ils ont tué le choléra et ils ont imposé la vaccination. Songez que, naguère encore, lorsque la petite vérole arrivait dans un village, les pauvres gens n'avaient inventé d'autre remède que « de traiter magnifiquement et de loger superbement » cette terrible hôtesse. On dressait devant chaque maison une table chargée de fruits. Dès qu'elle y était entrée, on bariolait la porte avec de la terre jaune pour empêcher les passants de venir la déranger. On lui offrait des sacrifices, le charivari des sorciers, et des gâteaux dont s'empiffraient les voisins.

Aux nouveautés qu'apportaient les Japonais et à leurs ballots de marchandises, il fallait des routes ; et la Corée n'était sillonnée que de sentiers. Tout le commerce intérieur se faisait à dos d'hommes et de bêtes, ce qui donnait à la corporation des portefaix une autorité qui contrebalan-

çait celle du gouvernement. Ils ne reconnaissaient le pouvoir ni des nobles ni des mandarins. Dans les temps de troubles, au seul bruit qu'ils pourraient descendre à Séoul, le Roi et les ministres tremblaient, et les habitants se mettaient en état de siège. Ils étaient les routes vivantes, et tenaient toute la vie du pays sur leurs fortes épaules. C'en est fait de leur importance ; et la légende de leurs prouesses se mêlera d'ici peu aux récits fantastiques qu'on se raconte le soir sur les nattes fumeuses des paillotes et des auberges. Les Japonais auront bientôt couvert leur nouvelle province de grands chemins et de voies ferrées.

Ils commencent aussi à reboiser les collines. Les potiers comptaient parmi les agents les plus actifs du déboisement. Leur caste nomade promenait la dévastation. Ils s'établissaient au pied d'une forêt, y construisaient leur village et leurs fours et ne décampaient qu'après avoir brûlé jusqu'au dernier arbre. Le gouvernement japonais n'a pas jugé utile de prendre des mesures contre eux ; il sait que leur industrie ne résistera pas à la concurrence. Aucune industrie coréenne n'y résistera, sauf celle des sandales de paille, et, pendant encore un certain temps, celles des vêtements de chanvre, qui sont les vètements de deuil, et des prodigieux chapeaux. Le papier même, l'excellent papier dont on fait des tapis, des manteaux, des souliers, des paniers, des vitres, coûte trop cher ; et voici longtemps que les Coréens achètent leur toile en Amérique, leur soie en Chine et au Japon.

Ce peuple avait besoin d'une entière rééducation.

Les Japonais ont ouvert partout des écoles communales, et des écoles industrielles et des écoles d'agriculture et de commerce. On leur reproche d'avoir supprimé l'École des Langues étrangères, l'École de Birukoff. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas eu dans cette suppression le désir de soustraire leurs frères coréens au danger des influences européennes. Mais l'organisation en était très insuffisante ; et le plus pressé n'était point d'enseigner aux adolescents le français ou l'anglais, le russe ou l'allemand. « Si on ne sait pas le japonais, disent aujourd'hui les Coréens, on n'est pas un homme. » Et tout cas, on n'est pas un homme moderne, et l'on est exposé à avoir des démêlés avec l'administration, car autant le Coréen apprend vite la langue japonaise, autant les Japonais éprouvent de difficulté à parler la langue coréenne et généralement toute langue étrangère.

Il valait mieux fonder, comme le gouvernement l'a fait, un Institut technique et un Laboratoire de Chimie où se préparent de bons ouvriers pour le tissage, pour la teinture, pour la céramique, pour toutes les industries. Les Lettrés et les fils de Lettrés ne méprisent plus aujourd'hui le travail manuel, et, au lieu de perdre leur temps à étudier dans les livres Confucéens les vingt manières de porter son chapeau ou à tenter, jusqu'à la vieillesse, les examens du baccalauréat, ils commencent à prendre le chemin des usines et des manufactures. Les femmes enfin reçoivent une instruction pratique qui, assurément, ne les rendra pas plus heureuses, mais qui permettra aux Coréens d'acheter

de la toile et la soie tissées chez eux. Comme complément aux leçons des écoles, le gouvernement envoie partout des spécialistes qui distribuent aux paysans des graines, des semis, des instruments agricoles, et leur font des conférences sur l'exploitation des fermes et l'élevage des bêtes. Je pense qu'ils leur ont appris à traire les vaches. Jadis le lait était un luxe réservé au Roi. « Et l'on trayait la vache, me dit un Coréen, avec toutes sortes d'égards. — Lesquels? lui demandai-je. — Voici, me répondit-il : on commençait par la renverser sur le dos, les quatre pattes en l'air... » Quant aux moutons et aux chèvres, le Roi seul, et quelques privilégiés, avaient le droit d'en élever. Les moutons étaient sacrifiés à ses ancêtres ; les chèvres, à Confucius. La culture de la pomme de terre était défendue. Il était interdit de toucher aux mines. Jamais gouvernement ne s'ingénia à maintenir son peuple dans un tel état d'ignorance et de dénuement. Les Japonais avaient tout à faire ; et, s'ils n'ont pas fait encore davantage, la faute en retombe sur leur pauvreté. Il ne leur manque que l'argent pour mettre en valeur ce pays que leur imagination avait semé de trésors.

Ils ne s'efforcent pas seulement de l'instruire et de lui créer des ressources matérielles : ils se préoccupent aussi de le moraliser. Ils lui inculquent même une économie qu'ils n'ont jamais pratiquée, tant il est vrai que souvent l'habit fait le moine ; et leurs caisses d'épargne ne sont pas uniquement, comme le prétendent des esprits défiants et grincheux, une mainmise sur les sapèques des campa-

gnards. Mais le plus intéressant, c'est leur apostolat. Lorsqu'ils se sont emparés de la Corée, la situation religieuse pouvait leur paraître inquiétante. Le Confucianisme vermoulu et réduit à l'impuissance, le Bouddhisme dégradé et chassé des villes, ils se trouvaient en présence de quatre-vingt mille catholiques et de trois cent soixante mille adeptes du protestantisme. Ils ne redoutaient aucune complication de la part des catholiques, et le général Térauchi, ancien élève de Saint-Cyr, lorsqu'il voulut bien me recevoir, me vanta lui-même l'éducation que leur donnaient nos missionnaires : « Je considère vos prêtres, me dit-il, comme nos meilleurs collaborateurs étrangers dans la tâche que nous avons entreprise. » Mais le nombre des protestants coréens était si fabuleux qu'on ne pouvait se tromper sur la nature de leur conversion. Évidemment la plupart d'entre eux n'avaient été convertis qu'à l'espoir d'une indépendance nationale. Presbytériens et méthodistes américains, presbytériens canadiens et australiens, même les Anglicans, s'étaient déclarés, pendant la période des troubles, contre la domination japonaise. Ils avaient commis l'imprudence de promettre à leurs néophytes l'appui politique de leur gouvernement; et ce ne fut pas leur seule imprudence.

Les Japonais irrités ne se départirent pourtant point de leur tolérance, mais ils se tournèrent vers ce Bouddhisme que jadis les Coréens leur avaient enseigné et dont les prêtres méprisés, exclus de toutes les cérémonies religieuses ou nationales,

n'avaient pas même le droit de franchir le seuil des plus pauvres maisons coréennes. Ils abolirent ces mesures infamantes et décidèrent que les bonzes coréens auraient désormais le traitement des bonzes japonais. En juin et en septembre 1911, des ordonnances réorganisèrent complètement les temples et les monastères bouddhiques. Vingt mille prêtres bouddhistes, appartenant à quatorze cents églises, furent rétablis dans leurs anciens honneurs et mobilisés contre les prédications étrangères. D'autre part, le gouvernement encourageait la propagande shintoïste. Il ne l'installait pas seulement au centre de ses écoles. Des associations, nous dirions des confréries, shintoïstes et bouddhiques, se constituaient dont les insignes préservaient les maisons qui en décoraient leurs murs des visites domiciliaires et facilitaient à ceux qui les portaient leurs relations avec les autorités japonaises. On ne doute point que, sur les trois cent soixante mille presbytériens et méthodistes coréens, ce système n'en amène bientôt deux ou trois cent mille au culte du Shinto, ou ne les ramène à la religion du Bouddha.

Y a-t-il là un sincère désir de relèvement religieux, comme le dit le général Terauchi dans son rapport officiel sur ses trois années d'administration en Corée ? J'y vois d'abord une habileté politique. Le clergé coréen ne peut qu'être reconnaissant aux Japonais de sa réhabilitation ; et les progrès du Christianisme seront ralentis. Mais cette politique coloniale concorde trop exactement avec la politique intérieure du Japon pour qu'on ne soit

pas frappé de la conception qui l'anime. Les Japonais ont retiré de leur expérience des nations européennes l'idée que la religion est une force sociale dont aucun gouvernement ne saurait se passer sans s'amoindrir. Cette idée, ils ne l'avaient pas ou ne se l'étaient pas nettement formulée à la fin du XIXe siècle. Parmi leurs dirigeants d'alors, hommes d'État et publicistes, quelques-uns, et non des moindres, ambitieux de s'égaler aux Occidentaux qui leur semblaient les plus hardis et les plus libres, professaient le dédain de toutes les croyances et les tenaient pour des marques d'infériorité. Aussi la plupart des Européens, trompés par les apparences, se persuadèrent que les Japonais étaient le peuple le plus irréligieux du monde. On a écrit bien des sottises là-dessus, mais jamais de plus fortes que celles de l'illustre Georg Brandès qui, au moment où la guerre éclata entre la Russie et le Japon, opposa, dans un article emphatique, aux soldats du Tsar, chargés de superstitions et d'icones, les soldats du Mikado, affranchis de ces impédiments barbares, et sans autres idoles que de petits arbres fleuris. En réalité, l'armée japonaise emportait au combat plus d'amulettes que l'armée russe. Et les généraux et les hommes d'Etat avaient souvent les leurs. Après la mort du prince Ito, assassiné en Corée, on sut qu'il ne se séparait jamais d'une petite effigie de Bouddha, et que, pendant la guerre, chaque jour il adressait ses adorations à la divinité de la lumière. Il n'y a guère de pays où l'on trouve une plus grande ferveur de superstitions qu'au Japon, et dans toutes

les classes. Le gouvernement eut été fort maladroit de ne point utiliser cette source d'énergie et ces moyens d'expansion. Sa conduite en Corée nous prouve qu'il compte sur la religion pour recivilisér ce pays en décadence et qu'il ne la juge pas incompatible avec les progrès industriels et scientifiques. En même temps qu'il apporte aux Coréens les bénéfices de la civilisation occidentale, il ne se contente pas d'imposer dans ses écoles le culte intéressé de la divinité impériale, il se fait le restaurateur de la religion bouddhique.

D'où vient cependant que presque tous les missionnaires chrétiens en Corée parlent de l'agnosticisme ou du rationalisme des Japonais et en reconnaissent déjà les effets sur les Coréens ? C'est, je crois, que l'on sent beaucoup plus d'intention politique que de charité dans leur prosélytisme et que leur culte national prend de jour en jour une forme plus administrative. Mais c'est aussi que, parmi les superstitions indigènes qui s'en vont, pas une ne s'en va plus vite que celle de la supériorité des Européens. Les Coréens sont en train de reporter sur leurs conquérants toute la considération et toute l'admiration que naguère ils nous accordaient. Peut-être se rendent-ils compte qu'aucune nation européenne ne les aurait arrachés plus rapidement à la misère matérielle et morale où ils croupissaient. Quand on les pousse un peu, ceux-là même qui, sur la foi d'anciens oracles, gardent encore le vague espoir d'une indépendance reconquise, ne peuvent s'empêcher d'en convenir. Avec les Japonais sont entrés dans ce royaume de l'op-

pression et de la routine la sécurité, le travail, l'humanité, la vie.

Le spectacle de Séoul est inoubliable. A côté de cette vieille ville, dont nous parcourions tout à l'heure les palais en ruines, et dans sa vaste enceinte, les Japonais en ont construit deux nouvelles, l'une européenne, l'autre japonaise. L'européenne est la ville administrative : banques, bureaux, entrepôts, résidence générale. Ils ont bouleversé des quartiers coréens pour en faire sortir des monuments de pierres et de briques. Ne vous demandez pas pourquoi des gens qui avaient une architecture s'acharnent à imiter ce que la nôtre a de plus banal et ne peuvent loger leur gouverneur, leur journal officiel, leur police, leur magistrature, leurs banquiers et leurs touristes dans des demeures où, pendant des siècles, habitèrent leurs princes et leurs administrations, et dont il leur suffisait de modifier les dispositions intérieures. Ils tiennent par-dessus tout à imposer aux Coréens l'idée qu'ils représentent la civilisation européenne et qu'ils savent faire tout ce que font les Européens.

La ville japonaise l'est entièrement. Sauf les maisons samuraïques, on y retrouve les mêmes lacis de ruelles, les mêmes étalages, les mêmes boutiques d'antiquités, les mêmes vendeurs de journaux qui courent avec leur trousseau de sonnettes à la ceinture, les mêmes marchands de rafraîchissements et râpeurs de glace, les mêmes temples populaires, les mêmes maisons de thé. Ah ! ces maisons de thé, ces *chaya!* Elles se sont déjà posées

partout où il y a une curiosité, devant la petite pagode en marbre de Nanking à treize étages et devant la tortue de bronze que viennent caresser les femmes stériles, et sur les pentes de la montagne des sorcières. Elles s'égrènent le long de la route qui mène au tombeau de la Reine. Je crois que, si le gouvernement n'y avait mis bon ordre, elles auraient dressé leurs petits tréteaux jusqu'au pied du tertre funéraire.

Jamais les Japonais ne m'avaient paru plus actifs qu'au milieu de l'apathie coréenne. Le soir, cette activité a quelque chose de fantastique. Jadis, avant le protectorat, l'énorme cloche, qu'on voit au centre de la ville dans une cage de bois, sonnait le couvre-feu à sept heures en hiver et à neuf heures en été. Tous les hommes rentraient chez eux. Personne n'avait le droit de sortir, sauf les devins aveugles, et les femmes qui peuvent circuler dans les ténèbres parce qu'elles sont des êtres sans conséquence. On n'entendait plus alors, dans les villes et les villages coréens, que le roulement précipité des bâtons dont les repasseuses battent le linge sur les pierres. « C'était l'heure, disait une chanson coréenne, où résonnent les quarante mille pierres des quarante mille maisons. » Ce bruit, qui remplissait la nuit, n'empêchait pas les gens de dormir. On finissait par ne pas plus l'entendre qu'on n'entend le concert ininterrompu des cigales et des grenouilles. La grosse cloche s'est tue ; mais les rues coréennes n'en sont pas moins désertes et noires. Les rues japonaises, au contraire, s'illuminent et bourdonnent d'une

foule affairée. Des rangées de lanternes éclairent les balcons de bois. Les promeneurs feuillettent les livres des petites librairies multicolores. Les barbiers rasent leurs clients sous des flots de lumière. Les agents de police, dans leurs guérites vitrées, font leurs rapports du bout de leur pinceau. On s'agite, on travaille, on s'amuse, on pince du *shamisen*. Toute cette animation nocturne, si fréquente au Japon, prend ici la valeur d'un symbole. Le silence millénaire des nuits coréennes a volé en éclats. Voici, près d'un peuple à peine réveillé de sa longue torpeur, un peuple qui ne dort pas, un peuple en perpétuel état de veille, un peuple à la fois mobile et tenace, un Argus aux milliers d'yeux toujours ouverts. La Mandchourie, la Chine, les îles du Pacifique, toutes les mers, toutes les terres de l'Extrême-Orient se reflètent dans ces yeux-là ; et, derrière ces reflets, vit le rêve, de plus en plus impérieux, d'une rénovation de l'Asie. La transformation de la Corée n'en est que la première étape. Mais cette première étape est considérable, car elle donne à ce peuple insulaire un point d'appui continental d'où il prendra son élan.

C'est en Corée, comme je l'ai raconté ailleurs[1], que me surprit la déclaration de guerre. Depuis, plus de trois années se sont passées, et l'on s'étonne que, sous une telle charge de deuils et d'horreurs,

1. *Un Français en Extrême-Orient, au début de la guerre* (1 vol. in-16. Librairie Perrin).

elles aient pu passer si vite. Qu'adviendra-t-il de cet effroyable bouleversement ? Que sortira-t-il d'un enchaînement de catastrophes qui a déjà déconcerté toutes nos prévisions ? Nous ne voyons pas plus clair que les aveugles qui cheminaient la nuit dans les rues de Séoul et nous ne sommes pas sorciers ! Mais de toutes les nations belligérantes, il en est une du moins dont il semble bien que cette guerre ait jusqu'à présent servi les intérêts et augmenté la puissance : le Japon. Il était pauvre : elle l'a plus enrichi que ses victoires de Port-Arthur et de Moukden. Il ambitionnait de se suffire à lui-même : elle a plus fait pour le développement de ses industries que dix ans d'efforts. Industrie des tissus et des produits chimiques et pharmaceutiques, industrie des engrais phosphatés, fabrication du verre et des papiers européens : il a créé ce qui lui manquait; et il a donné à ce qu'il avait déjà une extension que les bienfaits d'une paix mondiale ne lui auraient pas permis d'espérer.

La guerre vient de le débarrasser pour longtemps de son ennemie d'avant-hier, son amie d'hier, qui pouvait redevenir son ennemie ou rester une amie assez encombrante : la Russie. En Chine, il a profité des conflits où sont engagés les peuples européens pour avancer ses desseins sur cet immense empire dont l'intégrité morale n'a jamais été aussi chancelante. Il n'admettra plus qu aucun gouvernement étranger y parle en maître; et ses journaux ne craignent point de nous en avertir. C'est lui qui désormais représentera la civilisation occidentale, adaptée aux conditions, aux exigences

et aux traditions même de l'esprit asiatique. Cette adaptation n'est pas encore achevée; mais, depuis le commencement du XIXe siècle, elle a fait des progrès étonnants. J'avais quitté un Japon où tout semblait vaciller : j'ai retrouvé un Japon où tout semble affermi. Nous ne reconnaîtrons pas toujours nos idées et nos institutions sous la forme nouvelle qu'il finira par leur donner : la Chine non plus ni la Corée ne se reconnaissaient pas toujours dans les transformations de l'ancienne culture qu'il leur avait empruntée et qu'il avait assimilée. Tout ce qui s'acclimate au Japon s'y métamorphose. Et les événements travaillent pour lui. Cette guerre, où il est entré comme ses intérêts le lui commandaient et où il n'ira que jusqu'où ses intérêts le lui conseilleront, le rapproche de son but d'hégémonie asiatique aussi vite qu'il s'est dégagé des contraintes de sa vieille civilisation et qu'il s'est élevé au premier rang des grandes nations modernes.

Reste à savoir si son génie sera à la hauteur de sa volonté et de sa fortune. L'intelligence pure me paraît manquer chez lui de force et d'étendue. Toutes les manifestations de sa pensée restent médiocres, fumeuses. En revanche, son esprit réaliste répugne à l'idéologie. Les Japonais n'ont rien compris à la formule de paix « sans annexions ni indemnités » ; et leurs journaux trahissent une indifférence presque complète aux débats sur la « Société des Nations ». Ils ne voient dans les conflits européens que le heurt violent des intérêts nationaux, se défiant des idées de droit et de jus-

tice, qui ne sont universelles qu'en ce sens que tout le monde les invoque. Le réalisme vigoureux de leurs hommes d'État s'appuie sur une très forte discipline sociale et sur un patriotisme irréductible. Leur « égoïsme sacré » est soutenu par une acceptation presque unanime du sacrifice de l'individu à l'Etat.

Ce n'est point à dire que la guerre n'aura pas de répercussion dans leur politique intérieure et qu'ils ne paieront pas leur accroissement de prospérité. Ce qui était vrai au printemps de 1914 doit l'être beaucoup moins aujourd'hui. La question ouvrière a grandi avec la même rapidité que les dividendes des actionnaires, le nombre des industries et la cherté de l'existence dont les prix ont brusquement doublé. Des grèves ont éclaté sur les chantiers de constructions, dans les fonderies, dans les filatures de laine et de coton. Je ne crois pas que la troupe ait été obligée d'intervenir; mais elles ont été sérieuses, et la presse s'est indignée de la servitude où les capitalistes réduisaient les travailleurs. Désormais, le gouvernement sera forcé de compter avec les ouvriers. On a trop répété que cette guerre était la lutte de la démocratie contre l'autocratie pour que les mots d'idées et de progrès démocratiques ne soient pas jetés dans les discussions parlementaires et que les agitateurs ne s'en emparent pas. En effet, le 10 juillet 1917, à la Chambre des Pairs, M. Takahashi demandait au gouvernement s'il partageait les vues des Alliés sur le triomphe des principes démocratiques. Le premier ministre, le général

Térauchi, répondit : « Quelle que puisse être l'attitude des autres puissances vis-à-vis de la démocratie, ceux qui connaissent bien la constitution de la nation japonaise ne songent pas à mettre ce sujet en doute. » M. Takahashi dut se contenter de cette réponse un peu sibylline, qui, d'ailleurs, pour presque tous les Japonais, était assez claire. Ils ne confondent pas autocratie et monarchie. La vraie démocratie s'accommode aussi bien du régime monarchique que du régime républicain. La plupart pensent même qu'elle s'en accommode beaucoup mieux. Ils jugent que leur Constitution est suffisamment démocratique. En tout cas, ils n'ont aucune envie de renverser un trône que, depuis au moins mille ans, leurs guerres civiles ont étrangement respecté et dont les changements politiques des autres pays font, disent-ils, ressortir la splendeur...

PAGES JAPONAISES

PAGES JAPONAISES

LES QUARANTE-SEPT RONIN[1]

Je donne ici cette histoire d'après la version qui en fut recueillie par Mitford (Lord Redesdale), second secrétaire de la Légation Britannique au Japon en 1871, et publiée dans son livre Tales of Old Japan. *Cette version est certainement la plus exacte et la plus authentique, très supérieure au roman japonais qui en a été tiré et traduit d'abord en anglais puis en français* (Les Fidèles Rônin. Librairie Quentin, 1882). *Et il est nécessaire de la connaître, si l'on veut bien comprendre l'ancienne conception, toujours vivante, de l'honneur japonais. Tous les livres de morale civique au Japon y font allusion, et tous ceux qui exaltent le Bushido.*

Dans un faubourg de Tokyo, entouré d'arbres vénérables, se trouve le temple de *Sengakuji* ou de la Colline du Printemps. Ce temple est célèbre dans tout le Japon, à cause de son cimetière où sont les tombeaux des Quarante-sept Rônin.

A gauche de la cour d'entrée, une chapelle renferme,

1. Prononcez *Ronine*. Le Ronin est un homme d'armes sans maître.

au-dessous de l'image dorée de la Kwannon. déesse de la Commisération, les statues de ces quarante-sept hommes d'armes et du maître qu'ils ont tant aimé. Ces statues sont en bois sculpté ; les visages, coloriés ; les vêtements, richement laqués. Le mouvement des personnages, dont chacun porte son arme favorite, est plein de vie. Quelques-uns d'entre eux sont des hommes en cheveux gris : l'un d'eux avait soixante-dix ans ! D'autres sont des jeunes garçons de seize ans. Près de cette chapelle, au bord d'un sentier qui conduit à la colline, il y a une source d'eau pure enclose de petites fougères où se lit cette inscription : « *Voici la source où la tête fut lavée : vous ne devez y laver ni vos mains ni vos pieds.* » Le cimetière est plus haut, sous l'ombre des grands arbres, admirablement entretenu par des offrandes volontaires. Quarante huit petites tombes en pierre sont alignées autour de l'enclos. Toutes sont couvertes de lierre ; et toutes continuent de recevoir l'hommage sans cesse renouvelé de l'eau et de l'encens. Les héroïques Rônin ne furent que quarante-sept : nous verrons pourquoi il y a une quarante-huitième tombe. Près de la grille du cimetière, sous un monument plus imposant, repose le seigneur qu'ils ont pieusement vengé.

Au commencement du XVIIIe siècle vivait un daïmio nommé Asano Takumi-no-Kami, seigneur du château d'Ako dans la province de Harima. Or, un ambassadeur impérial ayant été envoyé au Shogun[1] à Yedo, Asano Takumi et un autre noble nommé Kamei Sama furent désignés pour le recevoir et le fêter ; et un haut personnage, du nom de Kira Kotsuké, fut chargé de leur ap-

1. Le Shogun, lieutenant-général et vrai maître de l'Empire, résidait à Yedo, aujourd'hui Tokyo.

prendre le cérémonial qu'on devait observer dans ces occasions. Les deux daïmio se rendaient donc chaque jour au Palais où Kotsuké leur donnait ses instructions. Ce Kotsuké était un homme cupide. Les présents, que, selon la coutume, les daïmio lui avaient offerts, lui parurentd une indigne médiocrité. Il en conçut une grande haine a leur égard ; et non seulement il ne leur enseigna rien, mais il s appliqua à les rendre ridicules. Asano Takumi, contenu par le sentiment du devoir, supporta patiemment ses insultes. Mais Kamei Sama, qui avait moins d'empire sur lui-même, résolut de le tuer.

Un soir, au sortir du Palais, il réunit ses conseillers et leur dit : « Kotsuké nous a insultés, Takumi et moi, pendant notre service près de l'Envoyé Impérial. Je l'aurais déjà tué, si je n'avais pensé qu'un tel acte, dans l'enceinte du Palais, me coûterait la vie et surtout entraînerait la ruine de ma famille et de mes vassaux. Cependant l'existence de ce misérable est un malheur public. Aussi, demain, ai-je résolu de le frapper. Je n'écouterai aucune remontrance. »

Parmi les conseillers de Kamei Sama, il y avait un homme de grand sens. Il comprit au visage livide de son maître que toute objection serait en effet inutile. « Les paroles de Votre Seigneurie sont des lois, dit-il. Votre serviteur préparera tout en conséquence. Et demain, si ce Kotsuké se montre encore insolent, qu'il meure ! » Le daïmio, satisfait de cette réponse, attendit impatiemment le lever du jour.

Mais le conseiller, rentré chez lui, songea à la réputation d'avarice de Kotsuké, et il estima qu'un sacrifice d'argent, si grand qu'il fût, valait mieux que la ruine de son seigneur et de sa maison. Il réunit la plus grosse somme qu'il put trouver et, accompagné d'un de ses serviteurs, il se rendit à cheval au palais de Kotsuké. « Mon maître, dit-il aux samuraï qui le reçurent, actuellement

de service près de l'Envoyé Impérial, est profondément reconnaissant au seigneur Kotsuké de la peine qu'il a prise de lui enseigner le cérémonial ; et il m'a chargé pour lui de cet humble et misérable présent, dans l'espérance que Sa Seigneurie daignera l'accepter. » Et il présenta un millier d'onces d'argent qu'il les pria de remettre à Kotsuké et une centaine qui devaient être distribuées aux gens de sa suite.

Les yeux de ces derniers brillèrent de plaisir. Ils se répandirent en remerciements ; et ils allèrent aussitôt avertir leur maître, qui se fit amener le conseiller, le remercia et lui promit d'instruire le seigneur Kamei des moindres détails de l'étiquette. Le conseiller s'en retourna, pleinement tranquillisé par la joie qui s'était peinte sur le visage de cet avare.

Cependant Kamei Sama, qui ne savait rien de cette démarche, méditait sa vengeance ; et, de grand matin, il se dirigea vers le Palais solennellement escorté de ses hommes d'armes. Mais le Kotsuké qu'il y trouva ne ressemblait point au Kotsuké de la veille. Kamei Sama fut accueilli de la façon la plus courtoise. « Vous arrivez de bonne heure à la Cour, lui dit le nouveau Kotsuké : je ne saurais trop admirer votre zèle. Aujourd'hui, j'aurai l'honneur d'attirer votre attention sur quelques points particuliers de l'étiquette. Si ma conduite passée vous a paru quelquefois très dure, n'en accusez que mon caractère qui est naturellement rude ; et je vous prie de me pardonner. » Ces excuses réitérées et ces belles paroles adoucissaient le cœur de Kamei Sama. Il renonça à sa vengeance. Et ce fut ainsi que l'habile initiative de son conseiller le sauva de la ruine, lui et sa maison.

Un peu plus tard, Asano Takumi, qui n'avait point envoyé de cadeau, vint au Palais. Kotsuké se montra plus acharné que jamais à le tourner en ridicule. Mais

le daïmio affectait de ne comprendre ni ses railleries ni ses insultes voilées et se soumettait patiemment à ses ordres. L'insolence de Kotsuké s'en accrut encore : « Seigneur Takumi, lui dit-il, le ruban de ma chaussure est défait : soyez assez bon pour le renouer. »

Takumi, brûlant de colère, se força d'obéir. Mais Kotsuké s'écria : « Que vous êtes maladroit ! Vous ne savez même pas nouer le ruban d'une chaussure. On voit bien que vous êtes un provincial qui ignore tout des manières de Yedo ! » Et, avec un rire de mépris, il allait quitter la salle, quand Asano Takumi, exaspéré par ce dernier affront, lui cria :

— Arrêtez un instant, Seigneur !

— Eh bien, qu'y a-t-il ? dit Kotsuké en se retournant.

A ce moment Takumi tira sa dague et lui en porta un coup sur la tête. Son chapeau de cour protégea Kotsuké, dont le front ne fut qu'éraflé. Il s'échappa ; mais Takumi le poursuivit, voulut le frapper encore, manqua son coup, et, comme il reprenait son élan, il fut retenu par un officier qui donna ainsi à Kotsuké le temps de fuir.

Le Palais se remplit de désordre et de rumeur. Asano Takumi fut désarmé et enfermé d'abord dans un appartement de la Cour. Puis, pendant que le Conseil s'assemblait, on le remit à la garde d'un daïmio qui le tint chez lui sous une étroite surveillance. La loi était formelle. Le verdict du Conseil fut qu'ayant commis un outrage et ayant attaqué un homme dans l'enceinte du Palais, il devait s'ouvrir le ventre : ses biens seraient confisqués ; sa femme et ses enfants, ruinés. Asano Takumi exécuta donc le harakiri. Ses samuraï, devenus des rônin, se dispersèrent. Il y en eut qui prirent du service chez d'autres daïmio ; il y en eut qui se firent marchands.



L'un d'eux, l'homme de confiance d'Asano, se nommait Oishi Kuranosuké. Il était au château d'Ako, quand ces choses se passèrent. S'il avait été près de son prince, elles se seraient passées autrement. Cet homme sage n'eut point manqué d'envoyer à Kotsuké des présents qui auraient gagné sa bienveillance. Il réunit autour de lui quarante-six fidèles décidés, comme lui, à venger leur seigneur. Mais Kotsuké se gardait bien. Son beau-père avait mis à sa disposition une troupe d'hommes armés qui lui faisaient un solide rempart.

Il fallait endormir sa vigilance. Les Rônin se séparèrent Les uns se déguisèrent en charpentiers, d'autres en artisans, d'autres en marchands. Leur chef, Kuranosuké, s'en alla à Kyôto, s'y fit bâtir une maison et commença à fréquenter tous les lieux de débauche. Kotsuké, défiant et tremblant pour sa vie, avait attaché à ses pas des espions qui lui rendaient compte de ses moindres gestes. Il apprit ainsi que ce Rônin menait une vie dissolue, toujours en compagnie de filles et d'ivrognes.

Un jour on l'avait vu, au sortir d'une orgie, tomber ivre dans la rue et s'y endormir. Les passants riaient. Un homme de Satsuma, écœuré de ce spectacle, dit : « N'est-ce pas là cet Oishi Kuranosuké, le conseiller d'Asano Takumi, qui n'a pas le cœur de venger son maître et qui s'adonne aux femmes et au vin ? Bête sans fidélité, imbécile et lâche, indigne du nom de samuraï ! » Il mit le pied sur le visage de l'homme ivre mort et cracha dessus. A cette nouvelle, Kotsuké éprouva un grand soulagement et fut convaincu qu'il n'avait plus rien à craindre.

Un autre jour, la femme d'Oishi Kuranosuké, qui souffrait cruellement de l'avilissement de son mari, lui

dit : « Mon Seigneur, vous m'aviez laissé entendre que votre vie de débauche n'était qu'une ruse pour inspirer à votre ennemi une fausse sécurité. Mais vraiment vous allez trop loin. Je vous supplie de vous modérer. »

Kuranosuké entra dans une violente colère.

— Puisque ma façon de vivre vous déplaît, s'écria-t-il, je divorcerai ! J'achèterai quelque fille jeune et jolie d'une maison publique et je l'épouserai. D'ailleurs, j'en ai assez de voir une vieille femme chez moi. Partez !

Sa femme, éperdue de terreur, le supplia.

— Seigneur, dit-elle, j'ai été pendant vingt ans votre fidèle épouse ; je vous ai donné trois enfants. Vous m'avez trouvée à vos côtés dans la maladie et dans le chagrin. Aurez-vous la cruauté de me chasser ? Prenez pitié de moi.

— Vos gémissements sont inutiles, répondit Kuranosuké. Vous vous en irez. Ma décision est irrévocable ; et, comme les enfants me gênent aussi, vous les emmènerez avec vous.

La pauvre femme alla chercher son fils aîné, Oishi Chikara, et le pria de plaider sa cause et d'obtenir son pardon. Mais Kuranosuké ne voulut rien entendre. Elle s'en retourna donc dans son pays natal, accompagnée de ses deux plus jeunes enfants. Chikara, lui, resta près de son père.

Lorsque Kotsuké apprit que cet homme avait chassé sa femme et ses enfants et qu'il avait acheté une concubine, il se relâcha de toutes ses précautions, et il renvoya les gardes que son beau-père lui avait donnés [1].

1. L'acte d'Oishi Kuranosuké devait en effet rassurer complètement son ennemi. Sous les Tokugawa, la femme du samuraï était grandement honorée. Les répudiations étaient rares. L'homme pouvait toujours craindre que le divorce armât contre lui les parents de sa femme ou qu'elle se suicidât. D'autre part, le

Cependant les conjurés s'étaient rendus à Yedo. Sous leur déguisement d'ouvriers et de colporteurs, ils étaient parvenus à pénétrer dans la maison de leur ennemi. Ils en avaient relevé le plan. Ils avaient étudié le caractère des gens qui y vivaient. Ils savaient quels étaient les braves, quels étaient les lâches. Et ils adressaient leurs rapports à Kuranosuké. Celui-ci se réjouissait dans son cœur, car il sentait que le jour de la vengeance était proche. Lorsqu'il lui fut évident que Kotsuké ne se méfiait plus, il dépista les espions et accourut à Yedo, où ses compagnons attendaient patiemment leur heure.

*
* *

On était au milieu de l'hiver. Il faisait très froid. Une nuit, la neige se mit à tomber en flocons épais. Les Rônin jugèrent qu'ils ne rencontreraient jamais de meilleure occasion. Ils décidèrent de se diviser en deux troupes. L'une, sous la conduite d'Oishi Chikara, attaquerait la maison de Kotsuké par la porte de derrière, pendant que l'autre, sous le commandement d'Oishi Kuranosuké, se jetterait à l'assaut de la porte d'entrée. Mais, comme Chikara n'avait que seize ans, on lui constitua un garde du corps nommé Yoshida. Le signal de l'attaque simultanée serait donné, sur l'ordre du chef, par un roulement de tambour. Si un des assaillants frappait Kotsuké et lui coupait la tête, un coup de sifflet en avertirait aussitôt les camarades qui accourraient et, après avoir identifié la tête, la

gouvernement shogunal interdisait aux samuraï l'entrée des maisons publiques, qui semblaient réservées aux marchands. Quand ils y allaient, ils étaient obligés de prendre d'autres vêtements et de laisser leurs sabres. La Restauration les affranchit de ces contraintes.

porteraient au temple Sengakuji et la déposeraient sur la tombe de leur seigneur. Ils informeraient alors le Gouvernement de ce qu'ils avaient fait, et ils attendraient l'inévitable sentence de mort. L'heure de minuit fut choisie.

Toutes ces mesures arrêtées, les Quarante-sept Rônin prirent ensemble un repas d'adieu, car le lendemain ils devaient mourir. Et Oishi Kuranosuké leur dit :

— Nous attaquerons cette nuit notre ennemi dans son palais. Ses hommes d'armes résisteront, et nous serons obligés de les tuer. Mais il est indigne de frapper les vieillards, les femmes et les enfants. Je vous prie donc d'avoir grand soin d'épargner les personnes sans défense.

Les Rônin applaudirent à ses paroles.

L'heure arriva. Ils sortirent. Le vent hurlait ; la neige leur cinglait le visage. Mais ils ne se souciaient ni de la neige ni du vent, et ils se hâtaient, avides de vengeance. Quand ils atteignirent la maison de Kotsuké, ils se partagèrent en deux bandes. Pendant que Chikara, avec vingt-trois hommes, gagnait la porte de derrière, quatre Rônin de l'autre bande, au moyen d'une échelle de corde, escaladaient le porche, descendaient dans la cour et pénétraient dans la loge où les gardes dormaient. Réveillés en sursaut, ligotés et terrifiés, ils demandèrent grâce de la vie et l'obtinrent à condition de livrer les clefs de la porte d'entrée. Mais ces clefs étaient chez un officier, et les Rônin impatients mirent en pièces, à coups de marteau, le gros verrou de bois qui fermait la grille. Les deux battants s'ouvrirent.

Aussitôt Oishi Kuranosuké dépêcha un messager dans les maisons voisines avec le message suivant : « Nous, les anciens Rônin d'Asano Takumi-no-Kami, nous allons cette nuit entrer dans le palais de Kotsuké, afin de venger notre seigneur. Nous ne sommes ni des

voleurs ni des bandits. Les maisons voisines n'ont rien à craindre. Nous vous prions donc d'avoir l'esprit en repos. » Comme ses voisins détestaient Kotsuké à cause de son avarice, ils restèrent bien tranquilles chez eux.

Kuranosuké prit encore une autre précaution. Dans la crainte qu'une personne de la maison ne courût avertir les parents de Kotsuké, qui pourraient venir en force, il plaça dix de ses hommes, munis d'arcs, sur le toit des bâtiments dont la cour était entourée et il leur ordonna de tirer sur quiconque voudrait sortir. Puis, il fit battre le tambour.

Une dizaine des samuraï de Kotsuké s'éveillèrent et, le sabre à la main, se précipitèrent vers la porte du vestibule au moment où les Rônin l'enfonçaient. Un furieux combat se livra. Les samuraï furent massacrés sans que les Rônin eussent perdu l'un des leurs. Et la bande de Kuranosuké s'élança à travers la maison et rejoignit dans les chambres de derrière les hommes de Chikara qui avaient fait irruption par le jardin.

Mais tous ceux qui couchaient dans les dépendances avaient saisi leurs armes et se ruaient à leur tour contre les assaillants. La mêlée devint générale. Kuranosuké, assis sur un escabeau, dirigeait le combat. Les hommes de Kotsuké, se sentant débordés par le nombre, envoyèrent chercher du secours près du beau-père de leur seigneur Les archers, postés sur le toit, percèrent de leurs flèches tous leurs messagers Alors ils combattirent désespérément. Et Kuranosuké leur criait : « Nous n'avons qu'un ennemi : Kotsuké. Amenez-le, mort ou vif ! »

Sur le seuil de l'appartement de leur maître, trois fiers samuraï, redoutables tireurs, tenaient en respect la foule des Rônin. Oishi Kuranosuké grinça des dents. « Eh quoi, s'écria-t-il, vous vous laissez repousser par

trois hommes, vous qui avez juré de sacrifier votre vie à la vengeance de votre seigneur ? Lâches, vous êtes indignes que l'on vous adresse la parole ! » Et se tournant vers Chikara : « Toi, mon garçon, attaque-les, et, s'ils sont trop forts pour toi, meurs ! »

Chikara, éperonné, empoigna une lance et se jeta sur l'un de ces trois hommes qui se nommait Hendaiyu. Obligé de reculer et peu à peu poussé dans le jardin, le jeune homme perdit pied et glissa dans une pièce d'eau. Mais, comme le samuraï se penchait pour lui porter un coup de sabre, il lui entailla la jambe, le fit tomber, et, sortant de l'eau, l'acheva. Les deux autres hommes avaient succombé. Il ne restait plus un seul vivant des défenseurs de Kotsuké.

Cependant où était Kotsuké ? Nul ne l'avait vu ; nul n'avait découvert sa trace. Kuranosuké dissémina ses hommes à travers toutes les chambres. On n'y trouva que des femmes et des enfants. Les Quarante-sept Rônin commençaient de perdre courage à l'idée qu'ils avaient tant combattu et que leur ennemi s'était échappé. Un instant ils songèrent au suicide. Mais Kuranosuké, qui était entré dans la chambre à coucher de Kotsuké, s'écria : « Les couvertures sont encore tièdes ! L'homme n'est pas loin. Il se cache certainement dans la maison ! » Les Rônin, très excités, reprirent leurs recherches.

Dans la partie surélevée de la chambre, où se trouve la place d'honneur, un long kakemono était suspendu. Ils l'enlevèrent et virent qu'il recouvrait un grand trou. La lance qu'on y enfonça ne rencontra rien. Un des Rônin, nommé Jintaro, y entra. De l'autre côté, il y avait une petite cour et un réduit pour le charbon et pour le bois. Il y distingua quelque chose de blanc et fonça dessus avec sa lance. Deux hommes armés en bondirent sur lui ; mais il les repoussa jusqu'au moment où l'un de ses compagnons, qui l'avait suivi, abattit l'un

et se tourna contre l'autre. Jintaro pénétra dans le réduit et frappa de sa lance cette chose blanche qu'il apercevait encore. Un cri de douleur lui révéla que c'était un homme ; et cet homme blessé levait son poignard. Il le lui arracha, le saisit par le col, le tira dehors. L'autre Rônin, qui avait expédié son second adversaire, accourut ; et tous deux examinèrent leur prisonnier. Ils virent un homme de noble apparence, âgé d'environ soixante ans. Il était vêtu d'une robe de nuit en satin blanc, tachée du sang de la blessure que Jintaro lui avait faite à la cuisse. Les deux Rônin furent convaincus qu'ils tenaient Kotsuké. Ils lui demandèrent son nom. Le vieil homme ne répondit pas. Alors ils lancèrent un coup de sifflet comme il était convenu : et tous les Rônin s'empressèrent. Oishi Kuranosuké, une lanterne à la main, s'approcha de l'homme et scruta ses traits. Il reconnut Kotsuké. S'il lui était resté un doute, la trace du sabre d'Asano Takumi était encore marquée sur son front. Alors il se prosterna et dit respectueusement à cet homme âgé :

— Mon Seigneur, nous sommes les vassaux d'Asano Takumi-no-Kami. L'an dernier, Votre Seigneurie et notre maître se sont pris de querelle au Palais, et notre prince fut condamné au harakiri et sa famille fut ruinée. Nous sommes venus cette nuit le venger, selon le devoir des hommes loyaux et fidèles. Je prie Votre Seigneurie de reconnaître la justice de notre cause. Et maintenant, Seigneur, nous vous supplions d'accomplir le harakiri. J'aurai l'honneur de vous servir de second, et quand, en toute humilité, j'aurai reçu la tête de Votre Seigneurie, mon intention est de la déposer sur la tombe d'Asano Takumi-no-Kami.

Par égard pour le haut rang de Kotsuké, les Rônin le traitèrent avec la plus grande courtoisie, et, à plusieurs reprises, ils le supplièrent de consentir à s'ouvrir le

ventre. Mais le vieil homme, accroupi et tremblant, restait muet. A la fin, Kuranosuké, voyant que c'était en vain qu'on le pressait de mourir comme un gentilhomme, le renversa et lui trancha la tête avec le sabre dont Asano Takumi s'était coupé les entrailles.

Alors les Quarante-sept Rônin, heureux d'avoir mené à bien leur entreprise, mirent cette tête dans un seau et se préparèrent à quitter la maison ; mais, auparavant, ils éteignirent soigneusement les lumières et tous les feux, de peur qu'un incendie ne se déclarât au grand dommage des voisins.

Le jour se levait. Tous les gens se hâtaient pour voir passer ces quarante-sept hommes à qui leurs armes et leurs vêtements ensanglantés donnaient un aspect terrible. Et chacun s'émerveillait de leur courage et de leur fidélité. Mais eux, ils s'attendaient à être attaqués par le beau-père de leur victime qui viendrait leur disputer la tête. Et ils étaient prêts à mourir bravement, le sabre à la main. Cependant le beau-père ne bougea pas, car il savait déjà que Matsudaira, un des plus grands daïmio du Japon, qui était apparenté à Takumi-no-Kami, ne les laisserait point attaquer sans leur porter secours.

Vers sept heures du matin, ils passèrent devant le palais de ce Matsudaira, prince de Sendai. Le prince appela un de ses hommes de confiance et lui dit :

— Les samuraï d'Asano Takumi-no-Kami ont tué l'ennemi de leur seigneur. Je ne puis assez admirer leur dévouement. Ils doivent être fatigués et affamés après leur besogne de la nuit. Allez au-devant d'eux ; invitez-les à entrer, et servez-leur de la bouillie de riz et une coupe de saké.

L'invitation leur fut transmise, et Kuranosuké répondit :

— Sa Seigneurie est trop bonne de daigner penser à

nous. Nous acceptons d'un cœur reconnaissant la faveur qu'elle nous fait.

Les Quarante-sept Rônin entrèrent au palais, où on leur offrit le riz et le saké; et tous les samuraï du prince vinrent les féliciter. Quand ils se furent restaurés, Kuranosuké se tourna vers le messager de Matsudaira et lui dit :

— Nous vous rendons grâce pour votre aimable hospitalité ; mais nous avons hâte d'arriver à Sengakuji : et il nous faut humblement prendre congé.

Après un échange de politesses, ils quittèrent le palais et, toujours entre deux haies de spectateurs, ils se dirigèrent vers Sengakuji. L'abbé du monastère vint les recevoir à la porte et les conduisit à la tombe d'Asano Takumi-no-Kami.

Ils lavèrent la tête dans une source pure comme il était d'usage de le faire quand on présentait des têtes coupées à un chef vivant; et ils la déposèrent en offrande sur le tombeau, avec un placet ainsi conçu :

La quinzième année de l'ère Gennoku, le douzième mois et le quinzième jour. Nous sommes venus en ce jour te rendre hommage, quarante-sept hommes en tout, d'Oïshi Kuranosuké au simple soldat Terasaka Kichiyémon, tous prêts à donner joyeusement notre vie pour toi. Nous déclarons ceci, avec une soumission respectueuse, à l'Esprit honoré de notre maître mort. Le quatorzième jour du troisième mois de l'année dernière, il plut à notre honoré maître d'attaquer Kira Kotsuké-no-Suké pour un motif que nous ignorons. Notre honoré maître mit fin à sa propre vie. Mais Kira Kotsuké-no-Suké vécut. Bien que nous craignions qu'après le décret porté par le Gouvernement, notre complot déplaise à notre honoré maître, cependant nous qui avons mangé son riz, nous ne pourrions sans rougir répéter la maxime (de Confucius) : « Tu ne

vivras pas sous le même ciel et tu ne fouleras pas la même terre que l'ennemi de ton père ou de ton seigneur », et nous n'oserions pas quitter l'enfer et nous présenter devant toi au paradis, si nous n'avions accompli la vengeance que tu avais commencée. Chaque jour d'attente nous a paru trois automnes. En vérité, nous avons marché dans la neige pendant un jour, non, pendant deux jours, et nous n'avons goûté qu'une seule fois à la nourriture. Les vieux et les perclus, les débiles et les malades sont venus, heureux de se sacrifier. Quand bien même les hommes auraient ri de nous comme de criquets qui se fient à la force de leurs pattes, et qu'ils auraient insulté ainsi à notre honoré Seigneur, nous ne pouvions hésiter dans notre œuvre de vengeance. Nous etant consultés hier soir, nous avons escorté le seigneur Kira Kotsuké-no-Suké jusqu'à la tombe. Ce poignard, qui eut tant de prix pour toi l'année dernière et que tu avais commis à notre garde, honoré Seigneur, nous te le rapportons. Si ton noble esprit est maintenant présent devant cette tombe, nous te prions, comme signe, de le prendre et, frappant la tête de ton ennemi une seconde fois, de dissiper à jamais ta haine. Telle est la déclaration que font respectueusement quarante-sept hommes.

Les Rônin prièrent ensuite les prêtres de réciter des prières pendant qu'ils brûleraient de l'encens. Le premier, Oishi Kuranosuké brûla l'encens ; puis son fils Oishi Chikara ; et, après eux, les quarante cinq hommes accomplirent la même cérémonie. Kuranosuké donna à l'abbé tout l'argent qu'il avait sur lui et lui dit :

— Quand nous aurons, tous les quarante sept, consommé le harakiri, je vous prie de nous enterrer comme il convient. Je compte sur votre bonté. Je n'ai à vous offrir qu'une bagatelle : prenez-la pourtant et dépensez-la en prières pour nos âmes.

L'abbé, plein d'admiration pour leur courage, leur promit, les larmes aux yeux, de remplir leurs volontés. Et les Quarante-sept Rônin, l'esprit en repos, attendirent avec patience les ordres du Gouvernement.

Ils furent bientôt appelés à la Cour Suprême où le gouverneur de Yedo et les censeurs publics s'étaient rassemblés. La sentence fut rendue : « Puisque, disait-elle, sans respect pour la dignité de la ville et sans crainte du Gouvernement, vous étant ligués afin de tuer votre ennemi, vous avez pénétré la nuit par effraction dans la maison de Kira Kotsuké-no-Suké et l'avez mis à mort, la Cour vous condamne au harakiri. »

Les Rônin furent alors répartis en quatre groupes dont chacun fut confié à la garde d'un daïmio. Des juges se transportèrent aux palais de ces princes, et le harakiri fut accompli sous leurs yeux. D'ailleurs, les Rônin savaient depuis le commencement quelle serait leur fin. Leurs corps furent enterrés à Sengakuji devant le tombeau de leur maître. Et le peuple accourut ; et des milliers, des milliers de gens prièrent sur leurs tombes.

Parmi ceux qui vinrent y prier, il y eut un homme de Satsuma. Il se prosterna devant la tombe de Oishi Kuranosuké, et dit : « Lorsque je vous ai vu ivre mort dans une rue de Kyôto, j'ignorais que vous prépariez votre vengeance, et, vous ayant pris pour un homme sans honneur, je vous ai foulé aux pieds et j'ai craché sur vous. Aujourd'hui j'implore mon pardon, et je viens vous offrir l'expiation de cette injure. » Il dit et, de nouveau, se prosterna devant la tombe. Puis il tira un poignard de sa ceinture, s'en frappa et mourut. L'abbé eut pitié de lui. Il l'enterra près des Rônin. Et c'est pourquoi l'on compte quarante-huit tombes.

LE QUARANTE-HUITIÈME RONIN

L'homme de Satsuma, que l'abbé de Sengakuji ensevelit à côté des quarante-sept Rônin, ne fit que prendre la place du quarante-huitième, car ils étaient et devaient être quarante-huit. Dans les *Mélanges Japonais*, — cette revue que les meilleurs japonisants de nos missionnaires ont dirigée de 1901 à 1910, et dont il serait à souhaiter qu'ils la reprissent, tant elle etait riche en documents sur l'âme, les mœurs et les religions du Japon, — le Père G. Cesselin a publié une traduction des *Causes célèbres du juge Ooka*, où se trouve l'histoire de ce quarante-huitième Rônin. Elle est assez curieuse.

Quand Oishi Kuranosuké eut fixé le jour de la vengeance, il manda chez lui, nous dit-on, un de ses Rônin, Koyamada Shôzaémon, et lui remit deux cent cinquante ryô à distribuer aux familles des conjurés. Si la somme ne suffisait pas, Koyamada pourrait aller emprunter encore vingt ou trente ryô à deux adresses qu'il lui indiqua. En causant avec lui, il remarqua que la longueur de son sabre lui en rendrait peut-être l'usage incommode dans un local étroit, et il le pria d'en accepter un de deux pieds et six pouces, qui était l'œuvre du célèbre Norimitsu.

Koyamada partit heureux et fier et tout pesant d'or. Mais ce poids d'or ralentit sa marche, et il songea.

« L'affaire est claire, se dit-il : ou je serai tué dans l'accomplissement de notre vengeance ou je devrai m'ouvrir le ventre. Je ne vois pas le moyen de m'en tirer autrement. Et cependant j'ai là deux cent cinquante ryô ! Jamais je ne retrouverai pareille aubaine. » Le monde lui parut immense ; la vie très bonne, et ses joies illimitées.

Quand on a commencé à manger du poison, autant vider l'assiette. Il se rendit aux adresses indiquées, et à d'autres encore ; il emprunta vingt ryô à celui-ci, trente ryô à celui-là, se fit remettre, toujours au nom d'Oishi Kuranosuké, des vêtements, des couvertures de lit..., et on ne le revit plus.

Lorsque les Rônin apprirent cette fuite honteuse, leur premier mouvement fut de se jeter à la poursuite du misérable et de le tuer. Mais Kuranosuké les en détourna. Ils n'avaient rien à craindre de ce voleur qui certes ne les dénoncerait pas. Et ils exécutèrent leur plan ; et ils portèrent la tête de leur victime au temple Sengakuji, à travers les ovations délirantes d'une foule innombrable rapidement avertie de leur exploit.

Or, une sœur cadette de Koyamada Shôzaémon habitait le faubourg Shinagawa, où ce temple était situé. Elle vivait avec un certain Surugaya qui l'avait prise à cause de sa beauté et aussi parce qu'elle était une très habile musicienne. Elle avait recueilli et soignait son père Juémon que ses soixante-dix ans et des rhumatismes rendaient presque impotent. A la nouvelle de l'assaut donné par les Rônin au palais de Kotsuké, le vieillard, qui savait ou se doutait que son fils était de la conjuration, brûla d'en apprendre le succès : et il se réjouissait déjà de toute la gloire qui en rejaillirait sur sa vieillesse et sur sa famille. Dès que le bruit se répandit que les vengeurs d'Asano apportaient au temple la tête de leur ennemi, il s'accrocha, comme il put, à ses

béquilles et il essaya, mais en vain, de se faufiler dans les rangs des spectateurs, de plus en plus compacts.

L'enthousiasme était tel qu'on eut l'idée de lithographier sur des feuilles volantes les noms des conjurés et le récit complet de l'événement. Elles furent lues à haute voix et vendues dans les rues de Yedo. C'était la première fois qu'une nouvelle sensationnelle était portée sous cette forme à la connaissance du public. Et l'on fait ainsi remonter à l'année 1702 et à l'histoire des Quarante-sept Rônin la première manifestation de journalisme qui se soit produite au Japon. D'ailleurs, elle demeura isolée. Le journalisme n'y fut introduit que cent soixante ans plus tard, après l'ouverture du pays.

Le vieux Juémon, repoussé par la foule, entendit un vendeur qui criait la liste des conjurés. Il l'acheta, la lut et la relut, et, n'y trouvant pas le nom de son fils, il s'indigna de cette omission qui ne pouvait être que l'effet d'une négligence. Il en acheta une seconde à un autre vendeur. Le nom de Koyamada Shôzaémon n'y figurait pas davantage. Alors le vieillard ressentit au cœur la morsure du doute. Il se traîna chez lui, où il acquit bientôt la certitude de l'infamie de son fils. Tremblant de colère et de honte, il rentra dans sa chambre, rédigea son testament; et, la nuit même, il se coupait les entrailles.

L'histoire reste muette sur la sœur du criminel. Si elle avait suivi l'exemple de son père, ce qui n'aurait rien eu d'invraisemblable, on n'aurait pas manqué de nous le dire. Surugaya garda-t-il la jolie musicienne? Alla-t-elle enfouir le déshonneur de sa famille au Yoshiwara ou dans un couvent? Revit-elle son frère? Je serais étonné qu'un dramaturge ou un romancier japonais ne se fût pas arrangé pour qu'elle le revît...

Il s'était caché très loin, au fond d'une province, on

ne sait où. Le chemin du serpent, le serpent est le seul à le connaître. Plusieurs années se passèrent. Il les avait employées à étudier la médecine, et, sous le nom de Nakajima Ryuseki, il revint un jour à Yedo. Il acheta une maison dans le quartier de Fukagawa. Ce quartier est encore aujourd'hui un dédale de ruelles et de canaux, habité par des artisans et de petits commerçants. On y avait récemment bâti au dieu de la guerre Hachiman un temple splendide, dont les jardins étaient remplis du vol de pigeons sacrés, messagers du dieu. Il existe toujours ; et l'on voit les pigeons se poser sur les maisons du voisinage et sur les trains de bois qui cheminent le long des canaux. Mais je ne pense pas que ce fut par dévotion pour la farouche divinité que Koyamada Shôzaémon avait choisi sa demeure dans cette partie de la ville. Elle était très populeuse. Les samuraï n'y habitaient point ; et il se fit assez vite une nombreuse clientèle. Il vivait fort à l'aise avec sa femme et son unique enfant, une fille. Était-il heureux? On dit que, le soir, sa femme et lui noyaient leur raison, et peut-être ses remords, dans des coupes de saké. Cependant il ne semblait pas craindre les souvenirs : il avait précieusement gardé le beau sabre de Norimitsu, et, selon l'habitude des samuraï, il ne s'endormait jamais sans cette arme à son chevet.

Ils avaient un domestique, Naosuké, une espèce de lourdaud, qui était fort amoureux de leur bonne. La jeune fille se moquait de lui ; les maîtres aussi. La haine s'amassait dans le cœur du rustre ; et les quolibets dont on l'accablait nourrissaient son désir de vengeance. Il était voleur par-dessus le marché. Une nuit, il pénétra dans leur chambre, et il commençait à fouiller les tiroirs d'une petite commode, quand la fillette se réveilla et jeta un cri. Naosuké furieux regarda autour de lui. La lueur de la veilleuse lui montra le sabre. Il

sauta dessus, et il égorgea l'homme, la femme et l'enfant.

« Ainsi, dit le récit japonais, treize ans après la mort glorieuse des Quarante-sept Rônin, Koyamada Shôzaémon était assassiné par son domestique avec le sabre de Norimitsu qu'il avait reçu de Oishi Kuranosuké. »

SUR LE SUICIDE JAPONAIS

Le culte du suicide, que les Japonais transportent dans les imitations des drames et des romans européens, y dénature toute notre psychologie. Il légitime les pires cruautés. C'est une simplification barbare où disparaissent les nuances du sentiment ; et aucune politesse, aucune cérémonie ne remplace la générosité d'âme qu'elle abolit. Rien n'est plus saisissant à cet égard que de voir comment leurs anciens auteurs ont traité les mêmes sujets que nous.

Parmi ces sujets, un des plus connus est celui du mari que sa femme a cru mort et qui revient quand elle est remariée. Chez nous, quelle que soit sa situation sociale, le revenant se montre toujours généreux, quand sa femme a été vraiment, comme lui, la victime des circonstances. C'est, par exemple, le pauvre marin d'une vieille chanson de nos provinces de l'ouest. Sa femme, qui ne le reconnaît pas, invite ce passant mal chaussé, mal vêtu, à prendre un verre de vin. Et tout à coup elle fond en larmes en l'écoutant chanter, parce qu'il ressemble, dit-elle, à son premier mari. « Le marin vida son verre, et sans remercier, tout en pleurant, il s'en retourna au régiment. » — C'est le grand seigneur du *Gil Blas* de Le Sage, don Alvar de Mello, qui, remis en présence de sa femme qu'il adorait, se déclare tout disposé à respecter son repos : « Je vous

aime plus que moi-même, lui dit-il, et je vais après cet entretien achever loin de vous de tristes jours que je vous sacrifie ». Mais elle s'écrie : « Non, je ne souffrirai pas que vous me quittiez une seconde fois ; je veux partir avec vous ; il n'y a que la mort qui puisse désormais nous séparer ». Et il l'enlève. — C'est le célèbre pêcheur de Tennyson, *Enoch Arden*. Un soir, il n'a pu résister au désir de revoir sa femme. Il traverse doucement le petit jardin et regarde par la fenêtre. La pièce est bien éclairée ; la flamme de l'âtre se reflète sur la table luisante. Son fils, sa fille, et Philip, son ancien rival, sont là autour de sa femme qui, près du feu, tient un bébé dans ses bras. Quand il voit cette femme qui n'est plus la sienne, cet enfant qui n'est pas à lui, et sa fille si jolie et son fils si fort, Enoch est obligé de s'accrocher au bord de la fenêtre pour retenir un cri qui briserait tout ce bonheur. Et il supplie Dieu de lui donner du courage et de faire « que jamais elle ne le sache ». Il meurt bientôt de son sacrifice. Mais le poète anglais, et ici très anglais, n'a pas osé imposer à ses lecteurs une impression trop poignante ni exiger de son héros qu'il fût un héros jusqu'au bout. Avant de mourir, Enoch révèle à son hôtesse toute son abnégation, sans songer hélas ! qu'il en ruine l'efficacité et que son secret divulgué détruira pour toujours la tranquillité de sa femme et de ses enfants. Mais sa confession permet au petit port de lui faire de si belles funérailles qu'on n'en avait jamais vu de pareilles ; et il est bon que la vertu commence dès ici-bas à toucher sa récompense. — C'est enfin le Martin, un pêcheur aussi, de la nouvelle de Maupassant intitulé *Le Retour*. Celui-là n'est pas du tout un héros. Il rôde autour de sa maison ; et sa femme et ses filles ont peur de cet homme vieux, misérable, qui traîne la jambe. Mais Lévesque, le nouveau mari, a pitié de lui et le fait entrer. On lui sert à

manger. Tout se découvre. La femme se met à pleurer, la figure dans son tablier. Ces pauvres gens, engagés dans une situation invraisemblable, sont encore plus étonnés qu'émus. Aucune colère; aucune révolte. Lévesque demande : « Qué que j'allons fé? » Et Martin dit : « Moi, j'f'rai à ton désir. Je n'veux pas t'faire du tort... » Et Lévesque dit : « Faut aller chez l'curé, i décidera. » Ils ne s'en tiennent point à leur propre sentiment. Ils éprouvent le besoin de consulter une autorité sociale fixe, immuable, qui a dû prévoir tous les cas. Les deux hommes sortent. Hors de la maison, ils redeviennent de vieux camarades que reprennent les habitudes d'autrefois. Ils passent devant l'auberge. Si on entrait boire la goutte? Ils entrent; et le conteur les y laisse. J'admire l'attitude chevaleresque de don Alvar de Mello; j'admire le dévouement d'Enoch Arden; mais c'est peut-être dans le Martin de Maupassant que je sens le mieux le fond de sagesse et d'humanité de notre civilisation.

Nous voici maintenant au Japon. Le plus grand romancier du XVIIIe siècle, Saikakou, va nous raconter l'histoire d'un Enoch Arden ou d'un Martin japonais. Le pêcheur Kiurokou a disparu. Personne ne doute de sa mort; et les prêtres ont dit sur lui les prières qui conviennent. Comme dans Le Sage et dans Tennyson, sa femme encore jeune est pressée de se remarier. Elle refuse. « Elle avait même résolu de se raser la tête, d'abandonner le monde, et, avec un cœur d'encens et de fleur, de se consacrer au souvenir de son époux. » Cependant à la longue elle se laisse persuader et elle épouse un pêcheur du même village, Mokubei. Le jour du mariage on fit une grande fête. « Les femmes avaient mis leur peigne de buis; le saké circulait librement... Les jeunes époux se retirèrent dans leur chambre et, plaçant l'un contre l'autre, leurs oreillers de bois, ils

entamèrent un entretien confidentiel où Kiurokou fu naturellement oublié » Le matin, Kiurokou était au seuil de sa maison. Il entra, le cœur rempli d'amour pour la femme qu'il n'avait pas vue depuis si longtemps. Un rayon de soleil, qui pénétrait par la fenêtre du sud, éclairait le désordre de la chambre à coucher. Il ressentit un mouvement d'orgueil en apercevant la chevelure de sa femme plus belle que jamais, « la plus belle femme du village », se disait-il tout bas. Mais, à la vue du compagnon, son rêve s'écroula. La nouvelle mariée, réveillée de sa joie, éclata en sanglots, et Mokubei se dressa fort embarrassé.

Assurément la situation où l'auteur japonais place ses personnages, beaucoup plus brutale que celle du poème et des récits européens, est de nature à exciter chez le premier mari des passions violentes. On comprendrait que cet homme déjà si malheureux cédât à un mouvement de fureur, d'autant qu'il avait eu jadis maille à partir avec ce Mokubei. Mais ce serait mal connaître le caractère japonais. Kiurokou, dont l'attitude eut une étrange expression, demanda simplement : « Qu'est-ce que cela signifie? » C'est Mokubei qui lui répond et qui lui explique ce qui s'est passé. Kiurokou en l'écoutant reprit sa contenance habituelle et se montra même très amical. Je le vois d'ici, la tête légèrement penchée vers l'épaule, ponctuant les paroles de son interlocuteur de petites exclamations sifflantes et encourageantes. Puis, à son tour, il raconta tout ce qu'il avait enduré sur les mers lointaines. Quand il eut fini, il poignarda tranquillement sa femme, égorgea Mokubei, et, avec la même arme, il se coupa les entrailles. Et l'auteur s'écrie : « Quel héroïque dénouement pour un simple rustre ! » Un samuraï n'aurait pas mieux fait.

Il est probable que ce prestige du suicide subsistera

longtemps encore dans la littérature dramatique et romanesque ; mais il ne faut pas se dissimuler que dans la vie ordinaire le *harakiri* a fait faillite. On en a eu la preuve lors des derniers scandales. Pas un des officiers supérieurs qui y furent compromis ne s'ouvrit le ventre. Ils préférèrent des juges et des geôliers.

Au sujet des agitations politiques. qui précédèrent cette affaire des pots de vin allemands au ministère de la Marine, on m'a raconté une scène fort intéressante entre deux hommes connus, deux frères ; et les Japonais, de qui je tiens ce récit, en garantissaient l'authenticité. La mort de l'empereur Meiji en 1912 avait exaspéré les conflits du Gouvernement et de la Chambre basse. Le parti militaire renversa le ministère du marquis Saionji qui voulait remettre à plus tard la création de deux divisions nouvelles en Corée ; et les *Genro,* — c'est-à-dire les vieux hommes de guerre et les vieux hommes d'État qui forment une sorte de conseil suprême autour de l'Empereur, — choisirent, pour le remplacer, un des leurs, un vieux bureaucrate à poigne, le duc Katsura. Des émeutes éclatèrent. La Chambre organisa une opposition si violente au nouveau ministère que l'Empereur crut devoir intervenir. Il fit appeler le marquis Saionji et lui exprima le désir de voir son parti cesser les attaques contre Katsura.

Très grand seigneur et très libéral, Saionji. qui fut notre hôte dans sa jeunesse, a été un des premiers hommes d'État européanisés du Japon. Au sortir du Palais, il réunit ses principaux lieutenants, leur répéta les paroles que Sa Majesté lui avait adressées. et ajouta : « Vous ferez ce que vous jugerez convenable. Pour moi, je me retire à Kyôto. » D'après les idées japonaises, le respect dû à l'Empereur lui commandait cette retraite. Et il en fut loué de tout le monde. Mais son parti continua la lutte.

Arrivé à Kyôto, il reçut la visite de son frère. Ce frère aîné avait été un des confidents de l'ancien Empereur et ne l'avait jamais quitté. A sa mort il s'était démis de ses honneurs et de ses charges. On prétend même qu'il s'est bâti un petit ermitage pas loin du tombeau impérial. C'est un homme qui a encore toutes les façons de penser et de sentir du vieux Japon. Il vint donc trouver le Marquis. Il le félicita d'abord d'avoir renoncé à la politique ; mais son renoncement n'avait point converti ses partisans ; et c'était la première fois que la volonté de l'Empereur n'était pas obéie. Il le priait en conséquence de se rappeler sa noble origine, les faveurs impériales dont il avait joui, et le moyen qu'une tradition vénérable mettait à sa disposition pour protester contre un exemple qui pouvait être si funeste à l'Empire : leurs ancètres et l'intérêt du Japon lui conseillaient de procéder immédiatement à l'honorable cérémonie du *harakiri*. Le Marquis le remercia et refusa net.

LE PREMIER VOYAGE

L'auteur de cette nouvelle, parue dans la Revue Centrale *en Janvier* 1914, *M. Hakucho, s'est déjà fait connaître en* 1907-1908 *par des livres de nouvelles dont quelques-unes sont considérées comme des chefs-d'œuvre. Il a subi, dit-on, l'influence de Tchékoff et peut-être celle de Maupassant. Mais il représente surtout le réalisme minutieux de l'art japonais, un réalisme qui se suffit à lui-même et ne se propose que de décrire*

Le bateau se détacha du rivage. Les deux rames troublèrent la surface de l'eau lisse comme de l'huile. Depuis que j'étais monté à bord, je me tournais sans cesse du côté de la terre, et je regardais le quai et le premier étage de notre maison. Le domestique, qui avait apporté les provisions et les couvertures de lit, s'était arrêté un instant au bord de la mer; mais bientôt on ne distingua plus sa silhouette.

Je vis tout à coup de petites et de grandes ombres sur le quai. Il y avait certainement là mon frère et ma sœur, et l'ombre de ma sœur était probablement celle qu'une autre ombre élevait dans ses bras. « Tous deux doivent pleurer et crier », me dis-je. J'avais le cœur un peu serré; mais je pensais que j'avais bien fait de les envoyer acheter des gâteaux et de profiter de leur

absence pour presser ma grand'mère. Si nous nous étions attardés, ils nous auraient poursuivis et troublés.

Les ombres disparurent. Je n'aperçus plus le mur brun de la maison. Des îlots me cachèrent même le campanile assez élevé d'un temple. Et, quand nous eûmes doublé la pointe d'une île aux rochers rouges, je me trouvai entièrement séparé de mon coin de terre. Je découvris alors de nouveaux champs de blé au pied des collines et de nouvelles chaumières. J'avais le nez sur un îlot en forme de marmite que j'avais aperçu un jour du haut de la montagne qui domine notre village.

Brusquement, je désirai revoir encore une fois mon frère et ma sœur. La tristesse de l'isolement, que je n'avais jamais ressentie, m'entra au cœur. Je me tournai vers ma grand'mère qui causait avec le patron et je lui demandai :

— Où sommes-nous?

Takiji, qui ramait d'une main, m'indiqua un village et me dit :

— C'est Otafu.

Puis il reprit d'une voix un peu inquiète :

— Mon petit monsieur ne souffrira-t-il pas du mal de mer?

— Je n'en souffrirai jamais, lui dis-je.

Je mis beaucoup de fierté dans ma réponse ; mais je n'avais encore aucune expérience des bateaux. A l'âge de trois ou quatre ans, j'avais bien fait une traversée. Ma mère m'avait emmené dans son pays natal, mais j'avais oublié tout ce que j'avais vu. Depuis, j'avais appris à pêcher, à nager ; j'étais devenu très familier avec la mer ; mais je n'étais jamais sorti de notre baie tranquille. Et ce voyage d'Osaka, que je faisais à douze ans, me paraissait mon premier voyage.

Nous étions partis vers midi. Notre bateau arriva au

port de W., à quatre ou cinq lieues de mon village ; et nous nous disposâmes à y passer la nuit. Le soleil du commencement de l'été se reflétait splendidement sur l'eau Des bateaux de mille kokou[1] avec leurs grands mâts et des barques de pêcheurs y étaient réunis ; et de l'un à l'autre retentissaient des cris sauvages. Le long d'une planche jetée entre un de ces bateaux et la rive, quatre ou cinq hommes tout nus portaient de grosses pierres : ils haletaient et leur dos, où la sueur ruisselait, semblait brûlé par la lumière du soleil couchant.

— Regarde, dis-je à ma grand'mère : que ces pierres sont lourdes! Qu'est-ce qu'on va en faire ?

— On en fera des monuments et des temples, dit ma grand'mère. Le *torii* du temple de Hachiman[2] a été fait, au village X., avec des pierres pareilles.

Quand nous passâmes devant ce navire, j'aperçus ces grosses pierres dont beaucoup deviendraient des pierres de tombeau.

Le patron Takiji, tout en nous parlant des îles où on les trouvait, ramait au milieu des bateaux et s'approcha du rivage. Il ouvrit son panier d'anguilles qu'il avait trempé plusieurs fois au fil de l'eau ; et, parmi les bêtes qui grimpaient, il en garda quelques-unes pour le souper et en mit d'autres dans un baquet.

— Je vais les vendre et acheter du saké ; toi, prépare le riz, dit-il à son matelot Kanzô. Et il débarqua.

J'avais envie, moi aussi, de débarquer et de visiter la ville; mais ma grand'mère n'aimait point à bouger, et je craignais de m'en aller tout seul. Je restai donc près d'elle. Je me consolai en écoutant ce qu'elle me racontait de ce petit port. J'appris que mon camarade

1. Dix kokou font une tonne.

2. Hachiman est le dieu de la guerre.

d'école K... était né de ce côté, et que la maison du maître S.., savant en caractères chinois, dont j'avais entendu le nom depuis mon enfance, était aussi par là. Je lançai des regards dans ces directions. Le soleil pâlissait. Un vent agréable et frais venait du large. Des vagues très douces imprimaient un lent bercement à notre embarcation. Peu à peu des lanternes s'allumèrent sur les bateaux et dans le pays. La plus grande s'était allumée sur le bateau où l'on avait chargé les pierres et qui déployait maintenant de larges voiles très basses. Tout au haut de ses mâts, je voyais se poser des oiseaux bruns et des oiseaux noirs. Et bientôt il s'éloigna lentement dans le crépuscule.

— Est-ce qu'il part déjà ? demandai-je.

Kanzô, qui avait préparé le feu dans son fourneau, leva un visage enflammé et me répondit : « Non : il va seulement se mettre au large. » Et les sourcils froncés : « Le ciel est un peu douteux », ajouta-t-il.

Inquiet, je levai les yeux vers le ciel : il n'y avait pas un flocon de nuage ; des étoiles brillaient à l'horizon lointain ; mais la lumière des étoiles et des lanternes ne parvenait point à éclaircir les ténèbres qui s'épaississaient, menaçantes. La mer, qui m'avait toujours paru si agréable, devenait effrayante, toute noire.

Heureusement, je me sentais protégé par le feu du fourneau, par la robuste face rouge de Kanzô et par le visage pâle de ma grand'mère. Et je me rappelai distinctement notre maison, le souper sous la lampe suspendue, mon père, ma mère, mon frère, ma sœur.

— Dans combien de jours serons-nous à Osaka ? demandai-je à Kanzô.

— *Sô*... s'il fait beau, dans trois jours. S'il vente, je ne sais pas, répondit Kanzô négligemment.

Takiji revint avec une bouteille de saké et l'odeur du vin qu'un ami lui avait offert.

— Si le riz est cuit, dit-il, présente-le à notre petit monsieur ; et mets ce saké à chauffer [1].

Il donna cet ordre, et, la pipe entre les dents, il se tourna du côté de ma grand'mère.

— Vous devez vous ennuyer, lui dit-il. Si on avait quelque chose pour se divertir, ça vaudrait mieux.

— On dormira après le repas, dit-elle. Demain nous toucherons à la province de Harima, et nous pourrons voir du bateau les endroits célèbres. C'est bien plus commode que de voyager en voiture.

— Ah! dit Takiji, quand on aperçoit à sa droite l'île d'Awaji et qu'on passe devant Maïko et Akashi [2], le paysage est si beau que je voudrais moi-même composer une poésie.

— Si nous nous arrêtions à Aboshi, reprit ma grand'mère, j'irais au temple de Jizô. J'avais fait prier Jizô avant la naissance de cet enfant, et je ne suis pas encore allée le remercier.

Et ma grand'mère se tourna vers moi. Qu'avait-elle bien pu lui envoyer demander, à Jizô ? Comment et à quoi bon prier un Bouddha de pierre? Je me moquai d'elle intérieurement. Mais je n'en désirais pas moins voir ce Jizô qui avait ainsi quelque rapport avec moi. Les noms d'Akashi et de Maïko m'avaient remué le cœur.

— Grand'mère, lui dis-je, y as-tu déjà été ?

— Je ne me rappelle pas bien ; mais...

Peu à peu, dans sa mémoire défaillante, le souvenir lui revint d'un pèlerinage qu'elle avait fait avec sa mère ;

1. On fait toujours chauffer le saké (eau-de-vie de riz) avant de le boire.

2. Maïko est renommé pour ses sapins aux formes bizarres et pour la villa impériale qu'on y a construite ; Akashi possède les ruines d'un vieux château féodal et un temple shintoïste élevé à la mémoire d'un ancien poète.

et elle nous le raconta en s'interrompant plusieurs fois. J'avais déjà entendu son récit ; mais, à cette place et à cette heure, il m'intéressa davantage C'était au printemps et au coucher du soleil. Les deux femmes se rendaient à Miidera, en chantant des hymnes et en contemplant les grèves fameuses de Waka no ura [1]. Elles descendirent dans un village et demandèrent l'hospitalité à une vieille maison. Le propriétaire les regarda et comprit qu'elles étaient des femmes nobles : « Médecin, bonze, kannushi, maire de village, à quelle famille appartenez-vous ? — Nous sommes d'une famille de samuraï, malgré l'apparence », répondit la mère de ma grand'mère. Cette parole qui sent les anciens jours me parut très touchante.

Kanzô nous apporta sur un plateau des anguilles qu'il avait mises à cuire : et il remplit nos bols d'un riz pris directement dans la marmite. J'avais l'estomac vide : j'avalai le riz chaud et un peu salé. « Il est très joli, le riz du bateau, dis-je. Que ce serait amusant d'être toute la famille ensemble sur un grand navire ! » Kanzô alluma une lampe pour le dieu des bateliers et déposa devant cette lampe une petite coupe de saké ; et les deux matelots prirent leurs coupes et les vidèrent.

J'avais mangé jusqu'aux oreilles, et, après avoir desserré ma ceinture, je regardai autour de moi le spectacle que j'avais oublié. Les voix humaines s'étaient tues ; on n'entendait plus que le bruit des vagues qui lavaient le rivage.

— Allons, couche toi, dit ma grand'mère, et arrangeons les couvertures.

Je m'étendis dans mes vêtements ; mais j'avais mal

1. La petite presqu'île de Waka-no-ura et sa baie harmonieuse forment un des paysages les plus appréciés et les plus souvent chantés par les poètes japonais.

au dos, et le bateau était si étroit que je ne pouvais pas trouver une place satisfaisante. Tout à coup j'entendis les anguilles s'agiter au fond du panier qui baignait dans la mer. Je me retournai, et la lumière des étoiles me tomba sur les yeux. « Non, pensai-je, s'il faut dormir ainsi plusieurs nuits, ce sera insupportable. » Je me soulevai ; je regardai du côté de la poupe, et j'aperçus les deux matelots agenouillés, le visage rouge et la cuisse nue, qui faisaient rouler des dés comme s'ils jouaient de l'argent.

— Notre petit monsieur n'a pas encore dormi ? dit Takiji. On va vous arranger au-dessus de la tête des nattes de jonc.

Et il fit un signe à Kanzô.

La tente de jonc me sépara de la vaste nuit : je me calmai et je tombai brusquement dans un profond sommeil.

Quand je me réveillai, le soleil du matin s'était glissé jusqu'à mon chevet. J'écartai mon toit de nattes et je mis mon visage à l'air. La brise qui n'était point très forte plissait la mer de petites ondes bleues. Tout était clair et lumineux. La fumée du déjeuner dans chaque maison courait derrière la ville, le long des coteaux au feuillage vert. Kanzô n'avait point attendu le lever du jour pour embarquer l'eau de la journée. Le thé bouillait. Nous étions prêts à partir dès que nous aurions mangé.

Le navire chargé de pierres, les voiles inclinées, s'ébranlait lentement. Notre bateau, lui aussi, dressa son mât et quitta le port : Takiji, la pipe à la bouche, était assis au gouvernail. Au sortir du port, le vent nous prit en travers et nous commençâmes à rouler.

— Reste couché, dit ma grand'mère, qui avait saisi son oreiller et s'était étendue.

Mais je faisais montre de mon courage ; je changeais

de place pour mieux voir le paysage et le petit port qui devenait peu à peu plus sombre.

Quand un vapeur passait au milieu des barques dispersées comme des feuilles. de grosses vagues venaient jusqu'à nous. Je pâlis. je chancelai. je saisis le rebord du bateau. Et Takiji sourit de ses petits yeux rougeâtres.

— Notre petit monsieur ne ferait-il pas mieux d'aller à Osaka sur ce vapeur ? dit-il. Il y serait bientôt rendu.

J'approuvai ces paroles, et je suivis du regard le navire rapide. Mais ma grand'mère se souleva, et, les yeux dans le lointain, elle dit :

— Les vapeurs vont très vite : mais je ne les aime pas parce qu'ils sentent mauvais. Je préfère, malgré sa lenteur, le bateau où nous sommes et dont j'ai l'habitude.

— Moi, m'écriai-je, je voudrais bien prendre le vapeur. Si nous étions dedans. le vent ne nous inquiéterait plus. Au retour, je veux absolument prendre le vapeur. Tu me le permettras, grand'mère ?

— Alors, tu t'en retourneras tout seul.

— Eh bien, qu'importe ?

Je parlai ainsi par bravade Cependant. je me sentais l'estomac malade, et. comme je me penchais, ma bouche se remplit d'une salive que je crachai. C'était évidemment le mal de mer. Mais, si je laissais voir que je l'avais, je serais très honteux de ma fanfaronnade d'hier ; et je m'efforçai de le cacher. Hélas. il n'y avait pas moyen... Ma respiration devenait difficile.

— Voici la pointe d'Ako [1] ! dit le patron.

Mais je ne me tournai point du côté de la mer

1. C'était à Ako que se trouvait le château d'Asano Takumi, le daïmio que vengèrent les Quarante-sept Ronin.

effrayante. Ramassé, plié en deux, je creusai avec mes ongles les planches du bateau. L'odeur des vagues et celle des poissons, auxquelles je n'avais pas fait attention jusque-là, m'entraient dans les narines et me chaviraient le cœur. Kanzô voulait changer l'eau de ses anguilles ; et, à chaque mouvement qu'il faisait, le bateau penchait davantage. La terre ne m'avait jamais paru si aimable. J'aurais souhaité de respirer un air frais dans un jardin de feuilles vertes. « Pour rien au monde je ne m'en retournerais sur ce bateau... Si on me débarquait... n'importe où ?... »

— Vous avez déjà le mal de mer ? me dit Takiji. Penchez-vous sur l'eau et vomissez.

Ma grand'mère, qui somnolait, se réveilla en l'entendant. Elle vint près de moi à quatre pattes et me frotta le dos. Ce fut irrésistible. A peine avais-je saisi le bord du bateau, je lâchai tout ce que j'avais dans l'estomac. Je me sentis mieux, et, relevant la tête, je vis que nous étions près de la terre et j'aperçus distinctement les pins du rivage.

— Ça va maintenant ? dit Takiji en souriant.

Les jambes allongées, il montrait sa poitrine rouge.

— On ne doit pas avoir le mal de mer dans un si petit voyage, continua-t-il. Ici nous sommes tout à fait sur un lac. Quand on entre dans les eaux de Kumano ou de Tosa, ce n'est pas la même chose. Il y a trois ou quatre ans, nous avons été pris par la tempête avec notre bateau chargé de brêmes : Kanzô lui-même a vomi... Tu n'en menais pas large, Kanzô !

— Oui, dit Kanzô.

Il avait déposé le panier des anguilles au fond du bateau, et il nettoyait les planches à coups de balai.

— Va, quand tu auras eu deux ou trois tempêtes comme cela, tu seras un vrai marin, reprit Takiji d'un air de maître orgueilleux. Il est vrai que ça dépend des

natures... Il y a des pêcheurs qui ont blanchi à pêcher et qui sont encore malades par les gros temps.

Kanzô essuya le bord du bateau que j'avais sali. J'étais en sueur ; et mon estomac se serrait. J'étendis les mains sans ouvrir les yeux et je respirai faiblement. Le dîner était prêt : je n'avais aucun appétit. Tout mon désir était d'arriver dans un port. Mais le soleil brillait encore au-dessus de nous. J'entendis les deux matelots se dire que, si le vent continuait d'être bon, nous pourrions passer la nuit à Shikama ; et je ressentis une grande amitié pour cette petite ville. Je ne pensais plus à Osaka ni à Kyôto. Shikama était devenu le seul but de notre voyage. Lorsque nous serions à Shikama, je marcherais pieds nus sur la terre froide, et je m'emplirais les poumons du vent nocturne de la terre. Cette pensée me réconfortait. J'aperçus le port de Murotsu, et l'on m'indiqua où se trouvaient Aboshi et le Jizô des petits enfants. Ma grand'mère joignit les mains pour le prier. Je n'essayai point de le voir.

Ma grand'mère et Takiji parlaient de leur village. Kanzô, qui n'écoutait pas, chantait de temps en temps à haute voix.

L'après-midi, le vent du sud augmenta. Des nuages noirs apparaissaient. Tantôt nous nous approchions de la terre ; tantôt nous nous en éloignions. Le soleil était encore assez haut, lorsque nous arrivâmes au port de Shikama. Comme nous y entrions, la poupe tournée vers la terre, nous reçûmes le choc violent des vagues, dont l'embrun me fouetta le visage. Les deux hommes descendirent vivement les voiles et se jetèrent sur les rames.

Dès qu'on eut laissé tomber l'ancre et que le bateau fut amarré au rivage, je me levai chancelant et je débarquai. J'écoutai à peine ce que me disait ma grand'-mère : « Ne va pas trop loin pour ne pas t'égarer. »

Déjà je ressuscitais en foulant aux pieds la terre solide et si digne d'être foulée. Comme je haïssais le bateau mobile ! Je tournai au coin d'un petit restaurant fait avec des planches de barques couvertes de coquillages et je m'acheminai vers la ville. Des pins bas croissaient sur un humble coteau isolé des maisons, et l'on voyait un petit temple au milieu. Des *ex-voto* et des sandales de paille étaient suspendus aux battants des deux portes. Je m'assis sur une pierre devant ce temple. J'apercevais tout le port. L'île d'Awaji apparaissait au delà des nuages sombres. Un îlot, que n'atteignait point la lumière du soleil tombée d'entre ces nuages, ressemblait à une tache de fumée. Je me rappelai l'îlot devant mon pays natal qui brillait comme de l'or au soleil couchant. Et il me souvint d'une peinture de paradis bouddhique et d'un Amida dans de la lumière dorée.

Le soleil s'éteignit. Je redescendis le coteau ; mais je n'étais point disposé à regagner l'embarcation. A la croisée des routes, une borne indiquait la distance jusqu'à Osaka. J'aurais voulu aller à Osaka, n'importe où, par le chemin de la terre. Dans les maisons, on préparait le feu pour le repas du soir, et j'enviais les gens qui pourraient y manger.

J'avais faim ; mais mon estomac n'était pas encore solide. Je me promenai dans la ville et je ne revins au rivage qu'à la tombée de la nuit. Rassuré par les lumières allumées sur notre bateau, je m'assis devant la mer dont les vagues apportaient des herbes et des détritus. Tout à coup la voix de Kanzô m'appela. Il me dit d'un ton mécontent qu'il m'avait cherché partout et qu'il me croyait perdu.

On m'attendait pour souper. J'hésitai à prendre mes bâtonnets. Les deux hommes, eux, faisaient la fête et, tout en buvant des flacons de saké, ils causaient du temps. Je n'avais pas besoin de les écouter pour savoir

que le ciel était douteux et les nuages en désordre. Le voyage du lendemain me donnait déjà de fortes inquiétudes et je m'en plaignais à ma grand'mère.

Tout à coup je sentis qu'une personne approchait, et, me détournant surpris, j'aperçus une femme dans un étrange costume qui montait sur le bateau.

— Excusez-moi, dit-elle en se baissant sous les nattes de jonc.

Et elle alla s'asseoir auprès des matelots, indiscrètement.

— Qui est-ce ? demandai-je tout bas à ma grand'-mère.

— C'est une *sôka*, dit-elle, la femme de tout le monde.

J'avais entendu depuis longtemps parler de *sôka*; mais c'était la première fois que j'en voyais une. Alors, curieusement, je fixai mes regards sur le visage de cette femme. Son visage était petit, surmonté d'une lourde chevelure. Son sourire découvrait des dents blanches entre des lèvres rouges de fard.

— Donnez-moi une bouffée de votre pipe, dit-elle d'une voix caressante.

Et elle prit la grande pipe de Takiji.

— Pourquoi viens-tu ici ? T'es-tu égarée ? Ton amant doit t'attendre à la maison, dit Takiji en souriant.

— Je suis venue parce que j'ai vu la bonne figure d'un matelot sous des nattes de jonc, dit-elle. Ce ne sera pas cher.

— Nous n'avons pas d'argent, répondit-il d'un ton moqueur. Nous n'avons encore rien vendu à Osaka.

— Voyons, ne soyez pas avare. Ce ne sera que...

Et, lui soufflant de la fumée au visage, elle lui saisit la main dans sa manche en lui indiquant par le nombre des doigts dont elle le pressait la somme demandée. Puis, le front penché, elle écouta. « Hein ? »

— Trop cher ! dit Takiji.

Mais il ne retira pas sa main.

— Alors, je réduirai... Hein ?

Takiji secouant encore la tête, elle le repoussa vivement.

— Comme vous voudrez, espèce de ladre ! s'écria-t-elle d'un air furieux.

Kanzô devait trouver cela très amusant, car il riait de tout son cœur.

Takiji reprit sa pipe et en tira une bouffée.

— Vous ne demanderiez rien que ce serait encore trop aujourd'hui, dit-il. Nous avons des passagers...

— Mais la dame regarde d'un autre côté, fit-elle en se tournant vers nous.

Elle m'aperçut, s'inclina et me fit signe de la main. J'éprouvai du dégoût et je détournai la tête. Je pensais que, si je la regardais, cela embarrasserait beaucoup les matelots Je sortis de dessous mes nattes. Tout était noir. Il n'y avait plus d'étoile. On entendait la flûte d'un aveugle masseur sur le chemin de la ville, et le bruit des paroles que des gens d'une barque adressaient à des gens de la rive et que le vent nous apportait.

— La dame a été gênée, dit une voix de femme à ma grand'-mère (ce qui signifie : mille excuses).

Je vis la *sôka* qui remontait sur le rivage en retroussant ses vêtements. Les ténèbres me dérobèrent sa silhouette. « Ha ! Ha ! » riait Kanzô.

Je me couchai sous mon toit de nattes, un peu triste. Takiji, amincissant ses yeux et balançant son corps, se mit à chanter, ce qui me parut étrange. Kanzô, couché de tout son long, battait la mesure.

— Patron, dit-il, jouons encore une fois : cette nuit, je vous gagnerai.

Et il tira les dés de sa boîte de pêche.

— Jouons-nous la *sôka* ? dit Takiji.

— Ce que vous voudrez. Si je perds, je travaillerai pour rien.

Pendant que les deux hommes agitaient le cornet, je m'endormis d'un sommeil lourd. Deux ou trois fois pendant la nuit, contrairement à mon habitude, je me réveillai. Takiji et Kanzô, de minces couvertures sur leurs jambes, les bras étendus, ronflaient. Ma grand'-mère, les genoux repliés, laissait échapper sa respiration. J'avais pitié et de moi et d'elle. Je me demandai : « Pourquoi veut-elle visiter Osaka et se donne-t-elle tant de mal ? » Elle m'entendit remuer ; elle ouvrit les yeux : « Ne te découvre pas, me dit-elle : tu t'enrhumerais. » Et sa main me caressa sur les couvertures.

A mesure que la nuit s'avançait, le vent soufflait plus fort, et le fond du bateau balançait désagréablement. Je soulevai l'extrémité de mes nattes : une petite pluie tombait. Le patron, qui s'était réveillé, bâilla largement : « Nous aurons congé aujourd'hui ! » dit-il.

Il faisait jour. On ne retira pas les nattes. Nous rangeâmes les couvertures, et, pour ne pas gêner le travail des deux hommes, nous nous assîmes dans un coin. Takiji signifia à Kanzô qu'on ne partirait pas. Cette nouvelle me tranquillisa ; mais notre voyage était prolongé d'un jour, et ce n'était pas gai.

La pluie tombait goutte à goutte. Ma grand'-mère sortit son ratelier teint en noir [1] et s'amusa à le nettoyer. Kanzô, qui était allé chercher de l'eau, revint trempé. Il se changea et mit des fèves à cuire dans une marmite large et basse. Takiji, lui, les jambes croisées, fumait sa pipe. Et moi, de dessous mes nattes, j'essayais d'apercevoir l'intérieur du port.

1. Autrefois les femmes mariées se laquaient les dents, et l'on rencontre encore dans la province de vieilles femmes aux dents noircies.

Ma grand'mère, ayant fini de nettoyer son ratelier, somnolait sur l'oreiller qu'elle avait repris. Kanzô m'apporta une poignée de fèves cuites ; et les deux hommes en mangèrent en les faisant craquer sous leurs dents. Sauf moi, personne ne s'inquiétait ni du vent ni de la pluie.

Un peu plus tard, Takiji et Kanzô se mirent à causer à mi-voix ; et j'entendis qu'ils parlaient de nous.

— Si ces fâcheux-là n'étaient pas sur le bateau, nous pourrions partir contre le vent vers midi. Ils nous embarrassent rudement ! dit Takiji, les sourcils froncés.

— Il faut faire comme s'ils n'étaient pas là, répondit placidement Kanzô. Un jour de plus c'est du gain en moins.

— Je ne peux pas, dit Takiji. On me les a confiés. Et j'ai accepté sans savoir.

Ces paroles me rétrécirent les épaules. Les deux hommes, à qui l'on nous avait confiés, n'étaient plus des appuis pour moi. Et pourtant mon père avait dit : « Si Takiji est là, soyez sans crainte. »

Je mis mes yeux au guet, mes oreilles aux écoutes. Et je ne perdis rien de leur conversation. Mais ils parlèrent bientôt d'autre chose, du résultat de leur pêche de l'année, de leurs ventes, des marchands, et je n'y comprenais rien.

— En tout cas, dit Takiji en bâillant, aujourd'hui, il ne fera pas beau ! Après le déjeuner on va s'amuser.

— Moi aussi, je voudrais aller à terre, dit Kanzô avec un sourire malin. Vous avez perdu, cette nuit. Emmenez-moi. Si vous m'emmenez, vous ne me devrez plus rien. Où allez-vous ?

— Continue, dit Takiji, tu m'amuses. Avec cela que tu ne sais pas où je vais !

— Puff ! répondit Kanzô. Et son sourire lui plissait les narines.

Je vis bien que le patron acceptait de l'emmener. « Où vont-ils ? » me demandai-je.

Après un déjeuner de riz et d'eau chaude, ils changèrent d'habits et partirent. Il me sembla que ma grand'mère leur donnait de l'argent pour leurs menus plaisirs.

Sous le vent et la pluie, les deux matelots marchaient très vite. Je les suivis du regard jusqu'au tournant du petit restaurant. Quand ils eurent disparu, je m'adressai à ma grand'mère.

— Reviendront-ils bientôt ? Où sont-ils allés ?

Ma grand'mère, dont le visage ne trahissait jamais la moindre inquiétude et qui était aussi tranquille qu'à la maison, me répondit :

— Ils sont allés boire probablement.

« Ne feraient-ils pas mieux de boire sur le bateau ? me dis-je. Qu'adviendrait-il si le vent nous entraînait ? Enfin ma grand'mère, qui a beaucoup voyagé sur mer, doit connaître le danger. Mais pourquoi tient-elle à prendre des bateaux semblables ? Moi je n'en prendrai jamais. J'irai à Osaka ou à Kobé à pied. C'est bien plus agréable. »

J'avais prononcé ces derniers mots à haute voix et ma grand'mère me répondit :

— Non, non : tu ne sais pas... Marcher toute la journée avec des sandales de paille ou se faire voiturer dans des kuruma, voilà qui est vraiment dur. Mieux vaut encore monter sur le bateau. On va loin tout de même ! Et il faut s'habituer à supporter de temps en temps de mauvais vents comme celui-ci.

— C'est vrai, dis-je ; mais j'aime mieux marcher sur la terre... Et puis Takiji et l'autre disent que nous sommes des fâcheux.

— Tâche d'être le moins fâcheux possible, répondit-elle. Nous paierons le voyage ; nous n'avons pas besoin de nous tourmenter.

Je racontai à ma grand'mère la conversation des deux hommes ; mais elle ne fit qu'en sourire.

Ils revinrent bientôt tout rouges et pris de saké. Ils flageolaient sur les jambes. Ils examinèrent en titubant le panier des anguilles et vidèrent l'eau qui était au fond du bateau. Puis ils s'endormirent profondément, leurs deux têtes alignées.

— Il fera beau demain, dit Takiji pendant la nuit en regardant le ciel. Nous partirons même avant le point du jour.

Et se tournant vers moi :

— Mon petit monsieur, demain nous serons à Akashi.

Je n'avais alors aucune envie de voir Akashi ; tout ce que je désirais, c'était que cet ennuyeux voyage se terminât au plus tôt. Mais j'étais résigné à endurer jusqu'au bout des choses pénibles.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LES HÉROS ET LES DIEUX

DEUXIÈME PARTIE

A TRAVERS LE THÉATRE ET LE ROMAN

TROISIÈME PARTIE

EUROPÉENS ET JAPONAIS

QUATRIÈME PARTIE

DE TOKYO A SÉOUL

PAGES JAPONAISES

EVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

BELLESSORT (André). — **La Jeune Amérique.** — Chili et Bolivie (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-16 ... 3 50

— *Voyage au Japon :* **La Société Japonaise** (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-16 ... 3 »

— **En escale.** — Une Promenade à Ceylan. — Singapour. — Saïgon. — Hong-Kong. — Macao. — Canton. — Une semaine aux Philippines. 1 volume in-16 ... 3 50

— **La Roumanie contemporaine** 1 volume in-16 ... 3 50

— **Les Journées et les Nuits Japonaises.** 1 vol. in-16 ... 3 50

DARCY (Jean). — **L'Equilibre africain au XXe siècle.** — LA CONQUÊTE DE L'AFRIQUE. — Allemagne. — Angleterre. — Congo. — Portugal. 1 volume in-16 ... 3 50

— *France et Angleterre.* **Cent années de rivalité coloniale. — I. L'Afrique.** 1 volume in-8° ... 7 50

— *France et Angleterre.* **Cent années de rivalité coloniale. — II. L'Affaire de Madagascar.** 1 vol. in-8° ... 4 »

DAUCHOT (Gabriel). — **Immortelle Pologne.** Préface de T. de Wyzewa. (*Couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-16 ... 3 50

ESPAGNAT (Pierre d'). — **Jours de Guinée.** 1 vol. in-16 ... 3 50

GANDOLPHE (Maurice). — **La vie et l'art des Scandinaves.** (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-16 ... 3 50

BERTRAND (Louis). — **Le Mirage oriental** 3e édit. 1 vol. in-16 .. 3 50

GOMEZ-CARRILLO. — **La Grèce Eternelle.** Préface de Jean Moréas. 1 vol. in-16 ... 3 50

GOSSELIN (Capitaine). — **Le Laos et le Protectorat français.** (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 volume in-16 illustré de 5 gravures et accompagné d'une carte du Laos ... 3 50

— **L'Empire d'Annam.** — Préface de M. Charles Baudin. 1 vol. in-8° écu avec gravures et cartes ... 5 »

HALLAYS (André). — *En flânant.* **A travers la France.** — Touraine. — Velay. — Normandie. — Bourgogne. — Provence. 1 vol. in-16 ... 3 50

HUCHARD (Robert). **Autour de l'Afrique par le Transvaal.** 1 volume in-16 ... 3

LAUTOUR (Lieutenant Gaston). — **Journal d'un spahi au Soudan** (1897). — Préface du Marquis Costa de Beauregard, de l'Académie française. 1 volume in-16 ... 3

LOISEAU (Ch.). — **Le Balkan slave et la Crise autrichienne** 1 vol. in-16 ... 3

— **L'Equilibre adriatique.** — L'Italie et la question d'Orient. 1 volume in-16 ... 3

MIMANDE (Paul). — **Souvenirs d'un échappé de Panama.** Notes d'un témoin. 1 vol. in-16 ... 2

— **L'héritage de Behanzin.** 1 vol. in-16 ... 3

PAUL-DUBOIS (Louis), *auditeur à la Cour des comptes.* — **L'Irlande contemporaine et la Question irlandaise.** L'état politique et social. La décadence matérielle. — Les possibilités de relèvement. (*Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales*). 1 vol. in-8° ... 7

PERIGNY (Maurice de). — **En courant le Monde.** — Canada. — États-Unis. — Corée. — Japon. — Mexique. 1 vol. in-16 ... 3

PINON (René). — **L'empire de la Méditerranée.** — LA QUESTION MAROCAINE. — Figuig. — Le Touat. — Tripolitaine. — Bizerte. — Malte. Gibraltar (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-8° écu ... 5

— *La lutte pour le Pacifique.* **Origines et Résultats de la guerre Russo-Japonaise.** 1 vol. in-8° écu ... 5

— **L'Europe et l'Empire Ottoman.** Les aspects actuels de la question d'Orient. 1 vol. in-8° écu avec des cartes ... 5

PINON (René) et Jean de MARCILLAC. — **La Chine qui s'ouvre** (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-16 ... 3

SUAU (P.). — **L'Espagne, terre d'épopée.** — Les vieilles villes. — Leurs souvenirs. 1 vol. in-8° écu avec grav. .. 5

— **La France à Madagascar.** Histoire politique et religieuse d'une Colonisation. Préface de M. Le Myre de Vilers. 1 volume in-8° écu avec gravures ... 5

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine 57